Canadiana

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE,

Des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE & augmentée d'une Table des Matieres.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,
Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

LES royaumes de Castille & d'Arragon venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle. Cette réunion, & la conquête des provinces que les Maures avoient possédées si long-tems en Espagne, donnoient à cette monarchie, une considération dans l'Europe égale à celle des plus grandes puissances. Le gouvernement ne s'occupoit que du soin d'affermir son autorité, & d'établir l'ordre dans ses possessions. Les richesses que les Portugais commençoient à rapporter d'Afrique, n'avoient point excité son émulation; & la Cour ne songeoit point à des découvertes dans des mers éloignées.

Un homme obscur, plus avancé que son siecle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, sembloit veiller à l'agrandissement de l'Espagne. Christophe Colomb sentoit comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipo-

des, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété étoit aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, la plus fiere qui soit entrée dans l'esprit humain, il proposa à Gênes, sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere; méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes ces entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-tems avec cette hauteur insultante que les hommes communs, quand ils sont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse le firent enfin triompher de tous ces obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux, & quatre vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'Amiral & de Vice-Roi des îles, des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux & leur patrie, commencerent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & plusieurs fois il fut proposé de jeter Colomb dans les flots & de retourner en Espagne. L'amiral dissimula le plus qu'il lui fut possible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fond avec la sonde, & des indices qui trompent rarement lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des Iles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne ne se doutoit alors qu'il pût y avoir quelque injustice à s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisseaux ; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules pour les aider à descendre à terre. Les habitans des Iles voisines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols, ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits qu'on auroit dès lors traités sans humanité, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques îles d'une mé-

diocre étendue ; Colomb aborda au Nord, d'une grande île que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole ; elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres îles qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande île étoit le pays qui leur fournissoit ce métal dont les Espagnols étoient si avides.

L'île de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée par le milieu dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés Caciques, absolus, & fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres îles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient absolument nuds. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genouil. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail : leurs besoins ne leur en demandoient pas ; & ils ne s'étoient pas fait des besoins. Ils vivoient sans inquiétude, & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols ; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, & difficilement : elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des hazards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne ſavoient rien, mais ils n'avoient aucun deſir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils ſe livroient à des étrangers, prouvoient qu'ils étoient heureux.

Leur hiſtoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chanſons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient comme tous les peuples quelques fables ſur l'origine du genre humain.

On ſait peu de choſe ſur leur religion à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; & il y a apparence que ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres, leurs deſtructeurs les ont calomniés. Ils prétendoient que ces inſulaires ſi doux adoroient une multitude d'êtres malfaiſans. On ne le ſauroit croire. Les adorateurs d'un dieu malfaiſant, n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques diſtinctions ; mais ſans autorité ſur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il ſe croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle ſe faiſoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un uſage, un devoir, un point d'honneur : c'étoit dans la femme une impoſſibilité de ſurvivre à ce que ſon cœur avoit de plus cher. Les Eſpagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autoriſée par les loix & par les mœurs, & ils attribuoient aux prétendus excès des inſulaires, un mal qu'un médecin philoſophe a démontré depuis peu dans un traité ſur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connue en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces inſulaires n'avoient pour armes, que l'arc & des fleches d'un bois dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poiſſon. Les ſimples habits des Eſpagnols, étoient des cuiraſſes impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adreſſe. Ces

armes jointes à des petites maſſues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes claſſes, dont une s'arrogeoit une eſpece de nobleſſe; mais on ſait peu quelles étoient les charges de cette diſtinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & ſauvage, avoit auſſi des ſorciers enfans, ou peres de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, que ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſurprenans de ſon artillerie, dont il fit des épreuves en leur préſence, les convainquirent de ce qu'il leur diſoit. Les Eſpagnols leur parurent des hommes deſcendu du ciel; & les préſens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de ſimples curioſités, mais des choſes ſacrées. Cette erreur étoit avantageuſe. Elle ne fut détruite par aucun acte de foibleſſe ou de cruauté. On donnoit à ces ſauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des ſonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit un petit fort avec le ſecours des Inſulaires qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans, & après avoir reconnu la plus grande partie de l'île, il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre, à Barcelone où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allerent au devant de lui, & le ſuivirent en foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des inſulaires qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des

oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoient précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir, & s'asseoir comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens soldats, trois cens ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde; Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence, & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner, & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

Pendant ce tems-là, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat, & le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer se refuserent à une occupation qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, étoit vivre en gentilhomme;

& le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires, leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols; & à cette époque, on ne vit plus en eux que des traîtres, & des esclaves rebelles dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulevement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes, avec deux cens fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoient sur-tout étonnés. Plusieurs étoient assez simples pour croire que l'homme & le cheval n'étoit qu'un même animal, ou un dieu. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire,

ils se réfugierent dans les montagnes où ils espéroient que la chasse, & des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin, tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasser les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduisit dans des lieux qu'on croiroit innaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent vœu d'aller massacrer douze tous les jours en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces Nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'île avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne pour instruire la Cour de ces barbaries que le caractere de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence, la mesintelligence, l'esprit de haine & de rebellion diviserent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin divisoit les hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée. Et les subalternes n'é-

toient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces scenes sanglantes & odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il feroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit soupçonné, prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-ils sucombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le tems qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoitre tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus; les maladies cruelles & honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit, la répugnance d'obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire, toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fut alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des Colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons parmi les malfaicteurs, de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie dont ils étoient le

rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies ſolidement établies, où la vigueur des loix, & la pureté des mœurs, euſſent pu contenir ou réprimer la licence de quelques ſujets effrenés, ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne ſe purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la maſſe des premieres populations que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triſte expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eut ſeulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inſpiré dans la traverſée, ſinon des principes élevés, du moins des ſentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéiſſance qu'on eût été forcé, qu'on eût peut-être aimé à ſuivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la conſiſtance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole encouragée par ſes ſuccès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établiſſemens qui auroient étendu la gloire, les richeſſes, & la puiſſance de l'Eſpagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens. Une mauvaiſe idée gâta tout.

Les malfaiſteurs qui ſuivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eut jamais vu. Il ne connut ni ſubordination, ni bienſéances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit ſurtout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ſes ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que ſon génie & ſes travaux lui avoient acquiſe. Sa vie fut un contraſte perpétuel de ce qui éleve, de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particu-

liers, il eut encore à soutenir les caprices d'une Cour orgueilleuse & édifiante, qui tour-à-tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministere d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eut jamais faite, alla si loin qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La Cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit ajouté aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dut à sa mémoire; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Americ Vespuce, quoiqu'il ne fit que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé au dessus des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de le terre, fut marquée par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les insulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades selon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs caciques. En 1506, Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les conquérans pour

être employés aux travaux des mines, ou à tous les usages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce système extravaguant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme ; & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le Monarque sur la foi des Théologiens que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'île entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol sans distinction de Castillan & d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu selon son grade, sa faveur ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha furent dès ce moment des esclaves qui devoient leur sang, leurs sueurs à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces concessions qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agens qui avoient leur fortune à faire, & à augmenter celles de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent & dans les îles voisines, des sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faisoit relever à grands coups ceux qui

ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux ſexes qu'à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal ſaine, inſuffiſante achevoit d'épuiſer des corps excédés de travaux. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mameles déſſéchées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux mêmes arbres où ils venoient d'arracher, & de recevoir les derniers ſoupirs de leurs femmes & de leurs enfans. Leur race n'eſt plus.

Avant que ces ſcenes d'horreur euſſent entiérement dévaſté les premiers établiſſemens des Eſpagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins conſidérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velaſquez, fondateur de ce dernier, voulut que ſa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choiſit François Hernandez, de Cordue pour cette deſtination glorieuſe. Il lui donna trois vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'énlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or ſelon les circonſtances. Ce voyage qui eſt de 1517, ne produiſit pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Grijalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence. Il fit plus: il parcourut la côte de Campelhe, pouſſa ſa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eut pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.

La conquête de ce grand empire parut au deſſus de l'ame de Grijalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand

Cortez, plus connu alors par les eſpérances qu'il donnoit, que par les grandes choſes qu'il eut déja faites. Ses partiſans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à ſupporter les plus grands travaux ; le talent de la parole au ſouverain degré ; une ſagacité qui lui faiſoit tout prévoir ; une préſence d'eſprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais ; une grande abondance de moyens ; l'art de ſubjuguer les eſprits qui ſe refuſoient à la conciliation ; une conſtance qui l'empêchoit de revenir jamais ſur ſes pas ; cet enthouſiaſme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le ſuccès pour regle de ſes jugemens, a long-tems adopté cette opinion avantageuſe. Depuis que la philoſophie a commencé à jeter du jour ſur l'hiſtoire, il eſt devenu douteux ſi les défauts de Cortez ne l'emportoient pas ſur ſes qualités.

Quoi qu'il en ſoit, cet homme devenu depuis ſi célebre, n'eut pas été plutôt choiſi par Velaſquez pour l'entrepriſe la plus importante qui eut été encore formée dans le nouveau monde, qu'il ſe vit entouré de tout ce qui ſe ſentoit un puiſſant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir ſurmonté les obſtacles que la jalouſie & la haine lui ſuſciterent, il mit à la voile le dix Février de l'an 1519. Cinq cens huit ſoldats, cent neuf matelots, les officiers néceſſaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie compoſoient ſes forces. Ces moyens tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que ſon nom dans les tentatives qu'on faiſoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaax établiſſemens. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils ſe ruinoient, s'ils étoient malheureux, leur ſuccès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditons, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ſes tréſors, jamais elle ne leva des troupes. La ſoif de l'or & l'eſprit

de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, qu'ils faisoient voler non seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué parmi des sauvages, sous la zone torride, dans un climat le plus souvent mal sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, & fait alliance avec eux. On lui donne vingt femmes pour faire du pain de mays à ses troupes. La plus jolie, baptisée sous le nom de Marina, devint sa maîtresse. Elle lui servit depuis d'interprete, & lui fut très-utile.

A peine il parut sur les côtes du Mexique, que Montezuma qui y régnoit avec le pouvoir le plus absolu, fut saisi d'une frayeur si marquée qu'elle n'échappa pas aux courtisans les moins pénétrans. Cette frayeur inspirée à un si puissant monarque, par une poignée d'aventuriers, seroit hors de toute vraisemblance si l'on ne remontoit aux principes éloignés qui en étoient la source.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'occident en orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siecles, qui le fait tourner du nord au midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencemens ni suivre la durée.

Par cette pente, soit apparente, si ce sont les cieux qui par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le soleil, vers le pole; soit réelle, si notre globe par sa constitution physique tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement

caché des cieux : par une ſuite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la ſphere oblique devint droite, & que la ſphere droite fût oblique à ſon tour, que les lieux ſitués aujourd'hui ſous l'équateur, euſſent été ſous les poles, & les zones glaciales de nos jours devinſſent la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la maſſe du globe, en doit continuellement entraîner une foule de particulieres ſur ſa ſurface; que la mer, comme l'inſtrument de toutes ces petites révolutions, en ſuivant la pente de cette inclinaiſon de l'axe quitte un pays pour couvrir l'autre, & cauſe ainſi ces inondations où ces déluges ſucceſſifs qui ont parcouru la face de la terre; noyé ſes divers habitans, & laiſſé par-tout des mouvemens viſibles de ruine & de dévaſtation, & des traces profondes de ſes ravages dans le ſouvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément avec l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ſes cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ſes abymes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce ſemble, & pourtant inſéparables, tient les habitans du globe dans un péril ſenſible, & dans des alarmes vives ſur leur deſtinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inſpire naturellement la crainte des changemens à venir. De là, ces traditions univerſelles de déluges paſſés, & cette attente de l'embraſement du monde. Les tremblemens de terre occaſionés par les inondations & les volcans que ces ſecouſſes reproduiſent à leur tour, ces criſes violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & conſacrée dans toutes les ſuperſtitions dont elle eſt l'origine. Cette crainte eſt plus vive dans les pays où les marques de ces

révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

On voit sur la surface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne cessent de faire par-tout : de vastes golfes, des lacs immenses, des îles sans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées, tout y atteste les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde, tout y imprime cette frayeur de la désolation, dont l'imposture à de tout tems abusé pour régner sur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ses progrès, voit dans un seul mal le germe de mille autres. Elle en attend de la terre & des cieux ; elle croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hazard a fait se rencontrer ensemble lui paroissent liés dans la nature même, & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause, & de simples rapports de situation entre les planettes, sont pour l'esprit humain qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais, sur-tout les événemens politiques comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là, les fausses prédictions & les craintes réelles qui dans tous les tems ont dominé sur la terre. Elles augmentent en s'enracinant à proportion de l'ignorance. On trouva ces maladies de l'esprit humain établies dans le nouveau monde, où les Espagnols les auroient portées si elles n'y avoient été. On ne sait quelle tradition, qui pourroit cependant avoir été imaginée après l'événement, avoit fait pressentir à Saint-Domingue, au Pérou, & dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale qu'il y vien-

droit des étrangers qui bouleverſeroient ce malheureux pays. Ces exterminateurs devoient arriver du côté de l'Orient. Ce n'eſt pas que les Américains euſſent aucune connoiſſance de nos contrées ; mais accoutumés comme tous les peuples de la terre à tourner leurs premiers regards vers les lieux où le ſoleil ſe leve, ils avoient imaginé que les révolutions dont ils étoient menacés partiroient de ce front du globe.

Cette ſuperſtition qui faiſoit partie des dogmes du Mexique, fortifiée par quelques événemens récens, aſſez ſinguliers, agiſſoit vivement ſur l'ame naturellement inquiete de Montézuma, lorſque les Caſtillans débarquerent dans ſes états. Ce qu'il craignoit en général, ce qu'il avoit oui dire en particulier de ces étrangers, ſe confondant dans ſon eſprit troublé ; ce Prince ſe crut au moment critique annoncé par les aſtres aux prophetes de ſa nation. Il fit partir des députés pour offrir à Cortez les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin, & pour le prier de s'éloigner de ſes poſſeſſions. Le chef des Eſpagnols répondit toujours, qu'il falloit qu'il allât parler à l'Empereur de la part du ſouverain de l'Orient. Cette obſtination ayant réduit les envoyés à recourir à leur dernier moyen, les menaces, ils vanterent beaucoup les tréſors & la puiſſance de leur maitre : *voilà*, dit Cortez en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands perils & de grandes richeſſes.* Il brûle tout de ſuite ſes vaiſſeaux pour vaincre ou pour périr, prend la route de Mexico, & pourſuit ſa marche ſans trouver beaucoup d'oppoſition.

Arrivé ſur la frontiere de la république de Tlaſcala il fit demander paſſage, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient les Tlaſcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être défaits, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de

leurs ennemis. Cortez se crut obligé de se retrancher, & les Tlascalteques se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur établi chez toutes les nations & qui tient à l'humanité, qu'on trouva chez les Grecs au Siege de Troyes, & chez quelques peuples des Gaules, contribua beaucoup à leur arracher la victoire. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les sauver rompoit l'armée, & ralentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons où régnoient de petits souverains qui s'appelloient Caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient des impôts, & rendoient la justice ; mais il falloit que leurs loix, leurs édits fussent confirmés par le Sénat de Tlascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque canton par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient de belles loix & de belles mœurs. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect d'un fils à son pere, les péchés contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes. Le climat & les mœurs y portoient, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages, ou conquérans. Il y avoit à Tlascala des ordres de chevalerie où n'étoient admis que ceux qui par des actions héroïques, ou par des conseils salutaires avoient rendu service à l'état.

Les négocians habiles obtenoient aussi des distinctions qui les élevoient à la noblesse. Etablissement singulier chez une nation pauvre, & qui avoit des loix somptuaires.

A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leur carquois deux fleches sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens hé-

ros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités publics, & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire de liqueurs fortes qu'aux vieillards épuisés dans des travaux militaires.

Le Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, & les représentations théatrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple magnifique, & on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux, mais fort cultivé, fort peuplé, & fort heureux.

Voilà des hommes que les Espagnols ne daignoient pas reconnoître pour être de leur espece. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas qu'ils eussent un gouvernement; parce qu'ils n'avoient pas celui d'un seul homme; ni une police, parce qu'ils n'avoient pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'ils n'avoient pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'ils n'avoient pas leurs opinions.

Jamais, peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés au point où l'étoient alors, où le sont encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur tous leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dog-

matique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages, comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle, le plus extrême qui fut jamais, ils auroient eu pour Athenes le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes, & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si fiere, & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer. Ces peuples étoient depuis long-tems ennemis des Mexicains qui vouloient les soumettre à leur domination.

Avec ce secours, Cortez s'avançoit vers la ville capitale à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit changée, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton des arbres couvers de fleurs, d'autres de fruits délicieux. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes: ils ne voyoient que ce métal, semblables à ce Mammone dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma après avoir essayé de détourner Cortez du dessein de venir dans sa Capitale, l'y introduisit lui-même. Il commandoit à trente rois,

ou princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées nombreuses. Ses richesses étoient immenses, son pouvoir absolu. Son peuple avoit autant de connoissances & de lumieres, d'industrie & de politesse qu'il y en avoit alors en Europe. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'Empereur du Mexique eut su faire usage de ces moyens, son trône étoit inébranlable. Mais ce Prince qui étoit parvenu à la couronne par sa valeur, ne montra pas le moindre courage d'esprit. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes; il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Veracruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses compagnons en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'Empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussitôt accompagné de ses Officiers, il marche au Palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Ce Prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; & il met le comble à son avilissement en rendant hommage de sa couronne au Roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, Cortez apprend que Narvaez envoyé avec une petite armée par le Gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le combat, il le prend prisonnier. Il fait mettre bas les armes aux vaincus, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité; & l'armée de Narvaez se range sous ses drapeaux. Il reprend la

route de Mexico, où il avoit laissé deux cens hommes qui gardoient l'Empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son Prince; & le zele indiscret des Espagnols qui dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays, renverserent les autels, & massacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur superstition; mais leurs prêtres étoient des monstres qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples policés, un Etre suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses; mais ces dogmes utiles, étoient mêlés d'absurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siecle; & cette année étoit dans l'Empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes comme les autres nations en ont marqué sous le nom de génies, de camis, de manitons, d'anges, de feliches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particuliere; & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'Empereur. Les pélerinages, les processions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulieres. Tous les ans, ils choisissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit

voit pas ailleurs. Les prêtres pêtrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue, ils en donnoient un morceau à chacun des assistans qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux, que des hommes ; mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim ; & dans la seule vue de faire des prisonniers on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries, mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés. Il ne falloit pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger. Il ne falloit par assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux ; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils se dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jetoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'en-

trer dans le palais de Cortez par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une plate-forme le combat où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jeterent leurs armes, & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genouil à terre dans la posture de supplians; ils le saisissent, & s'élancent de la plate-forme dans l'espérance qu'en tombant avec eux, il sera écrasé comme eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux jeunes nobles périssent sans avoir exécuté leur généreuse entreprise.

Cette action, d'autres actes d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des voies de conciliation. Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Gatimozin, qu'on lui donna pour successeur, étoit fier, intrépide. Il avoit du sens & de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques, mais la retraite n'est pas facile.

Il faut combattre à chaque pas. Deux cens Espagnols plus chargés d'or que le reste de l'armée, & dont les richesses ralentissoient la marche, sont massacrés. Cortez lui-même se voit enveloppé par une multitude innombrable dans la vallée d'Otumba. Il fait face de tous côtés, & par-tout les Mexicains le pressent également.

Son artillerie lui devient inutile, & la mousqueterie, le fer des lances & des épées n'empêchent pas les Indiens d'approcher, & de combattre les Européens corps-à-corps. Dans ce moment, Cortez voit assez près de sa troupe l'étendart royal des Mexicains. Il se souvient qu'ils croïent la destinée des combats attachée à cet étendard. Il s'élance avec quelques cavaliers pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage. Ils prenent la suite en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascaltecques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques Rois ou Caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

Il y avoit les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais

les prêtres influoient beaucoup dans les élections.

Dès qu'il étoit installé, l'empereur étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince quoique électif, étoit fort absolu; parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Il y avoit des conseils de finance, de guerre, de commerce, de justice : des tribunaux répandus dans les provinces ressortissoient à ces conseils. Il y avoit aussi des juges à peu près semblables à nos prévôts qui jugeoient sur le champ les parties; mais du jugement desquels on appelloit aux tribunaux.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précieuses facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans les palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, &

combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dont la société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des îles Espagnoles, obtenu des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit bâtie dans une île au milieu d'un grand lac. Elle contenoit vingt mille maisons, un peuple immense, & de beaux édifices. Le palais de l'empereur bâti de marbre & de jaspe, étoit lui seul aussi grand qu'une ville. On y admiroit les jardins, les fontaines, les bains & les ornemens. On y voyoit des statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux faits avec des plumes; l'éclat des couleurs étoit fort vif, & ils avoient de la vérité. Trois mille Caciques avoient leurs palais dans Mexico : ils étoient vastes & pleins de commodités. Ces Caciques avoient la plupart, ainsi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Les beautés de la nature, ce qu'elle a de rare & de brillant, doit être un objet de luxe chez des peuples riches où la nature est belle, & où les arts sont imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, la plupart magnifiques, mais teints de sang, & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des

campagnes, & l'induſtrie des Mexicains. Des oiſeaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs ſans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant, & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Deux cens mille canots alloient ſans ceſſe des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit ſur ce lac trois chauſſées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'induſtrie Mexicaine. Il falloit que ce peuple ſans communication avec des peuples éclairés, ſans fer, ſans l'écriture, ſans aucun de ces arts à qui nous devons d'en connoître & d'en exercer d'autres, ſitué dans un climat où la nature donne tout, & où le génie de l'homme n'eſt point éveillé par les beſoins : il falloit que ce peuple qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée fut un des plus ingénieux de la terre.

Cortez commença par s'aſſurer des Caciques qui régnoient dans les villes ſituées ſur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Eſpagnols ; les autres leur furent ſoumis. Cortez s'empara de la tête des trois chauſſées qui conduiſoient à Mexico. Il voulut auſſi ſe rendre maître de la navigation du lac. Il fit conſtruire des brigantins qu'il arma d'une partie de ſon artillerie ; & dans cette ſituation, il attendit que la famine, lui donnât l'empire du nouveau monde.

Gatimozin fit des efforts extraordinaires pour ſe dégager. Ses ſujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Eſpagnols conſerverent leurs poſtes, & porterent leurs attaques juſqu'au centre de la ville. Lorſque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, & que les vivres commencerent à manquer totalement, ils voulurent ſauver leur empereur. Ce prince conſentit à tenter de s'échapper pour aller continuer la guerre dans le nord de ſes états. Une partie

des siens se dévoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite en occupant les assiégeans ; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Espagnol imagina que Gatimozin avoit des trésors cachés, & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture lui adressoit de tristes plaintes : *& moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses ?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans, quand le tems sera venu de rendre aux Espagnols supplice, pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira sans doute, que Gatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

Dans les gouvernemens despotiques, la chûte du prince & la prise de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autre droit que la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution dans le Mexique. Des barbares sortis du nord de ce continent, avoient jeté les fondemens de cet empire, il y avoit cent trente ans. Comme ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne formoient que des sociétés peu nombreuses. Leur domination entiere tomba sous le pouvoir des Espagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle

eut cinq lieues de long, sur environ deux cens de large.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du sud le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golfe de Darien. Cet agrandissement coûta peu de tems, de sang & de dépense; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui les composent sont à peine connues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart fort pauvres, qui par leur tyrannie ont réduit les Indiens à se réfugier dans des montagnes, dans des forêts impénétrables. De tous ces sauvages les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquites. Après avoir quelque tems combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua; ils se sauverent au Cap de Gracias-à-Dios dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le couroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été considérable a toujours été en diminuant. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la nouvelle Espagne a pris du côté du nord est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après sous le joug. Tout ce qu'on sait de cette immense province, c'est qu'on a fixé quelques sauvages, introduit un peu de culture, foiblement exploité, quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santafé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, auroit été suivie d'une bien plus

utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie est un golfe qui a près de vingt degrés de profondeur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'îles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plupart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades éparses, auxquelles suivant leur usage ils ont donné le nom de provinces. Leurs missionnaires ont poussé plus loin les découvertes, & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvé dans ses possessions les plus renommées. Plusieurs causes ont concouru à rendre leurs travaux inutiles. A mesure qu'ils rassembloient, qu'ils civilisoient quelques Indiens, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie minoit les établissemens naissans, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espagnols trop éloignés des yeux du gouvernement, pour être surveillés, se permettoient les crimes les plus atroces. Enfin, le vif-argent, les étoffes, les autres besoins y étoient portés de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route dangereuse & difficile, de six à sept cens lieues; ce qui leur donnoit à leur terme une valeur dix ou douze fois plus grande que celle qu'ils avoient dans ce port célebre. Il arrivoit de là, que les mines quoique d'une abondance extrême, ne pouvoient pas payer les choses nécessaires, & que ceux qui les exploitoient, les abandonnoient par l'impossibilité où ils étoient de s'y soutenir.

Ce dernier inconvénient qui paroissoit sans remede, faisoit sans doute fermer les yeux sur des abus crians qu'il eût été possible de réprimer. Il

est vraisemblable qu'on les attaquera, maintenant qu'on a découvert des communications qui facilitent avec ces pays éloignés des liaisons utiles. Le Jésuite Ferdinand Consang a parcouru en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de Californie. Cette navigation faite avec un soin extrême & beaucoup d'intelligence, a instruit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important d'apprendre. Elle connoît les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sabloneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres qui par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien n'empêchera qu'à l'avenir des vaisseaux sortis d'Acapulco, n'entrent dans la Mer Vermeille, ne portent avec des frais médiocres dans les provinces qui la bordent des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire à des colonies, & n'en reviennent chargés de métaux. Lorsque les établissemens formés sur les côtes auront pris une consistance raisonnable, on s'enfoncera dans les terres jusqu'au nouveau Mexique, plus loin même si l'on veut. Les sauvages errans dans ce grand espace ne sont ni assez nombreux, ni assez unis, ni assez aguerris pour contrarier ce grand projet de maniere à le faire échouer. On pourra même les déterminer à y concourir si on veut renoncer aux maximes cruelles dont ils ont été jusqu'ici la victime, & s'occuper de leur bonheur. Avec de la vertu, de l'humanité & de la constance, les Espagnols parviendront à former un nouvel empire qui ne le cédera guere à l'ancien Mexique, ni pour l'étendue, ni pour la richesse des mines; & qui lui sera supérieur pour la température & la salubrité du climat.

La nouvelle Espagne est presque entiérement située dans la zone torride. L'air y est excessivement chaud, humide & mal sain sur les côtes de la mer du nord. Ces vices de climat se font infiniment moins sentir sur les côtes de la mer du sud, &

preſque point dans l'intérieur du pays où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordillieres.

La qualité du ſol ſuit ces variations. La partie orientale eſt baſſe, marécageuſe, inondée dans la ſaiſon des pluies, couverte de forêts impénétrables & tout-à-fait inculte. On peut croire que ſi les Eſpagnols la laiſſent dans cet état de déſolation, c'eſt qu'ils ont jugé qu'une frontiere déſerte & meurtriere fourniroit une meilleure défenſe contre les flottes ennemies, que des fortifications & des troupes réglées qu'on n'entretiendroit pas ſans des frais immenſes, ou que les naturels du pays efféminés & mal diſpoſés pour une domination étrangere. Le terrain de l'occident eſt plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais comme toutes celles qui ſont ſituées ſous le tropique, elles ſont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaſte empire n'eſt pas moins variée que ſon ſol. Ses habitans les plus diſtingués, ſont les Eſpagnols envoyés par la cour pour occuper les places du gouvernement. Ils ſont obligés comme ceux qui dans la métropole aſpirent à quelques emplois eccléſiaſtiques, civils ou militaires de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'inquiſition dans leur famille depuis quatre générations. Les négocians qui veulent paſſer au Mexique, ainſi que dans le reſte de l'Amérique ſans devenir colons, ſont aſtreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandiſe en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'ameneront pas leurs femmes. A ces conditions abſurdes ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il eſt très-précieux. A eux

seuls, appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si les loix étoient observées, les marchands fixés dans le nouveau monde, seroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du ministere pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne, quoiqu'ils soient communément plus riches, & d'une naissance plus distinguée. Les descendans des compagnons de Cortez, les descendans de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement méprisables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisa de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques, ont énervé tous les ressorts de leurs ames. La superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les Metis qui forment le troisieme ordre de citoyens, sont plus avilis encore. On sait que la cour de Madrid pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la cruauté des conquérans avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent

fur-tout fréquentes au Méxique où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les Créoles rendirent à cette race mêlée les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le tems, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne font pas en très-grand nombre dans la nouvelle Espagne. Comme les naturels du pays sont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisies, pour le service domestique des gens riches. Les esclaves chers à leurs maitres de qui ils dépendent absolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent sur ces hommes qu'on dit libres un ascendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux négres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, sous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui dans les autres établissemens sont les ennemis des Européens, en sont les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'est plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers historiens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Espagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe, & qu'on adopta sans examen avec d'autant plus de complaisance qu'elle les rendoit odieux. Avec un peu d'attention, on auroit senti que ce calcul n'étoit pas même vraisemblable. Tous les monumens attestent qu'un peu plus d'un siecle avant l'arrivée des Européens, ces vastes pays n'étoient habités que par des petites nations, dont quelques-

unes n'avoient point de demeure fixe, & les autres cultivoient fort peu. Il ne pouvoit pas alors être beaucoup plus peuplé que les autres contrées sauvages de l'Amérique septentrionale & méridionale. Les hommes durent à la vérité s'y multiplier beaucoup, lorsque ce grand espace réuni sous les mêmes loix fut devenu un empire policé ; mais ce changement étoit trop récent pour avoir eu des suites si considérables. C'est beaucoup accorder que de convenir, que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié. Aujourd'hui elle ne passe pas huit à neuf cens mille ames.

On croit communément, que les premiers conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens, que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute que ces farouches soldats répandirent souvent du sang sans motif même apparent : sans doute que leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Mexique. Elle fut l'ouvrage d'une tyrannie sourde & lente de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans, plus de travail, un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la Cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui dans les premiers tems furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux. On les nourrissoit mal. On ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services sous lesquels les hommes les plus robustes auroient sucombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme ſi célebre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné ſon pere au premier voyage de Colomb. La douceur ſimple des Indiens le frappa ſi fort, qu'il ſe fit eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite qui le rendit l'idole des uns, & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiappa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. A cette époque, cet homme courageux, ferme, déſintéreſſé cita au tribunal de l'univers entier ſa nation. Il l'accuſa dans ſon traité de la tyrannie des Eſpagnols dans les Indes, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On oſa blâmer l'amertume de ſon ſtile; mais perſonne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits où reſpirent la beauté de ſon ame, & la grandeur de ſes ſentimens, imprimérent ſur ſes barbares compatriotes, une flétriſſure que le tems n'a pas effacé & n'effaçera jamais.

La Cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Caſas, & par l'indignation de tous les peuples, ſentit enfin, que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique. Elle ſe détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut impoſée de ne pas ſortir du territoire, où ils étoient établis. Cette précaution dut ſon origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allaſſent joindre les ſauvages, errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de leur donner vingt-quatre piastres par an, où une partie de cette somme proportionnée au tems qu'ils auroient servi.

Sur ce gain, on retint le tribut impofé par le gouvernement, & une piastre pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers, dans des calamités publiques.

Cette administration fut confiée à leurs Caciques. Ils n'étoient pas les descendans de ceux qu'on avoit trouvés au tems de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens, qui paroissoient le plus attachés à leurs intérêts, & ils ne craignoient pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leurs districts, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue, à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte; comme le tribut des autres étoit retenu par les autres maîtres qu'ils servoient, à prévenir leur fuite en les retenant toujours sous leurs yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq sols tous les ans pour chaque Indien, soumis à leur jurisdiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore soumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au tems de leur mariage, à des travaux propres de leur sexe, sans autre salaire que leur nourriture.

Ces institutions qui changoient totalement le sort des Indiens du Mexique, irriterent les Espagnols

à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit pas se plier à voir des hommes libres dans des Américains ; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent successivement, ou à la fois, la ruse, les remontrances & la violence pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit si fort leurs passions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Casas avoit fait à ses enfans des patrons qui soutinrent son ouvrage avec une chaleur extrême. Les Mexicains eux-mêmes se sentant appuyés, citerent leurs oppresseurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus à la Cour. Ils pousserent leur courage jusqu'à refuser unanimement de travailler pour ceux qui se montroient injustes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reste, donna de la solidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre prescrit par les loix, s'établit insensiblement. Il n'y eut plus de systême suivi d'oppression, mais seulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu qui a perdu son gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont subjugué.

Ces injustices sourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immense territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquisitions. Ils en furent redevables, les uns au bonheur de trouver des mines, les autres de déterrer des trésors qu'on avoit cachés au tems de le conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs moyens des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux mêmes que la fortune traita le moins favorablement, se procurerent par le seul profit de leurs salaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant que de subir un joug étranger. On se tromperoit grossiérement si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitans du Mexi-

que, par ce qui a été dit de son empereur, de sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisme y avoit produit les effets funestes qu'il produit par-tout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature au tems de la récolte le tiers de toutes les productions des terres, soit qu'elles leur appartinssent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur industrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que de rudes travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloit nud. L'empereur lui-même, & les grands seigneurs ne se couvroient que d'une espece de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avoient des sandales pour chaussure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise à demi manches qui leur tomboit sur les genouils, & qui étoit ouverte sur la poitrine. Il étoit défendu à la multitude d'élever ses maisons au dessus du rez de chaussée, & d'y avoir n'y porte n'y fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de sapin, quoique la cire & l'huile fussent abondantes La simple paille & des couvertures de coton formoient leurs lits. Une grosse pierre, ou quelque billot de bois tenoit lieu de chevet, & pour sieges on n'avoit que de petits sacs de feuilles de palmier ; mais l'usage étoit de s'asseoir à terre, & même d'y manger. La nour-

riture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte ou préparé avec divers assaisonnemens. On y joignoit toutes sortes d'herbes, à l'exception de celles qui étoient trop dures, ou qui avoient quelque mauvaise odeur. Le meilleur breuvage étoit une composition d'eau où l'on délayoit de la farine de cacao avec un peu de miel. Il y avoit d'autres boissons mais qui ne pouvoient enivrer : les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit la permission du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins, avoient-ils jamais pu subir le joug de l'esclavage ? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison ; mais que des peuples malheureux à qui la nature offre réellement plus de bonheur que le pacte barbare qui les unit, restent dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais si on ne savoit pas combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des souliers, un caleçon, une chemise, une casaque de laine ou de coton, selon le climat ; une fraise & un

chapeau forment leur habillement. La considération qu'on est parvenu à attacher à ses jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux.

Les habitans de la province de Chiapa, se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers tems. Ils sont au dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue à une douceur, une élégance particuliere. Leur territoire sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions. On les trouve peintres, musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent sur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plumes qui n'ont jamais été imités ailleurs, & des tapis en laines de différentes couleurs que les meilleurs ouvriers d'Europe pourroient avouer. Leur ville principale, se nomme Chiapa Dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui y forment une population de quatre mille familles; parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils se défendent avec une habileté surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent. Enfin le théâtre & la comédie sont un de leurs amusemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui eut eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude, au lieu de les resserrer.

Les occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligens, les plus aisés s'addonnent aux manufactures de premiere nécessité dispersées dans tout l'empire. Il s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale & la nouvelle qui est l'Os Angelos, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-tems son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; soit qu'elle la dût à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages s'est joint celui sa position. Tous les habitans du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire pour aller acheter les marchandises d'Europe, arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au tems de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & plutôt qu'ailleurs au Mexique. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est seche, grossiere & mauvaise, comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même

dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement dans la vue de laiſſer un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jéſuites, & peu après au marquis Del Valle, deſcendant de Cortez, la permiſſion de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuſes. A la vérité on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais perſonne n'a ſollicité la liberté de ſuivre un exemple qui ne préſentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu peu de ſuccès. Le coton, le ſucre, la ſoie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réuſſiſſent tous plus ou moins bien. On eſt encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Eſpagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre aſſez dur pour ſervir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets faute de bras ou d'activité ſont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille qui entre dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille eſt une plante qui, comme le liere, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embraſſe très-étroitement, & s'éleve par leurs ſecours. Sa tige qui n'a que peu de diametre, n'eſt pas tout-à-fait ronde. Quoique très-ſouple elle eſt aſſez dure. Son écorce eſt mince, fort adhérente & verte. Elle eſt partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par deſſus, & un peu pâle par deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, molaſſe, huileuſe, graſſe quoique caſſante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'une pulpe rouſſâtre, aroma-

tique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuse & balsamique, où nagent une infinité de grains noirs, luisans, & presque imperceptibles.

La récolte de ces gousses commence vers la fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de décembre. On les fait sécher à l'ombre. Lorsqu'elles sont seches, & en état d'être gardées, on les oingt extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba pour les rendre souples, les mieux conserver, empêcher qu'elles ne sechent trop, ou qu'elles ne se brisent.

C'est à peu près tout ce qu'on sait de la vanille, destinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inaccessibles de la nouvelle Espagne qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ses especes, qu'elles sont les especes les plus précieuses, quel est le terroir qui leur convient le mieux, comment on les cultive, & de quelle maniere elles se multiplient. Tous ses secrets sont restés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne sont parvenus à se conserver cette source de richesses, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, & de souffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui contente des richesses qu'elle a acquises, accoutumée à une vie paresseuse, à une douce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est mieux connu.

L'indigotier est une espece d'arbrisseau dont la racine grosse de trois ou quatre lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant sur celle du persil. De cette racine sort une seule tige à peu près de sa grosseur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légérement

gercée de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées au dessus, d'un verd foncé au dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusque vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistile qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gousse, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop seche. On seme sa graine, qui pour la figure & la couleur ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfere communément le printems : l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir ; & les coupes continuent de six en six semaines, si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. A cette époque elle dégénere, on l'arrache & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo. Car, il faut se représenter ces arbres comme des siphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative, des siphons où les vapeurs & les sucs

sucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en équilibre. Ainsi, tandis que la seve de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en seve. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent ces champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lienes, dont les branches rampantes conservent la fraicheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux especes d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix à la raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont les plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens. On en voit dont le pied seche, & tombe par la piquure d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo, se couchent riches & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*; c'est une grande cuve remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui dans vingt-quatre heures au plus tard arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la *battiere*. On nettoie aussitôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la battiere se trouve impregnée d'une terre très-subtile, qui constitue

ſeule la fécule, ou ſubſtance bleue que l'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante, parce qu'il fait ſurnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des ſeaux de bois percés, & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande préciſion. Si on ceſſoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été ſéparée du ſel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere ſéparation, les parties ſe rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaiſon ; & le ſel par ſa réaction ſur la fécule, exciteroit une ſeconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens ſont prévenus par une attention ſuivie au moindre phénomene, & par la précaution que prend l'artiſte de puiſer par intervalle avec un vaſe propre un peu de la teinture. Lorſqu'il s'apperçoit que les molécules colorées ſe raſſemblent en ſe ſéparant du reſte de la liqueur, il fait ceſſer le mouvement des ſeaux pour donner le tems à la fécule bleue de ſe précipiter au fond de la cuve, où on la laiſſe ſe raſſeoir juſqu'à ce que l'eau ſoit totalement éclaircie. On débouche alors ſucceſſivement des trous percés à différentes hauteurs, par leſquels cette eau inutile ſe répand en dehors.

La fécule bleue qui eſt reſtée au fond de la battiere, ayant acquis la conſiſtance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font paſſer dans le *repoſoir*. Après qu'elle s'eſt encore dégagée de beaucoup d'eau ſuperflue dans cette troiſieme & derniere cuve, on la met dégoutter dans des ſacs, d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile ; cette matiere devenue plus épaiſſe eſt miſe dans des caiſſons où elle acheve de perdre ſon humidité. Au bout de trois mois, l'indigo eſt en état d'être vendu.

Les blanchiſſeuſes l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en ſervent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne ſau-

roient faire de beau bleu ſans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été tranſplanté dans des tems modernes en Amérique. Sa culture eſſayée ſucceſſivement en différens endroits, paroit fixée à la Coroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu ſous le nom de guatimala, d'où il vient, eſt le plus parfait de tous. La nouvelle Eſpagne tire un aſſez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, ſans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne ſe trouve que dans le Mexique, a été long-tems inconnue même aux nations qui en faiſoient le plus d'uſage. Les Eſpagnols naturellement réſervés, & qui deviennent myſtérieux, quand il s'agit de leurs colonies, garderent un ſecret que tout leur faiſoit croire important. On eſt enfin parvenu à ſavoir que c'eſt un inſecte de la groſſeur & de la forme d'une punaiſe.

Il a comme tous les animaux deux ſexes. La femelle eſt mal proportionnée, lente & engourdie. Ses yeux, ſa bouche, ſes antennes, ſes pieds ſont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de ſa peau qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, ſans le ſecours du microſcope. Auſſi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui eſt très-rare, & qui ſuffit à trois cens femelles, ou davantage, eſt actif, mince & grêle en comparaiſon de la femelle. Son col eſt plus étroit que la tête, & plus encore que le reſte du corps. Le thorax eſt de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête enſemble, & applati par en bas. Ses antennes ſont articulées, & de chaque articulation ſortent quatre ſoies diſpoſées par paires de chaque côté. Il a ſix pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité poſtérieure de ſon corps, s'allongent deux grandes ſoies, ou poils qui ont quatre, ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux ailes levées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abaiſſent com-

me les ailes des mouches ordinaires, lorsqu'il marche ou qu'il se repose. Ses ailes de forme oblongue diminuent brusquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles sont fortifiées de deux longs muscles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, semble interrompu vers la sommité des ailes. Le mâle est d'un rouge clair, la femelle est d'un rouge plus foncé.

L'arbrisseau qui les nourrit tous deux, nommé nopal est armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaisses & ovales. Sa fleur est large, & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc rouge auquel la cochenille doit vraisemblablement sa couleur.

Le nopal sort communément d'une ou deux de ses feuilles qu'on a mises dans un trou, & couverte de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent, il faut la renouveller souvent; parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brute la donne, est appellée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte; d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrain aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempéré où la cochenille est exposée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement pour ainsi dire les cochenilles sur

la plante qui leur eſt propre, en y attachant de petits nids de mouſſe qui en contiennent chacun douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leur petits qui ſe répandent avec une célérité ſurprenante ſur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher ſans plus ſe mouvoir à la partie la plus nourriſſante, la mieux expoſée de la feuille, juſqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroiſſement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer, & en tirer le ſuc avec une petite trompe que la nature leur à donnée pour cet uſage.

On fait chaque année trois récoltes des cochenilles, qui ſont autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle eſt mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les inſectes nouveaux nés, qu'il ne ſeroit guere poſſible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y ſont mêlées avec les vieilles, ce qui diminue conſidérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal pour ſauver les petits inſectes qui y reſtent. On les ſerre dans les habitations où les feuilles conſervent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme graſſes. Les cochenilles y croiſſent pendant la mauvaiſe ſaiſon. Dès qu'elle eſt paſſée, on les met ſur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les ſécher. La meilleure eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une teinte d'un brun roux, ce que les Eſpagnols appellent *renegrida*. La ſeconde eſt de les mettre au four où elles prennent une couleur griſâtre veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaſpeada*. Enfin, la plus imparfaite qui eſt celle que les Indiens pratiquent le plus communément, conſiſte à les

mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de mays: elles s'y brûlent souvent, aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des siecles entiers avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les îles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte, & à la plante dont il se nourrit. Cependant, la nouvelle Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cens surrons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, huit cens piastres. C'est un produit très-considérable qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même tems, & les productions qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont la source, ou le signe de toutes les productions.

L'origine des métaux partage la physique. Quelques naturalistes les croient aussi anciens que le monde; d'autres pensent avec plus de vraisemblance qu'ils ont été formés successivement. Ceux-ci, pour la plupart font honneur de cette espece de création au soleil, ou à des feux souterrains qui unissent ensemble les parties élémentaires: les principes qui doivent entrer dans la différente combinaison des métaux. L'impossibilité, ou malgré leur savantes analyses, ces habiles gens se sont trouvés de faire un métal de ce qui ne l'étoit pas, même en unissant les matieres qu'ils prétendent constituer les métaux, & en se servant du feu qui est leur grand agent, a donné naissance à un troisieme systême.

Ceux qui l'ont imaginé, ont pensé qu'il y avoit dans la nature un principe séminal qui opérant sur l'air, la terre, l'eau, l'huile, le sel, les autres élémens, produisoit du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent. L'organisation des métaux, quoique plus grossiere que celle des plantes & des animaux, n'a pas empêché qu'on accordât à ces trois regnes principaux de la nature qui ont quelque chose d'analogue, une origine presque commune.

Mais quelle de ces opinions que l'on suive, on ne peut douter qu'il ne se forme journellement de mines nouvelles. La nature dans l'intérieur de la terre, ainsi qu'à sa surface, est dans une action continuelle. Quoique hors d'état de suivre pas à pas ses opérations, nous n'en sommes pas moins assurés qu'elle récompense d'un côté, ce qu'elle a décomposé d'un autre. Mille faits plus frappans les uns que les autres démontrent cette vérité : & la raison vient à l'appui de l'expérience. L'eau, l'air, le feu alterent à nos yeux tous les métaux imparfaits. Ces agens qui sous nos pieds ont plus de ressort, doivent produire de plus grands effets.

Les eaux salines qui se trouvent dans les entrailles de la terre, sont mises par l'air chaud qui regne dans les lieux profonds en état d'agir sur les molécules métalliques. Elles les attenent, les divisent & les élevent avec elles lorsqu'elles sont réduites en vapeurs. Ces corps légers demeurent suspendus pendant quelque tems, & voltigent dans les cavités de la terre. Ils se mêlent & se confondent. Devenus par leur agrégation trop pesans pour rester plus long-tems suspendus, ils tombent par leur propre poids sur les terres, ou les roches qu'ils rencontrent. Ils s'entassent les uns sur les autres, & forment un tout sensible. Si les molécules qui se sont déposées ont été purement métalliques sans être combinées avec des molécules étrangeres, ellles forment des métaux purs, des métaux vierges. Si dans le tems que les molécules métalliques voltigoient en

l'air, elles ont rencontré des molécules d'autres métaux élevées par la chaleur souterraine en même tems qu'elles, il en résulte des mines des différentes especes, suivant la nature & les proportions des molécules étrangeres qui se seront combinées.

Tout nous porte à conjecturer, que la nature opere très-lentement la formation des mines, & nous sommes sûrs que dans ce grand travail elle n'agit pas d'une maniere constante & uniforme. Ses productions doivent être extrêmement varieés en raison de l'espece ou de la forme des molécules qu'elle combine, de leur quantité; de leurs proportions, des différens degrés d'atténuation & de division des substances, du tems & des voies qu'elle emploie à toutes ces opérations. Aussi, les mines different-elles par le tissu, par la couleur, par la forme, par les accidens. Il y en a d'une figure indéterminée, & d'autres d'une figure réguliere. Les unes sont opaques, les autres ont un peu de transparence. Les métaux ont en général dans l'état de mine un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorsqu'ils ont été purifiés.

Les filons & les fentes de la terre sont les atteliers où la nature s'occupe ordinairement de la formation des mines. Elles ne se trouvent pas toujours par filons suivis. Souvent on les rencontre dans le sein des montagnes par masses détachées. Elles forment comme des tas séparés dans les creux des pierres.

On voit aussi quelquefois des fragmens de mines dans les couches de la terre, ou même à sa surface. Il est visible qu'elles n'y ont pas été formées. Elles y ont été transportées par les eaux qui ont arraché ces fragmens des filons placés dans les montagnes, & qui les ont rassemblées dans des couches de terre produites elles-mêmes par les inondations. Ces mines par fragmens conduisent quelquefois aux filons dont elles ont été détachées. L'or qu'on trouve dans les rivieres ne peut pas avoir une autre origine.

Le prix que les hommes ont attaché aux métaux, le besoin qu'ils en ont eu, leur ont fait imaginer des moyens sans nombre pour les tirer des entrailles de la terre. Envain la nature les a-t-elle masqués, & rendus pour ainsi dire méconnoissables en les associant à d'autres substances, elle n'a pas endormi notre activité. Nous avons découvert une partie de ses secrets. En multipliant les observations on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent plus communément les mines. Ce sont pour l'ordinaire des montagnes où les plantes croissent foiblement, & jaunissent promptement; où les arbres sont tortueux, & demeurent petits; où l'humidité des rosées, des pluies même dure peu, & les neiges fondent avec célérité, où s'élevent des exhalaisons sulfureuses & minérales; où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes pris solitairement puisse être équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous sans que le terrain renferme quelques mines.

Leur exploitation n'a pas été toujours la même. Cet art a suivi le progrès des autres arts. Tout y a été perfectionné : la fouille qui consiste à écarter la terre qui couvre la roche où sont les métaux; il est défendu de la combler, afin que ceux qui voudroient exercer leur industrie dans les mêmes lieux ne soient pas trompés : les puits pratiqués pour déscendre dans la mine & pour en sortir; les galeries ou chemins souterrains qui suivent la direction du filon que l'on a trouvé : les ouvrages de charpente, ou la maçonnerie destinés à soutenir la terre qui sont au dessus des travailleurs : les outils propres à détacher le minéral de sa roche, & le feu qui suplée souvent à leur insuffisance : les machines qui servent à tirer de la mine les richesses qu'elle donne, ou les matieres inutiles dont on veut s'y débarrasser, les pompes & les autres moyens indispensables pour se délivrer des eaux qui forment le plus grand obstacle que l'on ait

à vaincre : les inventions pour mettre en mouvement, pour rafraîchir, pour renouveller l'air des souterrains, & pour emporter les exhalaisons mortelles dont ils sont remplis. Voilà les préparatifs, les instrumens & les opérations nécessaires pour l'exploitation des mines.

Lorsque le travail de la mine est fini, celui de la métallurgie commerce. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent. Dans les pays où le bois est rare comme au Mexique, & dans presque toute l'Amérique Méridionale, elle emploie le mercure. La pratique constante des Espagnols dans le nouveau monde, est, après avoir écrasé le minéral dans un moulin destiné à cet usage, d'y mêler du mercure qui se combine avec l'or & avec l'argent; mais plus difficilement avec l'argent qu'avec l'or, sans s'unir avec la pierre qui servoit de matrice à ces métaux. Lorsque le mercure s'est chargé d'une quantité suffisante d'or ou d'argent, on met en distillation l'amalgame qui s'est fait. La chaleur du feu fait évaporer le mercure, & l'or ou l'argent dont il étoit chargé restent au fond des vaisseaux.

Cette méthode étoit inconnue aux Mexicains. La leur, quelle qu'elle fut, devoit être bien imparfaite. Aussi quoique l'argent fut très-abondant dans leurs contrées, en avoient-ils infiniment moins que d'or qu'il est plus aisé d'arracher à la terre. Ils connoissoient le prix de l'un & de l'autre, quoiqu'ils en fissent peu d'usage dans le commerce. Ces métaux étoient pour eux plutôt un objet de curiosité qu'un secours pour leurs véritables besoins, qu'un moyen universel de change.

Dans les premieres années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes : tout étoit visité

& dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs oppresseurs fit rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, & en fit jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'imagination est étonnée de la quantité qui s'en trouva. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & de préférence sur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voisines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui on n'en exploite aucune qui ne soit à une très-grande distance de la mer du Nord, où elle seroit exposée aux incursions, peut-être aux invasions des Européens. Ce qui s'en trouve sur le golfe de Californie paroît jouir d'une sûreté entiere, jusqu'à que ces parages soient plus connus & plus fréquentés. Les principales sont dans le Zacatecas, la nouvelle Biscaye & le Mexico, trois provinces situés dans l'intérieur de l'Empire, où il est impossible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivieres navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujetti se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrain qu'il veut; mais il est obligé de donner une piastre par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete passe au domaine, qui après avoir eu long-temsla manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi entre les mains du roi.

Il tire quatre-vingts piastres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux : on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit c'est

qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guere se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation, de livrer la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre, au gouvernement. Il s'est long-tems refusé à cette différence; mais à la fin il y a été forcé, parce que les mines d'or plus casuelles que celles d'argent étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils expriment moins de choses. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procurent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible, & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous dans peu réduite à se contenter de deux réales par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement douze à treize millions de piastres: la sixieme partie à peu près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les îles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au paiement des impositions qui sont considérables.

Tous les Indiens mâles paient depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de dix-huit réaux, dont seize doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres sont asservis au même droit. On en exempte les esclaves negres pour lesquels on a donné au roi trente-six piastres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou se changent, & autant de fois qu'elles se vendent ou qu'elles se changent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu à peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II. après le désastre de sa flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dût durer qu'un tems, elle s'est perpétuée Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, & du fromage pendant le carême. Le gouvernement à qui la cour de Rome en abandonné le bénéfice, avoit distribuée en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée trois réaux &

demi par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de deux mille piastres, la payoient huit réaux. Elle coûtoit deux piastres à ceux qui en possédoient plus de dix mille, & dix piastres au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique seul rendoit alors environ cinq cens mille piastres. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoiblissoit, puisque le ministere a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à trois réaux. Le gouvernement n'oblige personne à la prendre; mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achétée; & il n'y a peut-être dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez éclairé, ou assez hardi pour s'élever au dessus de cette tyrannie. On parle beaucoup de sauvages & de barbares; mais ceux dont la religion & le gouvernement se jouent ainsi, sont-ils des sauvages du nouveau monde ou de l'ancien, du nord ou du midi?

Un genre d'oppression qui n'a pas été porté si patiemment; c'est l'impôt qu'on a mis dans les derniers tems sur le sel & sur le tabac. Les peuples qui souffroient sans murmurer, peut-être sans les trop sentir leurs anciens maux, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre contrarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ont murmuré. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un bout de l'Empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti jusqu'en Europe. Des temperamens ont pallié le mal; mais les esprits sont toujours dans une fermentation que la métropole finira difficilement sans des sacrifices. Un des plus agréables à ces colonies seroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Espagne exige de ses colonies, elle en tire dans des tems fâcheux, sous le nom d'emprunt, des sommes considérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation qui a commencé du tems de Philippe II s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a été plus souvent répétée sous Philippe V que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas pu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution qui a porté sur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs, parce que les Européens, les Créoles, les Métis, les mulâtres, les Indiens, sur-tout, y jouissoient d'une plus grande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiscales, & c'est tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dime de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui sont payées à un prix extravagant. Ses terres sont immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul evêque de Los Angelos a deux cens quarante mille piastres de rente. Ces richesses scandaleuses ont tellement multiplié les ecclésiastiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la Colonie. La plupart sont des aventuriers arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix, & sur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, sont de si grands objets qu'on ne peut revenir de sa surprise quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ douze cens mille piastres. Le reste c'est-à-dire, presque tout, est

absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout ; aux corrégidors qui ont l'administration des provinces ; aux commandans des places ; à trois conseils supérieurs de justice connus sous le nom d'audience ; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe, l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singuliérement.

Mexico qui put quelque tems douter si les Espagnols étoient des brigands ou des conquérans, se vit presque totalemeut détruite par les guerres cruelles dont elle fut le théâtre. Cortez la rebâtit, l'embellit, en fit une cité comparable aux plus magnifiques de l'ancien monde, supérieure à toutes celles du nouveau.

Sa forme est quarrée. Ses rues sont larges, droites & bien pavées. Les édifices publics y ont de la magnificence, les palais de la grandeur, les moindres maisons des commodités. Une puanteur dangereuse qui s'exhaloit des canaux dont la ville étoit traversée en a fait diminuer le nombre. Son circuit qui embrasse des promenades fort décorées, des jardins délicieux, est d'environ deux lieues. Les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité qu'ils ont jugé inutile de construire des fortifications, d'avoir des troupes, de l'artillerie.

L'air qu'on y respire est très-tempéré. Il n'est nullement désagréable dêtre vêtu toute l'année d'étoffe de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charlequint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hyver, *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac divisé en deux parties par une langue de terre fort étroite. Celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poisson. La circonférence de tout ce lac qui est inégal dans son étendue est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable les fait sortir d'une grande & haute montagne située au sud-ouest de Mexico, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes situées sur le bord du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues construites avec une dépense & des travaux incroyables ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrens qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont éprouvé les mêmes malheurs. Leur capitale a souvent vu deux ou trois pieds d'eau dans ses murs. Les édifices les mieux entendus ont été plus d'une fois renversés. Quelques précautions qu'on prenne pour faire des fondemens solides, les maisons sont au bout d'un certain tems à demi ensevelies dans un terrain qui n'est pas capable de les soutenir.

Ces inconvéniens firent former le projet de procurer aux eaux un écoulement par un canal de dix lieues qui devoit les porter à la riviere de Tula. Des relations qu'on pourroit soupçonner d'exagération quelque authentiques qu'elles paroissent, assurent qu'en 1604 on employa pendant six mois à ce grand ouvrage, quatre cens soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens. Pour fournir aux dépenses qu'exigeoit ce grand appareil, on exigea le centieme du prix des maisons, des terres, des marchandises, impôt sans exemple dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, des intérêts particuliers, firent échouer l'entreprise.

Le vice-roi Ladereyra pensa en 1635 qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispensable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier ; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs ; la paresse qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour traverser cet arrangement : il fallut prendre le parti de rester où on étoit. Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable n'ont pas été tout-à-fait heureux, soit que l'art ait été mal employé, soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux; & la crainte d'y être enseveli a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cens mille ames: aujourd'hui elle n'est que de soixante mille. Elle est formée par des Espagnols, des métis, des indiens, des negres, des mulâtres, partant de races si différentes depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, dans le tems que la capitale de la nouvelle Espagne se peuploit d'Européens, les richesses s'y étoient accumulées à un point incroyable. Tout ce qui est ailleurs de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On les fit servir ainsi que les perles & les pierres précieuses à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui suivent toujours le cours du luxe se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes dans l'intérieur de leurs palais furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des negresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moin-

dre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour juſtifier le ſien. Les crimes néceſſaires pour ſoutenir ces extravagances, étoient éffacés davance : la ſuperſtition déclaroit ſaint & juſte tout homme qui donneroit beaucoup aux égliſes.

Les tréſors & le faſte qui en eſt la ſuite ont dû néceſſairement diminuer à Mexico ; à meſure que ceux qui les poſſédoient ont été chercher un aſyle à Los Angelos, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'elle a d'être au centre de la domination, le ſiege du gouvernement, le lieu de la ſabrication des monnoies, le ſéjour des plus grands propriétaires des terres, des plus riches négocians, a toujours retenu dans ſes mains la plupart des grandes affaires de l'empire.

Celles qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique ſont très-bornées. Par la mer du nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort ſupérieur au ſien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene : il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaiſons avec la mer du ſud lui ſont plus utiles, ſans être beaucoup plus conſidérables. Dans les premiers tems, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la nouvelle Eſpagne deux vaiſſeaux dont les cargaiſons réunies ne devoient pas valoir plus de deux cens mille piaſtres. On les réduiſit peu à peu à un. Cette navigation fut depuis totalement ſupprimée en 1636, ſous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole par l'abondance des marchandiſes des Indes orientales qu'elle introduiſoit. Les négocians de Lima ſe plaignirent long-tems inutilement d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le ſuperflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des reſtrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faiſoit que céder à l'importunité. Depuis cette épo-

que des bâtimens expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonsonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du roucou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries de Los Angelos, & autant qu'ils peuvent en contrebande des marchandises arrivées des Philippines, ces îles si célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la cour de Madrid dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Il n'étoit pas sans difficulté. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philipines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jolousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à six cens mille piastres le commerce que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cens aux Jésuites dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'île de Cebu, & ensuite de celle de Lucon, prirent dans les

premiers tems la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui conduisoient dans la moitié moins de tems au Mexique, & cette branche de commerce se porta sur ses côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille un galion qui est communément de dix-huit cens à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles & de rochers qui ralentissent sa marche, il fait route à l'est vers le nord pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'ouest qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé & six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Durant un si long espace de tems, ils sont pourvus d'eau d'une maniere assez singuliere pour être remarquée.

Les Espagnols qui parcourent les côtes de la mer du sud, ne mettent pas comme nous leurs boissons dans des futailles, mais dans des vases de terre assez semblables à ces grandes jarres qui reçoivent les huiles en Europe. Leurs compatriotes de Manille suivent le même usage, & pour gagner du terrain, ils suspendent ces jarres aux haubans & aux étais. Cette provision quoique plus considérable que celle qu'on pourroit loger entre les ponts, n'est pas suffisante pour les besoins de l'équipage. Des pluies qu'on trouve réguliérement entre les trente & quarante degrés de latitude septentrionale remplissent le vuide. Leurs eaux recueillies dans de nattes placées de biais qui s'étendent d'une extrémité du vaisseau à l'autre, coulent dans des larges bambous creusés qui les conduisoient aux jarres. Ce secours qui n'a jamais manqué est plus que suffisant pour atteindre le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des cordillieres font régner un printems

ternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmosphere de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai; mais durant le reste de l'année, les coups de vent d'ouest, les tourbillons violens, les pluies excessives, les chaleurs étouffantes, les calmes absolus: tous ces obstacles qui se réunissent, ou qui se succedent rendent la mer fâcheuse, dangereuse même. Dans toute cette étendue de côte qui passe six cens lieues, on ne voit pas une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices du premier corsaire qui jugera à propos de tourner son avidité de ce côté là. Celui d'Acapulco où arrivent les Gallions est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

Il est situé sur la côte septentrionale de la mer pacifique, à quatre-vingts lieues de Mexico, au dix-septieme degré de latitude, & au deux cens soixante-quatorzieme de longitude. On y arrive par deux embouchures dont une petite île forme la séparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garnison de soixante hommes le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme ce port est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. On y respire un air embrasé, lourd & mal sain, où personne ne peut s'accoutumer que des negres nés sous un climat à peu près semblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & vile population est grossie à l'arrivée de Galions par les negocians de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des vins & des bijoux d'Europe, leur

cochenille, & environ deux millions de piastres contre les épiceries, les mousselines, les toiles peintes, les soiries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie. Après un séjour d'environ trois mois le vaisseau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Une partie des richesses dont il est chargé s'arrête dans la colonie, le reste se distribue aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les Galions ont à parcourir, a fait desirer vivement des lieux où ils pussent se rafraîchir. On en trouve d'abord un sur la route d'Acupulco aux Philippines, dans des îles connues d'abord sous le nom d'îles des Larrons, & depuis sous celui d'iles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les Galions s'aviserent dans la suite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établissement fixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrêmité de la mer du sud près de quatre cens lieues à l'orient des Philippines, & forment un archipel qui s'étend du sud au nord depuis le treizieme jusqu'au vingt-deuxieme dégré de latitude septentrionale. Leur position dans la zone torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein, & le terrain fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poisson. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'îles les seules habitées de cet archipel ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit au nombre de deux mille sept cens person-

nes, a été concentré dans l'ile de Guahan qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnison de cent hommes chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre est destinée à fournir des rafraîchissemens au Galion. Cette derniere est si mauvaise que le vaisseau n'y séjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court espace il est souvent exposé aux plus grands dangers. Il est bien extraordinaire que l'Espagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien singulier qu'on n'en ait point trouvé dans un si grand nombre d'iles. La Californie présente un asyle plus assuré aux Galions qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtés septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'est & le sud jusqu'à la zone torride : elle est baignée des deux côtés par la mer pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cens lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large. Les géographes ne sont pas d'accord sur ses longitudes & ses latitudes.

Il est impossible que dans un si grand espace, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès ; le terrain nu, pierreux, montueux, sabloneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage, à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya dont les productions sont la principale nourriture des Californiens. Ses branches canélées, perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'inde ; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La

La mer plus riche que la terre offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. On y trouve même communément une espece de coquille dont l'éclat surpasse celui de la plus belle nacre. Elle est couverte d'une légere couche d'un beau vernis couleur d'azur, au travers duquel on apperçoit le brillant du fond argenté de la coquille. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui dans la saison de la pêche y attirent les habitans de toutes les provinces de la nouvelle Espagne.

Il est établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, soit qu'ils vivent ensemble, soit qu'ils soient dispersés en différens cantons. Sous ce point de vue il y a six nations dans la Californie suivant quelques voyageurs, & trois selon d'autres. Cette diversité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, où d'autres, après un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

Les Californiens sont bienfaits & fort robustes. L'impétuosité jointe à une pusillanimité extrême l'inconstance avec une paresse excessive, la stupidité & même l'insensibilité forment la base de leur caractere. Ce sont des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société renverse ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eut pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion, & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes plus ou moins nombreuses selon la fertilité du terroir, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef auquel elles fussent

fubordonnées. L'obéiffance filiale n'y étoit pas même connue, ou s'il y en avoit quelque légere trace, elle ceffoit auffi-tôt que les enfans pouvoient fe paffer du fecours de leur famille. Les Californiens ne connoiffoient aucune efpece de vêtement, mais leurs femmes cachoient leur nudité avec un foin extrême.

Soit qu'on eût appris, foit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas feulement le tems de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à fon gouvernement, où le bruit de fa mort avoit difpofé les efprits à un foulévement univerfel. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on fuive avec attention l'efprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de conftance qui explique ces revers. Il n'y eut pas une feule expédition qui ne fut ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Efpagne fatiguée de fes pertes & de fes dépenfes, avoit entiérement renoncé à l'acquifition de la Californie, lorfque les Jéfuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le confentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de légiflation qu'ils avoient formé d'après des notions exactes de la nature du fol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatifme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les fauvages qu'ils vouloient civilifer, avec des curiofités qui puffent les amufer, des grains deftinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Efpagnol ne tint pas contre ces démonftrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de fenfibilité & leur inconftance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux inftituteurs qui fuivoient leur

projet avec la chaleur & l'opiniâtreté qui leur sont particulieres. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, & jusqu'à un certain point le goût des arts utiles à ces peuples. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante trois villages, dont la disette d'eau & la stérilité du terrain avoient réglé les distances. Cette république augmentera à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le nord, où selon un plan judicieusement arrêté doit se faire la jonction des missions de la péninsule avec celles du continent. Elles ne seront séparées que par le fleuve Colorado.

La substance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques d'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient cueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à tems. Ils fabriquent déja quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer en ce genre, & en quelques autres est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin qu'ils vendent à la nouvelle Espagne, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer l'homme le plus intelligent du village, & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de

Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis sa confiance, & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Il seront heureux tant qu'on ne connoîtra pas des mines sur leur territoire. S'il y en a comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe, dans les provinces de Sonora & de Primeria, le fait présumer & qu'on les découvre, l'édifice élevé avec tant de soin & d'intelligence sera renversé. Ce peuple disparoîtra comme tant d'autres de dessus la face de la terre. L'or que le gouvernement d'Espagne tireroit de la Californie le priveroit des avantages que sa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ses missionnaires. Il faut plutôt les encourager à pousser plus loin leurs entreprises utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts qui leur permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du passage que les Anglois cherchent depuis si long-tems par le nord-ouest à la mer pacifique. On a cru aussi que ces forts pouvoient être une barriere contre les Russes, qui en 1741 ont pénétré jusqu'à douze degrés du Cap Mendocino, la position la plus septentrionale connue du la Californie. Mais si on eut fait attention que cette navigation ne pouvoit être entreprise que des mers de Kamskatka, on auroit senti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armemens de simple curiosité, & hors d'état de causer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile qu'il paroissoit également dangereux d'en tenter la conquête & inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre; donner les moyens d'y réussir, & en assur-

rer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solemnellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines, au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrêmité méridionale de la péninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734 que le Galion y arriva pour la première fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix séveres & multipliées de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la nouvelle Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité, pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit y retenir les trésors du nouveau monde auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que

les puissances dont cet arrangement blesseroit les interêts les plus essentiels, & ruineroit toute l'industrie, chercheroient à le traverser ; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déja donné ses ordres pour qu'on mit les côtes & les ports de la mer du sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine, pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit seroient d'un prix excessif. d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les Colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de premier nécessité. Ils seroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu à peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Espagne en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement, ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas d'avantage sur le commerce du Mexique avec les Indes Orientales ; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, une des plus grandes

de la nouvelle Espagne, fut conquise en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au sud, tombent des cascades & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, se fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer, au quatorzieme degré, trente minutes de latitude.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guadalajara, la firent choisir pour être le siege d'une audience qui étend sa jurisdiction trois cens lieues au sud, cent au nord, soixante à l'est, & douze à l'ouest vers la mer du sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance, d'une délicatesse extrême. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer, offrent de tous côtês du poisson exquis. Les bœufs s'y sont tellement multipliés qu'il faut faire tuer ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pas pourtant ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérans. Leurs sueurs en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cens surrons qui se vendent l'un dans l'autre à Cadix, trois cens vingt piastres fortes. Cette riche production est portée à dos de mulet avec quelques autres objets peu importans au bourg de Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur trois ou quatre bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaison en retour est grossie de quelques cuirs, quelque casse, quelque salse-pareille, qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, sur soixante & quatre vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager : elles tomberent dans un oubli entier après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert : c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y sont fondus en or, & l'or à rien.

Le lac où le peu qui sort de Honduras vient se réunir aux riches productions de Guatimala pour former ensemble une valeur de douze cens mille piastres, est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eut été aisé de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément que son entrée est rétrecie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que

lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes, & des subsistances. Le reste de la route se feroit par des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames Indiens, Negres, Metis, Espagnols qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à leur ennemi dont ils craindroient d'exciter la rage, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siecles, & la contribution seroit au moins de six ou sept millions de piastres. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin, & si elles le vouloient avec des ôtages, qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'il n'y ait ni ruisseau, ni riviere, l'eau est partout si près de la terre, & les coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cet espace immense a fait autrefois partie de la mer. Il n'y avoit point de métaux, & il n'y avoit que peu de population & de culture, lorsque les Espagnols la découvrirent. Elle fut méprisée. On s'apperçut dans la suite que les bois qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

L'arbre qui fournit ce bois ressembleroit assez, s'il étoit moins gros, à notre aube-épine. L'écorce de ses jeunes branches est polie, blanche, armée de pointes : mais celle des vieilles est

presque sans pointes, noirâtre & raboteuse. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Il a la seve blanche & le cœur rouge. Ce cœur devient noir quelque tems après avoir été coupé, & si on le met dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre qu'on s'en sert fort bien pour écrire. C'est le cœur seul détaché de la seve qu'on porte en Europe pour teindre en violet & en noir. Les Indiens employés à la coupe de ce bois s'attachent de préférence aux vieux arbres qui ayant moins de seve, donnent moins de peine à abattre & à réduire en bûches. Il s'en trouve qui ont cinq ou six pieds de circonférence, & qu'on fait sauter avec de la poudre.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Elle recevoit tous les ans plusieurs vaisseaux dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette île devenue célebre, plusieurs allerent croiser dans la baie de Campêche pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette époque, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant

mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'inde. Le Cap Catoche leur en fournit d'abord beaucoup. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac triste, & dans l'île aux bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cens soixante. Leur ardeur d'abord extrême ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir; & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres îles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé se réfugierent dans le golfe de Honduras, ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent avec le tems à former un corps de quinze cens hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient leur rendoient agréable le terrain mal sain qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leurs subsistance, & ils se bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à trente & quarante livres sterlings, étoit tombée insensiblement à huit; mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leur travail aux Jamaïcains qui

leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, & aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique, qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & l'occasion de tant de déclamations est devenue licite en 1763. On a assuré à la Grande Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été élevées. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Si nous ne nous trompons, il est possible de rendre cette concession à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaine de montagnes. Au nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrain sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité nous portent à le penser, la Grande Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés, l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes en encourageant la coupe de cet excellent bois, de maniere à fournir à la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la colonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce réduite depuis long-tems à si peu de choses, que Campéche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas est porté sur des petits bâtimens à la Vera-Crux, qui est le vrai

point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Villa Ricca, ou la vieille Vera-Crux fut d'abord le centre de la correspondance. Cette ville fondée par Cortez dans le lieu où il débarqua, est située à quatre vingts lieues de la capitale, sur une riviere presque sans eau une partie de l'année, mais assez forte pendant la saison pluvieuse pour recevoir les plus grands vaisseaux. Les dangers qui les menaçoient toujours, qui les faisoient souvent périr dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, firent chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit la Vera-Cruz à dix-neuf degrés douze minutes de latitude nord, selon les observations du célebre Halley.

La ville est située au milieu d'une plaine stérile & sabloneuse, environnée de hautes montagnes, au delà desquelles on trouve des prairies couvertes de troupeaux, des terres fertiles & cultivées, un climat agréablement tempéré. Au sud-est coule une riviere peu considérable qui forme une petite île à son embouchure. De grands marais qu'il n'est pas possible de dessécher infestent le côté du sud. Le vent du nord pousse tant de sable du côté de la mer que les murs en sont presque tout couverts. Des pluies continuelles rendent l'air très-mal sain depuis avril jusqu'en novembre. Il le devient moins le reste de l'année, parce que le vent & le soleil se temperent mutuellement. La longueur de la ville est d'un demi-mille, & sa largeur de la moitié. Les rues sont droites, & les maisons communément bâties de bois. Il y a peu de noblesse, peu même de négocians considérables qui ne preferent le séjour de Los Angelos. Le nombre des Espagnols se réduit à trois mille, la plupart mulâtres ou métis, ce qui ne les empêche pas de se nommer blancs. Leur sobriété est si grande qu'ils se nourrissent presqu'uniquement de confitures & de chocolat. Il n'y a pas

au monde un peuple plus ſuperſtitieux.

Le port de la Vera-Cruz, qui ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaiſſeaux, expoſés même quelquefois à des accidens terribles par la fureur des vents du nord, eſt formé par l'île de ſaint-Jean Dulua. C'eſt un rocher fort bas, ſouvent ſubmergé, éloigné de la côte d'environ un mille. Un château quarré, défendu par une médiocre garniſon, muni d'une nombreuſe artillerie & fini en 1582, en couvre toute la ſurface : elle n'a dans toutes ſes dimenſions que la longueur d'un trait de fleche. On entre dans le port par deux canaux, l'un au nord & l'autre au ſud. Pluſieurs petites îles que les Eſpagnols nomment *Cayos*, & quantité de roches à fleur d'eau qui n'ont au dehors que la groſſeur d'un tonneau, rendent dangereuſe dans l'obſcurité l'approche de la côte. Ces défenſes naturelles n'ayant pas été ſuffiſantes pour empêcher les flibuſtiers de ſurprendre la place en 1712, on bâtit ſur le rivage des tours élevées, où des ſentinelles veillent continuellement pour prévenir de pareilles ſurpriſes.

C'eſt dans ce mauvais port, le ſeul proprement qui ſe trouve dans le golfe qu'arrive la flotte deſtinée à approviſionner le Mexique des marchandiſes d'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois, ou quatre ans, ſuivant les beſoins & les circonſtances. Elle eſt ordinairement compoſée de quinze à vingt bâtimens marchands, eſcortés par deux vaiſſeaux de guerre, ou par un plus grand nombre, ſi l'on a des inquiétudes. Des vins, des eaux de vie, des huiles forment la partie la plus volumineuſe de la cargaiſon. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les ſoieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries en forment la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord enpleine mer, ſur-tout aux attérages ſi

elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissemens à Poro-Ricco, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Jalap située à une distance à peu près égale du Port & de Mexico. Les loix bornent à six mois la foire qui s'y tient : elle est cependant prolongée quelquefois à la priere lees négocians du pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux & des marchandises qui détermine l'avantage ou la perte dans les échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, le vendeur ou l'acheteur sont écrasés nécessairement. Autrefois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau monde fut pillée par des corsaires en 1683, il s'arrête jusqu'à l'arrivée des vaisseaux à Los-Angelos, qui en est éloigné de trente-cinq lieues.

Lorsque les affaires sont finies on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importans que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havanne, où après avoir été jointe ar quelques vaisseaux de regisire expédiés pour différens ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en Andalousie en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus baondantes d'Almaden dans l'Estramadoure. Les Azogues auxquels ont joint quelquefois deux ou trois bâmens marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du pirx des

marchandises vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espague fait construire à la Havanne, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou comme on le verra dans le livre suivant.

Fin du sixieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu solidement établi dans l'ile de Saint-Domingue qu'il avoit continué ses découvertes. Dans un de ses voyages il reconnut l'Orénoque, & dans l'autre la baie de Honduras.. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent; & son génie lui fit plus que soupçonner qu'au delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit possible que ces deux mers eussent entr'elles une communication; & il s'occupa du soin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles; & contre l'usage des navigateurs de son siecle qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais

revenir, il traitoit les peuples avec une justice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'isthme de Darien fixa particuliérement son attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du sud & du nord de l'Amérique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême, il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays qui paroissoient assez disposés à souffrir cet établissement. On fut forcé de se rembarquer, & de s'éloigner avec des vaisseaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquises ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuessa, suivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes pour l'agrandissement de son vain orgueil, plutôt que de sa domination, ne songeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaisons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces tems barbares, pour être saisie. Le raisonnement même qui auroit pu mener à la connoissance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux esprits une impulsion suffisante. Il n'y avoit que l'appas du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hazardeuses que l'étoient celles de ce siecle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée & dans le retour. L'or & le sang humain couloient ensemble d'un monde à l'autre; & par une terrible mais juste vengeance, la nature épuisant à la fois d'habitans les deux hémispheres, au massacre des

peuples dépouillés joignoit la perte des peuples assassins.

Dans la foule des brigands qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruisoient ces malheureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que découvert, il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans qui une éducation honnête avoit fait germer quelques sentimens. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé Audarien où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols que cet attrait seul y avoit fixés, il se mit à leur tête avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques îles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva sur la côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Balboa réussit à les disperser, à les soumettre, ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillés pour si peu de chose*, dit-il aux deux Espagnols, *& que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contens.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues Balboa, avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du sud.

Panama qu'on y bâtit en 1518 ouvroit une nouvelle & vaste carriere à l'inquiétude, à l'avarice des

Castillans. L'Océan qui baignoit ses murs conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du nouveau monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immense Empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors ; & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, mais pour de grandes choses, méditer de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siecles.

François Pizarre le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux qui fut sa premiere occupation ne convenant pas à son caractere, il s'embarqua pour Saint-Domingue. Son avarice & son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart & il acquit dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires dont on a toujours besoin pour s'élever, mais surtout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales lui persuada que rien n'étoit au dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego de Almagro dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs ; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune des deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jeterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise ; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidelité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scene furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés, jurant tous trois par le sang de leur Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices ne fut pas heureuse : continuellement traversée par la famine, par les maladies, par la mésintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courans, par les armes des Indiens, on se vit réduit à revenir sur ses pas, sans avoir formé aucun établissement, sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526, les débris d'un armement qui deux ans auparavant avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils penserent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient sortir de la dépendance du gouverneur de Panama qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt sous main. La cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand essor. Ils expédierent en 1530 trois vaisseaux sur lesquels on embarqua cent quatre vingt-cinq soldats, trente-sept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent successivement grossies par quelques foibles renforts étoient commandées par Pizarre, qui après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit vain-

cre, arriva enfin à Tumbez fur les frontieres du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu, gouverné depuis quatre fiecles par une race de conquérans, qui fembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils defcendoient d'un légiflateur qui feroit peut-être le premier de tous, fi Confucius n'avoit eu fur lui l'avantage de ne pas employer la fuperftition pour faire recevoir & obferver la morale & les loix.

Manco Capac qui raffembla les fauvages du Pérou épars dans les forêts fe difoit fils du foleil, envoyé par fon pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perfuada un grand nombre de fauvages qui le fuivirent, & il fonda la ville de Cufco.

Il apprit à fes nouveaux fujets à cultiver la terre, à femer des grains & des legumes, à fe vêtir, à fe bâtir des maifons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tiffer le coton & la laine, tous les exercices convenables à leur fexe; tous les arts de l'économie domeftique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le foleil. Il lui bâtit des temples. Il abolit les facrifices humains & même ceux des animaux. Ses defcendans furent les feuls prêtres de fa nation.

Il diftribua fes fujets en décuries avec un officier chargé de veiller fur les dix familles qui lui étoient confiées. Un officier fupérieur avoit la même infpection fur cinquante familles; d'autres enfin fur cent, fur cinq cens & mille.

Les décurions & les autres infpecteurs remontant jufqu'aux millénaires, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaifes actions, folliciter le châtiment & la récompenfe, avertir fi l'on ne manquoit pas de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte aux miniftres de l'Ynca.

Toutes les loix étoient féveres, mais cette févérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoiffoient pas le crime. Toutes leurs loix

étoient censées leur être données par le soleil qui éclairoit leurs actions. Ainsi la violation d'une loi étoit un sacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus secrettes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Yncas eut mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celles du soleil, celles de l'Ynça, & celles des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail. On le commençoit & on le continuoit au son des instrumens & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics suffisoit à toutes les dépenses de l'Empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres, & à la consécration de ces magnifiques temples lambrissés & voûtés d'or & d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille, dont les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état lui avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les gens sages. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, à quelque consistance que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans &

nuds, vivant misérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne travailleroit que pour lui-même. Le genre humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque tems dans la misere, dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fragile. On n'y vit jamais ni fainéans, ni voleurs, ni pauvres, ni mendians. Les causes d'un phénomene qui paroît contredire les vérités les plus lumineuses méritent d'être recherchées.

L'introduction des monnoies dont l'usage est si commode, si nécessaire même, a plongé dans des erreurs dangereuses la plupart de ceux auxquels le hazard a commis le sort des empires. Trompés par l'efficacité de ces signes universels, ils n'ont pensé qu'à s'en procurer la plus grande quantité possible, sans songer que les moyens qu'ils emploient ruinoient souvent la culture unique de toute richesse. Les Yncas, chez qui l'or & l'argent ne représentoient rien, n'ont pas pu tomber dans cette frénésie. Comme ils n'avoient pour pourvoir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils ont dû chercher à les multiplier. Ils ont été secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang que des fruits de la terre. De là, ces chemins, ces réservoirs, ces canaux, ces aqueducs que le tems n'a pas encore totalement détruits, & dont la magnificence a étonné les hommes les plus orgueilleux de l'univers.

Ces

Ces ouvrages merveilleux pouvoient avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain ; mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés pas ces commodités qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat, & de leurs consommations, rendoit très-légers. Malgré tous ces avantages, malgré la vigilance toujours active du magistrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

La pêche, qui ne pouvoit pas être considérable dans un pays où l'on trouve plus de torrens que de rivieres, étoit, comme elle devroit l'être partout, de droit commun. Quoique la chasse fut dans le même cas, elle étoit assujettie à plus de formalités. Chaque province étoit divisée par cantons que tous les habitans réunis parcouroient successivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit étoit également partagé entre tous les citoyens qui le préparoient de maniere qu'il put se conserver, & leur fournir des viandes pendant l'année. Il étoit defendu à tout le monde sans distinction de rangs de chasser en d'autres tems, de crainte que cet exercice qui a tant d'attraits ne fit négliger des occupations plus nécessaires.

La polygamie étoit défendue, l'adultere étoit puni de mort dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

La paresse étoit sévérement punie, & sur-tout par la honte. Chacun etoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa charrue, sa maison. Les fem

mes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins. Toutes les loix ordonnoient aux Péruviens de s'entre-secourir & de s'aimer.

Les travaux communs qu'égayoient des chants, & consacrés comme le repos l'est ailleurs par des fêtes; l'objet même de ces travaux qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit être dans les décuries où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille qu'étoit l'Empire; tous les usages, toutes les loix enfin, entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté; & substituoient autant qu'il est possible à l'intérêt personel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées ces vertus comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Yncas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols trouverent dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui par leurs belles actions ou la suite d'une belle vie avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient de plus les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des Yncas pour l'instruction des peuples.

Il y avoit encore un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco & dans les autres villes du Pérou des tragédies & des

comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état des leçons de leurs devoirs, & des modeles des vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction au peuple des conditions inférieures, & lui enseignoient les vertus privées & jusqu'à l'économie domestique.

Mais excepté dans la morale & dans la politique, les Péruviens avoient fait peu de progrès dans les sciences. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hazards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siecles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

Les Péruviens avoient pourtant une teinture de la géométrie. Ils avoient divisé l'année comme nous; & leur religion qui tournoit sans cesse leurs regards vers les cieux, les avoit conduits à quelque connoissance de l'astronomie.

La grandeur, l'élévation de leurs édifices, leurs grands chemins, leurs ponts, des monumens enfin dont les restes étonnent encore le peuple conquérant qui les a mutilés ou renversés, prouvent leurs connoissances dans la partie des méchaniques qui apprend à remuer & à élever de grandes masses. Avec si peu de science & très-peu d'instrumens, il falloit que les architectes & les constructeurs d'un palais, d'un temple, eussent alors de l'invention & du génie.

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détail qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas d'hiéroglyphes qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture; & leurs *Quippos* qui leur tenoient lieu d'écriture ne valoient pas les hiéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêts entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres dont la volonté faisoit toutes les loix passageres qui supléent aux

mœurs un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprennoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation. Du reste ils vivoient heureux sous un gouvernement despotique, parce que la température d'un climat pur & sain & la fécondité d'un sol où tout abondoit avec peu de culture, leur donnoient des mœurs douces. Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage; quand non seulement le monarque mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millénaire, pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, le témoignage qui accuse, la loi qui condamne, le jugement qui décide, sont incertains comme la mémoire des hommes, vagues comme leurs idées, arbitraires comme leurs penchans, opposés comme leurs intérêts. Les loix les plus sages sans aucun caractere de précision & de stabilité s'y alterent insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Le seul remede à tant de maux pour un peuple qui n'a pas le secours de l'écriture, ce sont des mœurs douces qui reglent également l'autorité du prince & l'obéissance des sujets. Le despotisme qui résulte de cette confiance mutuelle d'un peuple qui s'abandonne à la bonne foi d'un monarque, & du monarque qui s'abandonne à l'heureux naturel de son peuple; ce despotisme est peut-être le plus doux & le plus sûr de tous les gouvernemens; & tel étoit celui des Yncas au Pérou.

Leur empire avoit fleuri sous onze empereurs tous prudens, humains & justes, lorsque l'Ynca Guayana Capac s'empara du Quito. Pour s'en assurer la possession, il épousa l'unique héritiere du

roi détrôné dont il eut un fils. Ce jeune prince, nommé Atahualpa prétendit à la mort de ſon pere devoir hériter des états de ſa mere, abandonnant le reſte de la ſucceſſion à Huaſcar ſon frere aîné d'un autre lit. Celui-ci qui ſe croyoit appellé ſeul par les loix au trône refuſa de conſentir à ce partage. On prit les armes. Le plus ambitieux fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco où depuis il fut étranglé. Son heureux rival plus élevé qu'il ne l'avoit eſpéré ſe trouva ſans contradiction le maître de toutes les provinces.

L'ébranlement que ces diſſentions avoient cauſé dans un pays peu fait à de pareils orages duroit encore, lorſque les Eſpagnols ſe montrerent ſur les terres de l'Empire. Leur apparition dans ces circonſtances ne permit pas de douter que ce ne fuſſent les nouveaux enfans du ſoleil, qui ſelon une ancienne prophétie généralement reçue devoient venir donner de nouvelles loix au Pérou. A la faveur de ce préjugé, on s'avança ſans obſtacle juſqu'à Caſcamalca ville conſidérable d'une province où étoit alors l'empereur avec une armée.

Pizarre en reçut une députation dont le chef étoit de la famille des Yncas. Il reconnut les Eſpagnols pour ſes parens comme enfans du ſoleil, & il leur donna de la part du monarque des fruits, des grains, des coupes, des vaſes, des baſſins d'or & d'argent, beaucoup d'éméraudes. Les Indiens par la maniere qu'ils traitoient les Eſpagnols vouloient appaiſer le ſoleil qu'ils croyoient irrité contre le Pérou. Tous les peuples des environs de Caſcamalca les comblerent de préſens, leur rendirent tous les ſervices qui dépendoient d'eux, & leur marquerent un reſpect qui tenoit de l'adoration.

La réception que Fernand frere de Pizarre reçut de l'empereur répondit à ces avances. Ce prince l'embraſſa, lui dit les choſes les plus obligeantes, & le fit ſervir à table par des princeſſes de ſon ſang. Il ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes états, & pour tout régler il promit d'aller voir le lendemain leur chef au

palais de Cascamalca. L'entrevue fut acceptée, & l'envoyé se retira, charmé des richesses prodigieuses qu'il avoit vues, & dont il ne fit que trop la peinture aux Espagnols.

Se préparer au combat, sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir l'empereur. Il mit sa cavalerie en bataille dans les jardins du palais où elle ne pouvoit être apperçue ; son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer, & l'infanterie étoit dans la cour.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Vingt-mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les troupes. Il se tourna vers ses principaux Officiers, & leur dit, *ces gens-ci sont les envoyés des Dieux, gardez-vous de les offenser.*

Ils étoient assez près du palais de Pizarre, lorsqu'un Jacobin nommé Vinceut, le crucifix dans une main, son bréviaire dans l'autre, pénetre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince pour lui faire un long discours dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se soumettre au roi d'Espagne à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'empereur qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience lui répondit qu'il vouloit bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire ; qu'il falloit que le Pape fut un grand imbécile pour donner si libéralement ce qui n'étoit pas à lui ; qu'il ne quittoit pas sa religion pour une autre ; & que si les chrétiens adoroient un Dieu mort sur une croix, il adoroit le Soleil qui ne mourroit jamais. Il demande ensuite au moine où il avoit appris tout ce qu'il venoit de dire de Dieu & de la Création. *Dans ce livre*, répondit Vincent, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous côtés, se met à rire ; & jetant le bréviaire, *ce livre*, dit-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne vers les Espagnols en leur criant de toutes ses forces, *vengeance*

mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile ; il l'a jeté par terre ; tuez moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.

Les Espagnols qui vraisemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang que leur inspiroit la vue de l'or, & des infideles obéirent au Jacobin. Dans le même moment part une décharge de leur artillerie. Pizarre fait attaquer les Indiens par sa cavalerie divisée en petites troupes, & marche contre eux à la tête de son infanterie en lui ordonnant de tirer. Qu'on se souvienne de l'idée que les Péruviens avoient des Espagnols qu'ils regardoient comme des hommes envoyés du ciel, qu'on juge de l'impression que durent faire sur eux la vue de ces chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre invisible. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils s'entasserent dans les rues de Cascamalca où les Espagnols en firent un carnage affreux. Pizarre s'avance vers le lieu où étoit l'empereur, fait tuer par son infanterie tout ce qui entoure le trône, prend le prince par les cheveux, le jette à terre, le fait prisonnier & poursuit avec sa cavalerie les malheureux Péruviens le reste de la journée. Une foule de princes de la race des Yncas, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atualpa fut égorgé. On ne fit point de grace à la foule de femmes, de viellards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leurs Princes & les Espagnols. Tant que ce carnage dura frere Vincent ne cessa d'animer les soldats fatigués de tuer, les exhortant à se servir de la pointe & non du tranchant de leurs épées pour ne les pas briser, & pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passerent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne songea qu'à se défaire de son prisonnier. Frere Vincent disoit, que c'étoit un

Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la suite du général Espagnol un Indien qui s'étoit converti à la foi catholique. Il s'appelloit Philippipilo. Il servoit d'interprete. On lui avoit livré la femme de l'empereur dont il eut l'insolence d'abuser, & on se servit de lui pour accuser ce prince d'avoir voulu soulever ses sujets contre les Espagnols. Sur cette déposition seule, Atahualpa fut condamné à mort. On osa lui faire son procès dans les formes ; & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, Pizarre s'empara des villes principales de l'Empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entiere avant la découverte du nouveau monde. Elles furent le partage de deux cens Espagnols, qui possesseurs de richesses immenses, en cherchoient encore par une suite de cette soif de l'or qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrêmité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples poussés au désespoir se souleverent. Ils assiégerent à la fois Cusco & Lima ; mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que six cens de leurs ennemis ; & de nouveaux secours arrivant sans cesse à leurs tyrans ; ils furent défaits par-tout. En peu de tems les Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbaletiers, la cavalerie. Il fallut que les Péruviens subissent le joug, tel qu'il plût au vainqueur de l'imposer. Encore un moment de résistance, & peut-être ils étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différens qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

La premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro son associé principal étoit accouru avec de nouveaux aventuriers pour partager les trésors, les terres,

l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées, & bientôt par un accommodement forcé deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité, & une liberté sans frein doivent avoir les mêmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple qui de son côté ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifesterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre se crut nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentit de la répugnance comme il le dit à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernand du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu sur les bords de la Purima le 6 avril 1538 & fait prisonnier. Le vainqueur qui avoit des vengeances particulieres à exercer jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime, & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dispersés par la mort de leur chef se conduisirent avec une prudence extrême. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il ouvroit, paroissoit avoir étouffé dans leur ame

tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets, ou sur la justesse de leurs mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places est regardé comme ennemi & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont pleins de carnage & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place emportée d'assaut par une nation barbare ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de carnage éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi par crainte ou par intérêts l'ennemi de sa maison, est inhumainement proscrit. On dépose les anciens ma-

giſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince & la fortune de tous ceux qui ont péri ou qui ſont abſens deviennent la proie de l'uſurpateur. Ses complices liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés ſont forcés d'appuyer des entrepriſes qu'ils commencent à trouver exceſſives. Ceux d'entr'eux qui oſent laiſſer percer leur chagrin ſont étouffés en ſecret ou périſſent ſur un échafaud. Dans la confuſion où une révolution ſi peu attendue a plongé le Pérou, pluſieurs provinces reçoivent les loix du monſtre qui s'eſt fait proclamer gouverneur dans la capitale, & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui réſiſte ou balance.

Une foule de brigands ſe joignent à lui dans ſa marche. Son armée livrée à l'eſprit de vengeance & de pillage ne reſpire que le carnage & la deſtruction. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie ſi les talens militaires du général euſſent égalé l'ardeur des troupes. Malheureuſement pour Almagro il avoit perdu ſon guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui ſont tendus par Pedro Alvarès qui s'eſt mis à la tête du parti oppoſé au nouveau tyran. Il perd à débrouiller des ruſes le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonſtances un événement que perſonne n'avoit pu prévoir vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Caſtro envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empreſſerent de le reconnoître. L'incertitude & la jalouſie qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne furent plus un obſtacle à leur réunion. Caſtro auſſi décidé que s'il eut vieilli ſous le caſque, ne fit pas languir leur impatience. Ils les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent le ſeize ſeptembre 1542, à Chapas avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire après avoir long-tems balancé ſe décida ſur la fin du jour pour le parti le plus juſte. Les plus coupables

des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices provoquoient les vainqueurs à les massacrer, criant en désespérés : *c'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait prisonnier périt sur un échafaud.

Pendant que ces scenes d'horreur se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Abandonné jusqu'alors au hasard, le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. Il fut formé pour Lima un tribunal suprême qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité suffisante pour arrêter le mal, pour faire le bien. Blasco Nunnezvela qui le présidoit comme vice-roi arriva en 1544 avec ses subalternes à sa destination, où il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles par la cause qui les fait naitre. Lorsque l'horreur de la tyrannie, l'instinct de la liberté, mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succede à cette calamité passagere est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marqué la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager des dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent les places des juges qui les ont flétries & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées

On voit des hommes ruinés par leurs profusions & par leurs débauches insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se repaît dans la destruction, & se plait à anéantir tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide de nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matieres & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du sein du désordre même, convertir en un mot des monstres en hommes.

Un si grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies,

Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus qui étoient presque des défauts dans la situation où on se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens sages qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés ne passeroient pas à leurs descendans, & qui faisoient déchoir de leurs possessions tous ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval du droit d'en prendre cinq. On déchargea les Caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortege. D'autres établissemens tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection des loix qui modéroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en réparoient pas entiérement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, & ceux qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instrumens & des victimes de leur avarice

étoient confondus qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, rélégué dans une île déserte jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-tems pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de le refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux répandus dans chaque armée traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage & s'égorgoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès quelque tems variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez & la plupart des siens furent massacrés dans cette exécrable journée.

Tout étant ou paroissant fini, Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques Officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres par une flatterie encore plus outrée prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville & même quelques maisons comme on le pratiquoit à Rome lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval précédé par ses lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses

côtés quatre évêques. Les Magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instrumens de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'nn homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eut été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changerent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pédro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes se déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts, sortirent de leurs asyles pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de juin 1548. Un de ses lieutenans le voyant abandonné dès la premiere charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre & porter sa tête sur un échafaud. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cens Espagnols & vngt mille Indiens.

Telle fut la derniere scene d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Le gouvernement fut assez modéré pour ne pas continuer les proscriptions; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans

les esprits s'appaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & terrible tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru héritier de leur dernier roi s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi françois de Tolede le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendans des Yncas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde, que Philippe II. crut devoir le désavouer, mais la politique atroce de ce prince étoit si connue que personne n'ajouta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa qui se disoit du sang des Yncas fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes qui se flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en foule sous ses étendards. Ils furent battus & dispersés après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot : exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens pour les Espagnols.

La source de cette aversion n'est que trop connue. L'empire du Pérou avant d'avoir été subjugué par les Espagnols s'étendoit le long de la mer du sud depuis le golfe de Guayaquil jusqu'au Chili, & du côté de la terre n'étoit borné que par cette fameuse chaîne de montagnes qui comme une grande arête sortie de la terre magellanique va se perdre dans le

Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales du continent de l'Amérique avec les septentrionales. Il étoit beaucoup plus long que large. Son terrain qui est très-irrégulier peut être divisé en trois classes.

Les principales cordillieres forment la premiere. La cime de celle qu'on nomme cotolpasci est élevée au dessus de la superficie de la mer de 3126 toises qui font un peu plus d'une lieue marine. C'est la plus grande hauteur connue sur la terre. Le sommet de ces montagnes quoique situées sous les tropiques est toujours couvert de neiges & pourtant rempli de volcans. Leur pente est plus ou moins rapide, mais toujours d'une stérilité absolue dans la partie qui avoisine le degré de la congélation. Au dessous on trouve quelques plantes médecinales, & plus bas assez constamment des joncs qui ne sont d'aucune utilité.

En descendant de ces montagnes on en trouve d'autres moins considérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur sommet est communément froid, stérile, rempli de mines. Les vallons qui les séparent sont couverts de nombreux troupeaux & semblent offrir à la culture les moissons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver, & dans les plus grandes chaleurs il suffit de passer du soleil à l'ombre pour se sentir sous une zone tempérée. Cette alternative rapide de sensation n'est pas pourtant invariable dans un climat qui par la seule disposition du terrain change souvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il soit, on le trouve toujours sain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturalisent guere. Cependant un vaisseau d'Europe y apporta en 1719 une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Espagnols & de Métis & à plus de deux cens mille Indiens. Un présent plus funeste encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'est la petite vérole. Elle s'y manifesta pour la premiere fois en 1588 & n'a cessé depuis d'y faire par intervalles des ravages inexprimables.

On n'est pas moins exposé à cet horrible fleau sur les côtes connues sous le nom de vallées. Leur température n'est pas la même qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle est fort agréable ; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pole austral qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité ces vapeurs grossieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert pour que si les rayons du soleil se montrent, ils ne puissent que foiblement modérer le froid.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la zone torride, il est certain que les vallées couvertes de monceaux de sable sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côte est moins sabloneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeller féconds que dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes. L'utilité des ruisseaux & des rivieres s'étendoit autrefois plus loin ; mais elle est réduite aux avantages d'une nature brute, depuis qu'on a laissé périr les canaux que les soins paternels des Yncas avoient creusés dans toutes les parties de leur empire qui en avoient besoin ou qui en étoient susceptibles.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque ; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La phisique à fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomene si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du sud-ouest qui regne la plus grande partie de l'année & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont le sommet est toujours

couvert de neiges ? Le pays situé entre-deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture est une simple natte posée horizontalement avec un doigt de cendre au dessus pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitans, qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement la premiere fois qu'ils sont témoins hors de leurs pays d'un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux, & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes que ne font la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre si rares ailleurs qu'il passe des générations entieres sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une suite d'époques d'autant plus mémorables que leur fréquence n'en diminue pas la force. Il est peu d'endroits sur cette longue côte qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Le phénomene toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite & se tremousse en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancemens. Leur queues ni leurs ailes

ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers ; soit que ce vertige de la nature, leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent court, & par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices les hommes fuient de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne un asyle contre la chûte de leur toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténebres subites d'une nuit inattendue : tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond & perd dans la contemplation de ce désordre l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant croiroit-on qu'une terre si peu stable sur ses fondemens fût depuis long-tems habitée, & que le Pérou fût même plus peuplé que le Mexique & son empire d'une antiquité plus constatée. Au milieu de ces horreurs de la nature qui sembloient ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il fut toujours régi par des princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des modeles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & sa religion pleine d'humanité. Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute seroit puni légérement, mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oisiveté étoit punie comme la source du crime & dès-lors le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommo-

dités mettoient hors d'état de travailler étoient nourris par le public, mais à la charge de préserver les terres ensemencées du dégat des oiseaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres, ni d'opiniatres; & les armées les plus nombreuses ne passoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne se démentit dans aucune circonstance doit faire présumer que les hommes s'étoient prodigieusement multipliés dans le pays des Yncas. On en a d'ailleurs la démonstration.

Elle est sensible dans les ruines des temples, des forteresses, des acquéducs, des chemins publics que les Péruviens avoient construits; dans les monumens qui attestent que ce peuple sage avoit couvert de ses nombreuses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; dans ce nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement & tirant de l'état sa subsistance. Il est évident que tant de leviers & de bras employés à mouvoir la machine supposent une population immense pour nourrir des productions de la terre une classe si nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas.

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui plus désert que le Mexique? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les destructeurs de la mer du sud, brigands sans naissance, sans éducation, & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la nouvelle Espagne. La métropole tarda d'avantage à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême suivi d'oppression dont il convient de suivre la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres qui du tems des Yncas étoient consacrées aux besoins publics. Elles ont été diminuées successivement par les usurpations des gens puissans & sur-tout des moines. Les productions de celles qui leur restent pour

l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves, & des orphelins ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut point d'occupation à leur donner, ils furent accordés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes, mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux étoit insuffisant. On les tenta par des avances que leur besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre ces sortes de débiteurs insolvables qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution, & ce fut autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on n'en pouvoit pas avoir d'autres; mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins, les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient la plupart dans la servitude de la maniere que nous venons de dire, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fut en droit d'exiger

d'eux qu'un tribut qu'il partagoit avec le fisc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut poussée si loin qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur sort devient tous les jours le même.

Indépendamment de cette oppression méthodique & autorisée qui porte sur toute la nation, il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineurs qui avec du crédit ou des sacrifices d'argent ne puissent les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer cinq piastres de capitation depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un de son privilege, & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légere punition pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle pour remplir les obligations imposées à la communauté : cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées : le plus fort méprise ces formalités & rentre dans sa possession aussi-tôt que son intérêt ou ses caprices la demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré s'emparent

s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir non pas même des vivres. Il ne sement de mays que ce qu'il leur en faut & le cachent dans des cavernes avec un soin extrême. Les chefs de famille ont seuls le secret de ces dépôts, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les corrégidors enfin se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe: ou ils les leur font payer trop cher, ou ils les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès & mille autres aussi crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre & un Cacique du pays chargé de suivre leurs affaires, elle s'est trompée. Le Protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux en général une réale, & le Cacique une demi réale dans sa jurisdiction particuliere, & voilà tout. L'un les vend à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix; en a moins encore. Les Curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler sans les payer, sans les récompenser de leurs peines, & les accablent de coups pour les sujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque au catéchisme ou même s'il y arrive un peu trop tard, il en est sur le champ puni; & les coups de bâton sont la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présens. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'église, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Les Curés fixent un prix arbitraire à leurs cérémonies; & ils ont toujours quelques inventions pieuses qui leur donnent occasion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines sont de véritables exécutions militaires, un brigandage autorisé, presque toujours accompagné de

violences. Cette conduite ne pouvoit pas manquer de rendre notre culte odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'église comme à la corvée, en détestant les barbares étrangers qui entassent leurs jougs & les fardeaux sur leurs corps & sur leurs ames.

Ils ont généralement conservé la religion de leurs ancêtres, & dans les grandes villes même où ils sont sous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours solemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du soleil & de la lune. Quelques-uns d'entr'eux représentent une tragédie dont le sujet est la mort d'Atahualpa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes entre ensuite dans une espece de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Atahualpa; & les prêtres qui le sacrifierent seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un Dieu de paix, ou plutôt de l'avarice & de l'ambition.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh ! que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire. Les richesses que leur pays leur a données ne les tentent point ; le luxe où la nature les invite n'a point d'attrait pour eux. C'est la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont comme l'on veut & sans chagrin ni préférence Caciques ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui même de la crainte est souvent sans effet par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent ; voilà tous leurs plaisirs quand ils peuvent y oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. Une forte récompense ne peut obtenir d'eux la plus légere fatigue. *Je n'ai pas faim*, di-

sent-ils, sans vouloir rien faire, à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds où l'on vit à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder se repose & mendie, on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour une postérité. Le vice général des mauvais gouvernemens, & ils le sont presque tous, est dans le code de législation sur la propriété. Ou il n'en faut point du tout, ou il faut le plus grand équilibre dans cette balance sociale. Mais de toutes les sociétés la plus destructive & la moins durable, est celle d'une nation composée de propriétaires oisifs & d'esclaves pauvres surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale : cruautés, gibets & tortures d'une part; haines, poisons & soulévemens de l'autre, ruine & destruction des deux ; dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangere ; mais ce supplément imaginé par le raffinement de la barbarie Européenne, est encore trop cher pour avoir été de quelque soulagement à l'inhumanité qui l'emploie dans le pays des Yncas. Elle n'en retire pas tout le profit qu'elle s'en proposoit. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout tems sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou les éluder. Indépendamment des droits excessifs mis sur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere; les faire arriver à travers des mers immenses, des climats mal sains, soutenir la dépense de plusieurs débarquemens & embarquemens. La nécessité plus forte que les obstacles a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique : les

Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

Au tems des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient le plus fréquentes, le pays des Yncas avoit une plus grande réputation de richesse que la nouvelle Espagne, & il en vint en effet pendant long-tems plus de trésors. La passion de les partager devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous, ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. Ils furent déterminés à ce parti par la douceur du climat, par la salubrité de l'air, par la bonté des denrées, avantages que le Mexique n'offroit pas également. Il n'opposoit pas non plus les mêmes difficultés au retour, & ne permettoit pas d'espérer une aussi grande indépendance qu'en pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira d'abord les conquérans en foule. Ils trouverent une ville immense située à cent dix lieues de la mer dans un terrain fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines dont le voisinage n'offroit pas d'emplacement plus commode. Cette capitale aussi ancienne que l'Empire n'avoit été d'abord qu'un amas de cabanes telles qu'on les trouve par-tout parmi les sauvages; mais elle s'étoit étendue & embellie avec le tems: aux palissades avoient succédé des murs de terre qui avoient été remplacés par des matériaux plus solides. Les Péruviens ne s'aviserent jamais, à la vérité, de faire cuire des briques ni des tuiles, quoiqu'ils en eussent la matiere sous leur main; mais ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrens qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de se passer de fer pour tailler les pierres les plus dures. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, de même hauteur, & à les joindre parfaitement sans aucune apparence de ciment. Mais

les cailloux tranchans n'avoient pas autant de prise & d'activité sur le bois que sur la pierre. Ces mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne surent jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles. Elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. Ils n'avoient jamais qu'un étage; ils ne prenoient du jour que par la porte, & on n'y voyoit point cette suite de pieces qui forment nos appartemens. Ce n'étoient que des chambres détachées & séparées les unes des autres sans communication.

La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du souverain, des princes de son sang, des grands de son empire, consistoit dans l'abondance de métaux prodigués par leur ornement. On distinguoit sur-tout le temple du soleil dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures & chargées des idoles de tous les peuples que les Yncas avoient éclairés & soumis. Des moines libertins & fainéans ont prostitué ces riches métaux à d'autres superstitions, remplacé les préjugés utiles du climat par des préjugés destructeurs, des erreurs naturelles & analogues au génie des habitans, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit humain & contraires à toute société. Par une suite de cette fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations, & jette successivement autour du globe la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance, transplante les hommes & les opinions comme les vents & les courans poussent les poissons & les herbes marines sur les côtes, des moines bizarrement fastueux, énervés à la fois de paresse & de volupté dorment insolemment sur les cendres des vertueux Yncas, au milieu d'un empire autrefois fortuné sous ces législateurs. Cette profanation n'empêche pas que les Péruviens qui détestent en général le séjour des villes parce qu'elles sont habitées par

des Espagnols, ne se fixent volontiers à Cusco. Ils aiment encore à voir le lieu respectable d'où partoient les saintes loix qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté, & on les trouve moins abrutis sur ce théâtre célebre que dans le reste de l'Empire.

Au nord de la place étoit une forteresse dont les ruines causent encore de l'étonnement. On ne comprend pas comment, sans outils de fer & sans machine, les Péruviens avoient pu tirer de si grandes pierres de la carriere, les transporter dans les lieux où elles avoient été employées, & les faire arriver à une si grande élévation. Les ouvrages intérieurs de cette superbe citadelle sont presqu'entiérement détruits; mais ses dehors très-bien conservés feront regretter dans tous les tems qu'un peuple capable de si grandes choses ait été exterminé.

A quatre lieues de cette forteresse est un vallée délicieuse où les Yncas & les grands de l'Empire avoient leurs maisons de campagne. Leurs débris ne permettent pas de douter qu'elles n'eussent de l'étendue & de l'agrément. On y voyoit des bains dont les cuves & les tuyaux étoient d'or ou d'argent, des jardins remplis d'arbres avec des fleurs d'argent & des fruits d'or, où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature, des champs de mays dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or. Si l'imagination n'ajoute rien à la vérité, quelle multitude d'arts & d'inventions le génie des Péruviens avoit créée, avant d'élever les plus riches métaux de la terre à ce degré de souplesse & de fécondité pour l'imitation! Ce séjour enchanté conserve si bien sa réputation que les plus riches habitans de Cusco croient qu'il manque quelque chose à leur bonheur, lorsqu'ils ne peuvent pas s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé, & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le soin de leur conservation qui occupoit les Espagnols dans les premiers tems, ils n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses accumulées à Cusco depuis quatre siecles

qu'ils partirent en grand nombre en 1534 sous les ordres de Sébastien de Belalcazar pour la ruine de Quito. Les autres villes de l'Empire furent parcourues avec le même esprit de ravage ; & par-tout les citoyens & les Temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne se fixerent pas dans les établissemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes sur les côtes. Il n'y en avoit point. La stérilité du sol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup, & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pisco, Arica, furent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérerent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présenterent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur conduit par le hazard ou la curiosité dans ces plaines désolées douta d'abord d'une ancienne prospérité que tant de ruines attestoient à ses yeux. Son cœur se refusoit à l'idée des crimes & des horreurs dont il voyoit les traces dans les restes de la dévastation ; mais il ne put s'empêcher d'en abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles, une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or sans égard aux subsis-

tances, à la sûreté, à la politique, décida seul de l'emplacement des établissemens nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés ; il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence ; pour tout dire, le sort des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu jusqu'alors que de mays, de fruits & de légumes où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines étoient plus variées. La chicha étoit la plus commune. C'est du mays trempé dans l'eau & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson qui prise avec peu de modération enivre sûrement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût est agréable, & ressemble assez à celui du cidre. Elle est rafraîchissante, elle est nourrissante, elle est appéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne qui se multiplierent bientôt assez dans les sables de la côte à Ica, à Pisco, à Nasca, à Moquequa, à Truxillo pour fournir les vins & les eaux-de-vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit en particulier si bien qu'il n'y en a point dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge, & on

vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupédes naturaliſés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en reſtoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une ſubſiſtance meilleure & plus variée, les Eſpagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette ſupériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir ſeul des animaux domeſtiques qui lui ſervoient à cet uſage, le Lama & le Paco. Le Lama eſt un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou ſix; mais le cou ſeul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un muſeau allongé, & les levres épaiſſes. Sa bouche n'a point de dents inciſives à la machoire ſupérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui ſert à s'accrocher dans les endroits eſcarpés où il aime à grimper. Une laine courte ſur le dos mais longue ſur les flancs & ſous le ventre fait partie de ſon utilité. Le mâle a cela de ſingulier que par la conformation & la poſition de ſon membre, il piſſe en arriere. Quoique très-laſcif, il s'accouple avec peine. Envain la femelle qui ſe proſterne pour le recevoir l'invite par ſes ſoupirs; ils ſont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, ſans pouvoir jouir, ſi l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainſi pluſieurs de nos animaux domeſtiques enchaînés, domtés, forcés, & contraints dans les mouvemens & les ſenſations les plus libres, perdent en de vains efforts dans des étables les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas par les ſoins & les ſecours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du Lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant, ſon accroiſſement eſt prompt & ſa vie aſſez courte. A trois ans il ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit juſqu'à quinze, uſé par le travail.

On emploie les lamas comme les mulets à tranſ-

porter ſur le dos des charges qui vont depuis le poids de cent cinquante livres juſqu'à deux cens cinquante. Ils marchent lentement d'un pas grave & ferme, mais aſſuré, faiſant quatre ou cinq lieues par jour dans des pays impraticables pour les autres animaux, deſcendant des ravines & graviſſant des rochers où les hommes ne peuvent les ſuivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naiſſent; doux & flegmatiques, meſurés & prudens comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baiſſent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de ſifflet de leur conducteur, ils ſe relevent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant appuyés ſur la poitrine & les pieds repliés ſous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils ſont excédés ou qu'ils ſuccombent ſous le faix, il eſt inutile de les harceler & de les frapper: ils s'obſtinent juſqu'à ſe tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne ſe défendent des pieds ni des dents, & dans la fureur de l'indignation, ils ſe contentent de cracher à la face de ceux qui les inſultent une eſpece de ſalive que la colere rend âcre & mordicante, au point de faire des empoules ſur la peau.

Le paco eſt au lama, ce que l'âne eſt au cheval, une eſpece ſuccurſale, plus petite avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramaſſé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama, fait comme lui à porter des fardeaux, mais plus obſtiné dans ſes caprices peut-être parce qu'il eſt plus foible.

Les lamas & les pacos ſont d'autant plus utiles à l'homme que leur ſervice ne lui coûte rien. Leur fourrure épaiſſe leur tient lieu de bât, le peu d'herbe

qu'ils trouvent en marchant suffit à les nourrir & leur fournit une salive abondante & fraiche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas il y en a d'une espece sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, séjournent un peu au dessus des neiges, craignant la chaleur des terres basses; vigoureux & nombreux dans les Sierras qui sont les hauteurs des Cordillieres, chetifs & rares dans les landes qui sont au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes espece sauvage de pacos aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige, & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose seche & tellement fixée par la nature qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Elles sont si timides que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent & les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge sur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur qu'elles restent attroupées & serrées l'une contre l'autre se laissant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui plus hardi saute par-dessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale & sur-tout aux plus hautes Cor-

dillieres qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe, mais ils y ont tous péri. Les Espagnols, sans penser que ces animaux au Pérou même cherchoient le froid, les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces especes auroient peut-être réussi au pied des Alpes ou des Pyrenées. Cette conjecture de Monsieur de Buffon à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas est bonne à manger quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour des harnais. Les guanacos peuvent aussi se manger, mais les vigognes ne sont recherchées que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens avant la conquête. Cusco en fabriquoit pour l'usage de la cour des tapisseries où on voyoit des fleurs, des oiseaux, des arbres assez bien imités. Elle servoit ailleurs à faire des mantes qui couvroient tout le corps par-dessus une chemise de coton. On les retroussoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraffes d'or & d'argent, leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Les mantes des gens considérables dans les pays chauds étoient de toile de coton assez fine & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun sous le même climat n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filemens d'écorce d'arbre qui couvroient dans les hommes & dans les femmes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppression sous laquelle ils gémissoient ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à des mauvais

draps d'Europe qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent qui avoient échappé à la rapacité des conquérans eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après à cause du vuide qu'elles occasionoient dans les exportations de la métropole. L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées autant qu'une tyrannie continuelle a pu le permettre.

On fabrique à Cusco & sur son territoire avec de la laine de vigogne des bas, des mouchoirs de poche, des écharpes pour couvrir le cou & l'estomac dans les pays froids. Ces ouvrages seroient plus multipliés si l'esprit de destruction n'avoit pas porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée de l'Europe sert à faire des tapis & d'assez beaux draps. Les matieres inférieures sont employées en couvertures de cheval qui servent souvent de lit aux voyageurs. On en fait ailleurs des serges, des droguets, toutes sortes de draps grossiers.

Cependant les grandes manufactures sont dans la province de Quito. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ses mines que leur médiocrité à fait abandonner, & au bas prix de ses denrées qui sont d'une abondance extrême. Indépendamment de sa consommation, son industrie lui produisoit autrefois annuellement un million de piastres. Avec ce secours elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; la savon qui se fait à Truxilo avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire à son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems on avoit

eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue plus générale depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ses étoffes, & de les avoir à meilleur marché à fait tomber celles de Quito qui s'est trouvé insensiblement dans une misere extrême.

Il s'est vu forcé par ces malheurs de renoncer à la consommation des manufactures de luxe établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaisselle pour les particuliers, d'argenterie pour les églises. Tous ces ouvrages sont grossiérement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies qui sortent des mêmes atteliers. Il n'en est pas ainsi tout-à-fait des dentelles qui mêlées avec celles de l'Europe ont assez d'éclat. Cette industrie est communément entre les mains des religieuses qui y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes Métisses des villes, qui avant de se marier passent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens; à faire avec de l'ivoire & du bois des morceaux de marqueterie & de sculpture; à tracer des figures sur du marbre trouvé à Cuenca ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui sortent presque tous de Cusco servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessein n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de variété & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient de maîtres habiles, d'excellens modeles on en auroit fait au moins de bons copistes. Il fut porté à Rome sur la fin du dernier siecle des ouvrages d'un peintre Péruvien nommé Michel de Saint-Jacques où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque

amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque estime pour une des plus belles institutions qui aient honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges ont éprouvé d'autres sentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder comme très-frivole tout ce qui n'a pas un rapport direct, avec leur avidité. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être s'ils vouloient se retracer souvent ce qu'elle a coûté de crimes & de barbaries.

Sans connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On en faisoit des vases, des meubles, & de la vaisselle ; des figures placées dans des niches qui représentoient des hommes & des animaux ; des bas reliefs qui imitoient si parfaitement les herbes & les plantes, celles sur-tout qui croissent sur les murailles, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. On les réduisoit même en petits grains plus fins que la semence de perle pour en couvrir les habillemens destinés aux jours de cérémonie. Indépendamment de ce que les torrens & le hazard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses leur fit croire sans doute qu'il n'y avoit rien dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare qui méritât d'être conservé.

Cette indifférence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines ne s'étendit pas pas aux mines mêmes. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funestes en dégoûterent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevoit, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres.

Ces mines tomberent dans un tel discrédit que po-- qu'on ne les abandonnât pas le gouvernement : vit forcé de se réduire au vingtieme de leur pro duit au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plu égales & plus riches. Il y en eut même d'une espece singuliere qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers la côte de la mer on trouve dans les sables des grands morceaux de ce métal. La physique qui ne pense pas qu'ils aient pu s'y former a eu recours aux tremblemens de terre si ordinaires dans cette partie de l'Amérique pour expliquer ce phénomene. Selon ses conjectures, les feux souterrains qui occasionent ce grand accident de la nature ont assez d'activité pour fondre les métaux qui se rencontrent dans leurs foyers, & pour communiquer à la matiere liquifiée une chaleur qui puisse durer long-tems. Les métaux ainsi fondus doivent nécessairement couler, & s'insinuant dans les plus grandes cavités de la terre continuer à courir jusqu'à ce que s'étant refroidis ils se condensent & reprennent leur premiere consistance conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle fut en particulier celle d'Acuntaya découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent presque massif qui rendit d'abord plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.

D'autres qui avoient plus de profondeur ont été également abandonnées. Leur produit quoique égal à celui des premiers tems ne suffisoit pas pour soutenir les dépenses d'exploitation devenues tous les jours plus considérables. Les mines de Quito, du Cusco, d'Arequipa ont éprouvé cette révolution que le temps réserve à beaucoup d'autres encore.

Il en est un grand nombre de très-riches dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrain

qui du sommet des Cordillieres va toujours en pente jusqu'à la mer du sud a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient qu'avec plus de soin & d'intelligence on auroit pu souvent prévenir ou diminuer a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple suffira pour montrer qu'on peut lutter contre l'avarice de la nature quand elle nous cache & nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660 non loin de la ville de Puno la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui est le poison des petites ames, avoit si fort élevé celle du propriétaire de tant de richesses qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau monde de travailler quelques jours pour leur compte, sans peser ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils se chargerent, & leur bienfaicteur qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs divisions sanglantes fut pendu comme en étant auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-tems cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin en 1740 Diego de Baena s'associa avec d'autres personnes opulentes pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution, celle de Potosi en particulier.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire du Pérou sont instruits que lorsque les Espagnols eurent subjugué l'espace immense qui s'étend depuis Tumbez jusqu'à Cusco, ils tournerent leur ambition vers les parties les plus éloignées de l'empire. Gonzale Pizarre s'avança en 1738 jusqu'à los Charcas qu'il ne réduisit

qu'après avoir éprouvé une assez grande résistance. Cette vaste contrée où étoit située la mine de Porco que les Yncas faisoient exploiter acquit une nouvelle & plus grande célébrité après que la mine de Potosi y eût été découverte.

Un Indien nommé Hualpa qui en 1545 poursuivoit des chevreuils saisit pour escalader des rocs escarpés un arbrisseau dont les racines se détacherent & laisserent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son compatriote Guanca auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur trésor. Ils se brouillerent. L'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée.

Cette premiere mine fut appellée la *découvreuse* parce qu'elle fut l'occasion de toutes les richesses qui se découvrirent dans la suite. Bientôt après on en trouva une seconde à laquelle on donna le nom de *l'étain*; ensuite une troisieme qui fut surnommée la *riche*, & enfin une quatrieme qui fut appellée *mendicta*. Il y en a beaucoup d'autres moins considérables. Les principales sont dans la patrie septentrionale de la montagne & leur direction est du nord au sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi ne tarda pas à se répandre; & bientôt il se forma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe, y arrivoient de toutes parts. L'industrie qui suit par-tout le cours de l'argent ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738 il étoit *sorti par an* de ces mines quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piastres, sans compter ce qui n'avoit pas été

enrégistré & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce tems-là que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle battoit autrefois.

La mine de Potosi & toutes les mines de l'Amérique méridionale emploient pour purifier leur or & leur argent le mercure que leur fournit celle de Guançavelica. Le mercure se trouve en deux états différens dans le sein de la terre : où il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de sa mine : ou bien il se trouve combiné avec le souffre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *Cinabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge découverte dans les derniers tems sous les édifices de la ville même & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Yndria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée au pied des hautes montagnes appellées par les Romains *Alpes Juliæ.* Le hazard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cens pieds. On y descend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses que l'on est obligé de se courber pour y pouvoir passer ; & il y a des endroits où il fait si chaud que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante. C'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies que lorsqu'on les brise, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espece d'argille. Quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des souterrains, qu'un homme a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le mer-

veilleux qui préferent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison faite par la nature du souffre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du regule d'antimoine ou de la chaux, ou du sel Alkali fixe. On tire cette derniere espece de mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Boheme, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie, sur-tout d'Almaden en Espagne mine célebre du tems même des Romains, & qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celles de Guançavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque toutes les mines de mercure furent fermées & on se borna à exploiter celle de Guançavelica dont le roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abymes, des rues, des places, une chapelle où l'on célebre les mysteres de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine est, dit un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre dont le chapiteau est une voûte en cul de four un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho* qui est plus propre à cette opération que toute autre matiere combustible, & que pour cette raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre échauffe tellement le minéral concassé que le vif-argent en sort volatilisé en fumée. Mais comme le chapiteau est exac-

tement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou qui communique à une suite de cucurbites de terre rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là cette fumée circule & se condense par le moyen du peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en forme moins dans les premieres que dans les dernieres : les unes & les autres s'échaufferoient assez pour casser, si on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine. Ils sont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la provision que les besoins d'un an exigent, les travaux sont suspendus. Une partie du mercure se vend sur les lieux ; le reste est envoyé dans les magasins royaux de tout le Pérou qui le distribuent au même prix qu'il est vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines & qui a empêché que d'autres ne s'ouvrissent est inexcusable dans le systême Espagnol. La cour de Madrid mérite les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un ministere assez aveugle pour mettre des impôts sur les instrumens de labourage.

La mine de Guançavelica qui communique généralement des mouvemens convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guere moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable sont entassées nues dans des abymes la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté, pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiete vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-tems à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qui les conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds. Son fruit, dont les grains secs servoient autrefois de monnoie au peuple comme le cacao aux Mexicains, est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à mûrir, & noirs lorsqu'il a atteint sa maturité. La feuille molle d'un verd pâle,

& assez semblable à celle du myrthe fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambi* ; & quand elle ne rend plus de jus, ils la rejetent. Elle leur tient lieu de nourriture ; elle fortifie leur estomac ; elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler quelques moyens qu'on emploie pour les y forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournissent-ils tant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journaliers. Les environs de Cusco fournissent le meilleur coca.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil, la seule riviere navigable que la nature ait accordée au Pérou.

Sur ce fleuve qui prend sa source dans les Cordillieres, les Espagnols bâtirent au tems de la conquête une ville assez considérable à six lieues de la mer, & à deux degrés, onze minutes vingt-une secondes de latitude australe. Trois forts nouvellement élevés & défendus seulement par une garde bourgeoise la protegent. Ils sont composés de grosses pieces de bois disposées en maniere de palissades. La nature du bois qui est à l'épreuve de l'eau convient à l'humidité du sol.

Le territoire de Guayaquil offre une laine singuliere. L'arbre appellé ceïbo qui la produit est haut & touffu. Son tronc est droit, ses feuilles sont rondes & médiocres. Elles environnent une petite fleur dans laquelle se forme un cocon d'environ deux pouces de long sur un pouce de diametre. Dès que ce cocon est mûr & sec, il s'ouvre & laisse voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton & presque autant que la soie. Cette finesse à fait désespérer

jusqu'ici de la filer, & on s'est borné à l'employer dans les couchers. Mille expériences toutes heureuses n'ont pas encore dissipé le préjugé où sont une infinité de gens que cette laine est trop froide pour être saine.

On trouve sur cette côte aussi-bien qu'à celle de Guatimala, les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur & jettent le reste. Quand cette manœuvre répétée sur plusieurs limaçons à donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur d'abord blanc de lait devient ensuite verte & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode tirent en partie l'annimal de sa coquille, & en le comprimant lui font rendre une liqueur qui teint. On répete jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement, cette opération. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre ces objets de curiosité Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire des bœufs, des mulets, du sel, du poisson salé, une grande quantité de cacao de médiocre qualité à l'Europe, à la nouvelle Espagne, & le peu qui s'en consomme au Pérou où on préfere généralement le punch & l'herbe du Paragay. C'est le chantier universel de la mer du sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui offre ni

d'aussi beaux, ni autant de bois de construction & de mâture. Le chanvre & le goudron qui lui manquent lui seroient aisément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus considérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lieu de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ce pays échange passent par les mains de ses négocians. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'île de Puna placée à l'entrée du golfe; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever Guayaquil dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies qu'on y a attribués au mécontentement des negres, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dangereux & dégoûtans ne laissent pas un instant de tranquillité, où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées, où on vit dans la crainte continuelle de perdre la vie: un tel climat n'est guere propre à fixer ses habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans les délices. Un goût qui est général dans l'empire conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou si renommée dans toutes les parties du monde est située à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuse, environ à égale distance de l'équateur & du tropique du sud, comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue se promene d'un côté sur un océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux Cordillieres. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer a sans doute entassées avec les siecles, mais couvertes

couvertes d'une couche de terre à l'épaisseur d'un pied, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant y ont amenée des montagnes. Envain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & sa construction phisique déposent contre une opinion que toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent au mouton un goût exquis, des menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit il y a près d'un siecle une si grande révolution que les semences pourissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le sol s'améliorer voulut reprendre ses anciens travaux. Le Chili, qui par un privilege exclusif approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire ; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou de revivre de son propre fonds.

Lima fondé il y a plus de deux siecles & bâti par les détructeurs du Pérou a été renversé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzieme du 28 octobre 1746 engloutit en trois minutes la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec trois cens millions de piastres, dit-on, en argent monnoyé, ouvré ou en lingots. Les esprits tombés depuis long-tems comme en léthargie ont été réveillés par cette violente secousse. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche, est actuellement plus agréable qu'en 1682 lorsque ses portes offrirent à l'entrée du duc de Palata des rues pavées d'argent.

Elles ne sont aujourd'hui que bien alignées, d'une largeur aisée, avec des maisons logeables, régulieres,

& des édifices publics où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ses murs ont été asservies & distribuées à la commodité des citoyens, à l'ornement des jardins, & à la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pechent par la solidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima d'enciennement bâtis ou jetés sur la superficie de la terre, sans aucun ciment. Cependant ils ont résisté aux assauts & aux convulsions qui ont renversé les édifices profonds des Espagnols. Les naturels du pays, quand ils les virent ouvrir des fondemens & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une consolation au malheur des vaincus de prévoir que la terre elle-même les vengeroit de ses dévastateurs ; mais deux siecles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le plaisir d'avoir des maisons commodes ou la vanité d'en élever d'espacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasés.

Les fléaux de la nature qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont fait aucune heureuse révolution dans les mœurs. La superstition qui regne généralement sur toute la face de la domination Espagole, tient au Pérou deux sceptres dans les mains, l'un d'or pour la nation triomphante des usurpateurs, & l'autre de fer pour les habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols. C'est sur la couleur & la forme de ces livrées que le peuple & les grands fondent la prospérité de leur fortune, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit religieux est la derniere ressource des gens riches. Ils croient pieusement que s'ils se font enterrer dans ce vêtement redoutable au démon, il ne viendra point dans leurs tombeaux s'emparer de leur ame. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux prieres & aux sacrifices des prêtres beaucoup plus que les pauvres & les esclaves. L'espérance d'une vie immortelle,

la vanité d'éterniser leur nom les engagent à léguer à des moines qui leur promettent l'un & l'autre une fortune dont ils ne peuvent plus jouir. Ils frustrent leurs propres familles d'un héritage bien ou mal acquis pour enrichir ces familles qui se sont vouées à la pauvreté de peur d'y être exposées. Ainsi renversant l'ordre des sentimens, des idées & des choses, ils aiment mieux réduire leurs enfans à une mendicité forcée que de ne pas laisser une partie de leurs richesses à des mendians volontaires. L'émulation de léguer à l'Eglise est si naturelle à une nation qui traîne ses préjugés dans tout l'univers, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au clergé ou en relevent par redevances. Tels sont les fruits d'un monachisme qui paroît être depuis longtems l'esprit national de ces Castillans autrefois si redoutables.

Ces extravagances pourroient faire penser que les créoles du Pérou sont entiérement abrutis. On se tromperoit. Ceux des montagnes ne manquent pas de pénétration, quoique ceux des vallées en aient davantage. Les uns & les autres se croient fort supérieurs aux Espagols Européens qu'ils traitent entr'eux de *cavallos* c'est-à-dire bêtes.

Leur courage n'égale pas leur esprit. Tous ces peuples sont également soumis au gouvernement Espagnol quoique mécontens. Ils redoutent jusqu'au nom des officiers royaux. Quatre soldats, envoyés par le vice-roi font trembler des villes entieres à quatre cens lieues de la capitale.

Cette timidité est le principe ou peut-être une suite de leur mollesse. On les trouve occupés à boire de l'herbe du Paraguay, lorsqu'ils ne sont pas chez des courtisanes. On craindroit d'ôter les plaisirs à l'amour en lui donnant des nœuds même légitimes. La plupart des habitans se marient derriere l'Eglise, c'est leur expression qui signifie vivre dans le concubinage. Les enfans issus de ce commerce héritent quand ils sont reconnus par leur pere, & leur naissance alors ne retient aucune tache. Les évêques excommunient tous les ans à Pâques les personnes engagées dans ces sortes de liaisons illégales ; mais leurs foudres ton-

nent envain contre l'amour, autoriſé par l'uſage, par la tolérance & l'exemple des Eccléſiaſtiques du ſecond ordre, par le climat qui réſiſte long-tems, & l'emporte à la fin ſur toutes les loix religieuſes ou civiles contraires à ſon influence.

Les ſemmes du Pérou ont plus de charmes que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, ſur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe qui ſemble ſe jeter dans les bras de l'amour ; elles ont tout ce qui regne ſans commander. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux ; c'eſt la petiteſſe d'un joli pied qu'on leur ſaçonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour ſe jeter à ceux d'une Péruvienne qui joint à l'artifice de le cacher d'habitude l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds, joignez une longue chevelure qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre ? Mais les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules, en forme de cercle, ſans boucles ni friſure. Elles n'y mettent pas le moindre ornement, pour les faire briller dans leur propre beauté. Les perles, les diamans ſont réſervés pour les pendans d'oreille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour briller ſur une plaque d'or ſuſpendue au milieu d'un ſein par un ruban qui ſait le tour du corps. Une femme ſans titre & ſans nobleſſe ne ſort guere dans toute ſa parure qu'elle n'étale en pierreries la valeur de vingt à trente mille piaſtres. Encore eſt-il du bel air d'affecter beaucoup d'indifférence pour ces miſeres-là, d'en laiſſer perdre ou tomber ſans y prendre garde, en ſorte qu'il y ait toujours à y reparer ou ajouter.

Mais le plus agréable de tous les ornemens pour les yeux, c'eſt un habillement qui laiſſant à découvert le ſein & les épaules ne deſcend qu'à mi-jambe à

travers de laquelle on voit pendre les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves Indiennes, en livrée comme les laquais & en dentelles comme ſa maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les ſurprend jamais ſans ambre. Elle s'en frottent ſous les oreilles. Elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eſt ſans doute une ivreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches & quelquefois leurs cheveux comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima où il ſe vend pour quatre à cinq mille piaſtres de fleurs les dames en caleches dorées acheter ce qu'il y a de plus rare, ſans regarder au prix, & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature nous a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le ſonge de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou ? C'eſt aux femmes qu'il appartient de les ſentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaiſirs celui de la muſique avec paſſion. De toutes parts on n'entend que des chanſons, des concerts de voix, & d'inſtrumens. Les bals ſont très-fréquens. On y danſe avec une légéreté ſurprenante ; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds & ſur-tout aux inflexions du corps qui ſont les vrais mouvemens de la volupté, ſans parler de l'expreſſion du viſage qui eſt le premier accompagnement de la danſe. Si les bras aident à l'attitude, à l'enſemble ; c'eſt le corps ſans doute qui peut bien exprimer ce qu'il ſent. Dans les pays où les ſenſations ſont les plus vives, la danſe agira plus des pieds & du corps que des bras.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes goûtent &

De là juſqu'à la cheville du pied pend une dentelle au

répandent à Lima. Parmi tant de choſes qui relevent & conſervent leurs agrémens, elles ont un uſage auquel on a deſiré qu'elles vouluſſent renoncer; c'eſt c'eſt le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac de quatre pouces de long ſur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc d'où on les tire par degrés, à meſure qu'on uſe de ce tabac. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un inſtant. Cette pratique inconnue à Mexico, ſitué dans le fond des terres, ſous un ciel humide, au pied des montagnes, eſt néceſſaire à Lima pays voiſin de la mer, où le ſel corroſif d'un air chaud, ſec & ſans pluies agit ſur les dents & les gencives. L'uſage du tabac dont le ſel ſulfureux provoque une ſalivation modérée & continuelle eſt vraiſemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainſi le limpion n'eſt pas une dépravation de goût au Pérou comme le croient trop communément ceux à qui la nature a refuſé l'eſprit d'obſervation.

Cette maſtication eſt ſur-tout d'uſage dans les lieux d'aſſemblée où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade où regne d'un côté tout le long du mur, une eſtrade d'un demi pied de haut ſur cinq ou ſix pieds de large. C'eſt-là que nonchalamment aſſiſes & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles paſſent les journées entieres, ſans changer de poſture même pour manger. On les ſert ſur de petites tables qui ſont toujours devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuſent. Les hommes qu'elles admettent à leur converſation ſont aſſis ſur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à l'eſtrade qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitarre, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui éprouvent le plus leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſanes,

les riches héritieres se réservent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire dont elles sont jalouses, & elles seront constamment fidelles ; tant la vertu se joint à une certaine fierté !

Les mœurs des Métis, des Mulâtres libres qui forment la plus grande population de Lima & qui tiennent les arts dans leurs mains ne s'éloignent guere des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie fort chere. Il faut que le tems qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode & soutienne leur luxe qui ordinairement est poussé fort loin. Leurs femmes en particulier se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leurs parures. Elles ne sortent jamais qu'en voitures, & copient les dames du plus haut rang jusque dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle qui a été rarement diminuée par l'éducation. Quoiqu'elles poussent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du Créole quoiqu'il y ait plus de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets ; mais ces défauts fâcheux dans la société, sont rarement poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre du public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y emploient sont immenses. Il n'y a pas à la vérité plus de dix ou douze maisons dont le fonds excede cinq à six cens mille piastres ; mais celles de cent à trois cens mille sont communes & celles de cinquante à cent mille beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises empêchent les fortunes des Créoles de s'élever aussi haut

que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie font voir qu'avec de l'activité & de l'économie on peut s'enrichir fort vite. Les négocians qui ont besoin de secours sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats & par les seuls revenus de leurs biens fonds, la plupart ne se sont soutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse ; & sur ce point unique elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépots qui viennent de l'intérieur des terres ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les Provinces du Pérou ne cessent de faire soit entr'elles, soit avec le Mexique de Chili, soit avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux ; d'autres considérations peut-être tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avoit été la porte par où on étoit entré au Pérou, est située à huit degrés cinquante-sept minutes quarante-huit secondes & demie de latitude nord. Elle s'étoit élevée à une grande prospérité lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux à quatre ou cinq milles de sa premiere place. Son port nommé Perico est très-sûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites îles, & peut contenir les plus nombreuses flottes.

La place peu de tems après sa fondation devint la capitale du royaume de Terre-ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le composoient donnerent d'abord quelques espéran-

ces. Cette prospérité s'évanouit comme un éclair. Les sauvages du Darien recouvrerent leur indépendance, & les mines des deux autres provinces ne se trouverent ni assez abondantes, ni d'assez bon aloi pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou six bourgades où l'on voit quelques Européens très-misérables & un fort petit nombre d'Indiens qu'on est parvenu à fixer, forment tout cet état que les Espagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il est généralement stérile, mal sain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche se fait dans les îles du golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs negres qui sont bons nageurs & qui ont la respiration longue. Ces esclaves après avoir mis autour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aisément, plongent dans la mer. Arrivés au fond, ils arrachent des huitres qu'ils mettent sous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche suivant leur capacité. Ils plongent de nouveau. Cet exercice violent continue jusqu'à l'épuisement des forces ou du courage des plongeurs.

Chaque negre est taxé à un nombre d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, où la perle n'est pas figée ne sont pas comptées. Ce qu'il prend au delà de la taxe qu'on lui a composée lui appartient. Il peut le vendre à qui bon lui semble; mais pour l'ordinaire il le cede à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins plus communs aux îles où se trouvent les perles que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs qu'ils peuvent saisir. Le *mantas* qui tire son nom de sa figure les enveloppe, les roule dans son corps comme dans une couverture & les étouffe à force de les presser. Il ressemble à la raie, mais il est beaucoup plus gros. Pour se défendre contre un ennemi si redoutable, chaque pêcheur est armé d'une espece de poignard. Dès qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse & le met en fuite.

Les negres qui ont l'inſpection ſur les autres eſclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent pas d'avertir le plongeur en ſecouant la corde qu'il a autour du corps. Souvent même ils ſe jettent tout armés dans les flots pour le ſecourir; mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe toujours quelques pêcheurs, & qu'il n'y en ait un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe en concurrence avec celles de la Marguerite de Roncheria & de l'Indoſtan. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-tems d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Yncas deſtinées pour l'ancien monde. Ces richeſſes arrivées par une flotille étoient portées, les unes à dos de mulet, les autres par le chagre, à Porto-belo ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſthme qui ſépare les deux mers.

Quoique la poſition de cette ville eut été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 des débris du nombre de Dios. Elle eſt diſpoſée en forme de croiſſant ſur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre autrefois ſi bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruiſit en 1740, paroît offrir une entrée large de ſix cens toiſes; mais elle eſt tellement rétrecie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle ſe trouve réduite à un canal étroit. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouiſſent d'une ſûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-belo eſt ſi connue

qu'on a surnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726 auroient été trop foibles pour regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems, & ont tous un tempérament foible. Il est honteux d'être réduit à y habiter. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siecle aucune femme n'avoit osé y accoucher. Elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle même à une mort certaine. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du nouveau monde perdent leur fécondité en arrivant à Portobelo ; & à en juger par leur rareté, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas sans fondement. Les plantes transplantées dans cette région funeste où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il seroit ttop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les causes, & peut-être impossible d'en indiquer le remede.

Ces inconvéniens n'empêchent pas que Portobelo ne devint le commerce du plus riche théâtre qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du nouveau monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Aussi-tôt les députés des deux commerces munis des listes de ce qui étoit à vendre, de ce qu'on vouloit acheter, régloient à bord de l'amiral le prix des

marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur sa valeur intrinseque de chaque chose, mais sur sa rareté & son abondance. Il arrivoit de là qu'on gagnoit quelquefois cinq cens pour cent sur des bagatelles, tandis que ce qui étoit le plus précieux ne rendoit que cent pour cent qui étoit le moindre bénéfice qu'on pût faire. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons que la cargaison apportée d'Europe absorba tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise lorsqu'il se trouvoit des marchandises invendues faute d'argent ou de l'argent sans emploi faute de marcbandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians Espagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du sud, & aux négocians Péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

On n'avoit pas plutôt arrêté les prix que les négociations commençoient entre les particuliers. Elles n'étoient ni longues, ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Les échanges se faisoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses de piastres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. L'expérience justifia toujours cette droiture, cette élévation. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Tout étoit exactement restitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654 un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piastres reçues à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut supportée par les commerçans Espagnols ; mais comme le trésorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tenoit réguliérement. On voit par des actes de 1595 que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au

plus tard tous les dix-huit mois ; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628 jusqu'au trois juin 1645 prouve qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, dix, quelquefois même de huit mois, avec vingt, trente, quarante millions de piastres en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque commença une contrebande considérable qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670 par le pirate Anglois Jean Morgan eut des suites encore plus funestes. Le Pérou qui y envoyoit ses fonds d'avance ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites du nouvel arrangement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Ecossois porterent en 1698 dans le golfe de Darien douze cens hommes de débarquement : leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu domter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau monde. Ce plan qui n'avoit rien de chimérique fut dérangé par des maladies qui détruisirent la colonie naissante, & par la politique de l'Angleterre qui craignoit qu'un succès de cette nature ne retardât, n'empêchat même l'union des deux royaumes qu'elle méditoit déja & qui fut en effet effectuée quelque-tems après.

On eut à peine le tems de se réjouir de cet heureux hazard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charlequint alluma une guerre générale, & dès les premieres hostilités les galions furent brûlés dans le port de Vigo où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-belo fut alors tout-à-fait in-

terrompue ; & la mer du ſud eut plus que jamais des liaiſons directes & ſuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrech de qui on eſpéroit la fin du déſordre y mit le comble. Philippe V qui recevoit la loi ſe vit réduit à retirer le traité de Laſſiento aux François qui malheureux dans tout le cours de la guerre & peu inſtruits alors dans le commerce maritime, en jouiſſoient depuis 1602 avec peu d'avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du ſud qui exerça le privilege devoit fournir quatre mille huit cens Africains, & payer au roi d'Eſpagne pour ſon droit trente trois piaſtres & demie par tête de negre. Elle n'étoit obligée de donner que la moitié pour ceux qu'elle introduit au deſſus de ce nombre pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au delà de ce qui étoit ſpécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe ſur des bâtimens de cent cinquante tonneaux dans les pays du nord des habits, des médicamens, des proviſions, des agrêts pour ſes eſclaves, ſes facteurs & ſes navires. Elle pouvoit vendre toutes ſes marchandiſes aux vaiſſeaux Eſpagnols qui en auroient beſoin pour leur retour.

A cauſe de l'éloignement, la compagnie étoit autoriſée à bâtir des maiſons ſur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voiſinage de ſes comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par les naturels du pays : c'eſt-à-dire à s'emparer de tout le commerce du Chili & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du ſud. Il lui étoit permis de fréter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte des bâtimens de quatre cens tonneaux pour tranſporter ces negres ſur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à ſon gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ſes ventes en denrées, en or, en argent ſans être aſſujettie à aucun droit d'entrée ou de ſortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-belo & faire paſſer de-là à Panama tout ce qui étoit néceſſaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent beaucoup coûter à l'Espagne, l'Angleterre qui savoit profiter de sa supériorité lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux au lieu de cinq cens qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras inséparables d'un armement. Quatre ou cinq bâtimens qui le suivoient fournissoient à ses besoins, & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient venduës. Les galions écrasés par cette concurrence l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoïent dans les ports où ils portoient des negres. Enfin il fut impossible après l'expédition de 1737 de soutenir plus long-tems ce commerce; & on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque Panama & Porto-belo ont infiniment déchu. Ces deux villes ne servent plus que de passage aux negres qui sont portés dans la mer du sud, & à quelques-autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

On sait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte son nom. Il est situé entre le cinquante-troisieme & le cinquante-quatrieme degrés de latitude; & il sépare la partie la plus méridionale de l'Amérique de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fut long-tems le seul passage connu pour arriver à la mer du sud, les dangers qu'on y couroit l'y firent presque oublier. La hardiesse du célebre navigateur Drak qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, détermina les Espagnols à former en 1582 au détroit de Magellan un établissement destiné à devenir la clef de cette partie du nouveau monde. La nouvelle colonie périt toute entiere faute de vivres. Trois ans après il n'y restoit que Fernando Gomez que le corsaire Anglois Thomas Candish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn ; ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siecle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies enhardit les sujets de son aïeul à aller au Pérou. Le besoin où on étoit de toutes choses les fit recevoir avec joie, & ils gagnerent dans les premiers tems jusqu'à huit cens pour cent. Ces profits énormes ne se soutinrent pas. La concurrence à la fin fut si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir ; & ces négocians étrangers faisoient des bénéfices assez considérables lorsque la cour de Madrid prit en 1718 des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop longtems.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740 avec une utilité médiocre. Ils se flatoient qu'à l'expiration du traité de Lassiento le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les suites on dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de Vigogne, de cacao qu'elle n'en donnoit ; & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé trois millions deux cens cinquante mille piastres. Il n'y a eu même rien dans cette somme pour le gouvernement, parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissemens, les frais d'administration ont tout absorbé.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle Grénade qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination formée en 1718 s'étend sur la mer du sud depuis Panama jusqu'au golfe de Guayaquil; sur la mer du nord depuis le Mexique jusqu'à Lorenoque; & elle s'enfonce si avant dans les terres quelle embrasse le royaume de Quito.

L'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale est en général rempli de montagnes, couvert d'épaisses forêts, & le plus communément stérile. Les Espagnols le trouverent habité par une infinité de nations peu nombreuses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voisins. Loin des grandes rivieres on faisoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues sans trouver une cabane. Depuis la conquête, cette foible population n'a guere diminué, parce qu'il ne s'est point établi de culture meurtriere, & que les peuples soumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chose d'eux que le tribut qu'on leur a imposé. Les uns le paient en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou sur les rivieres. Il y en a même qui remplissent cette espece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font sur quelques marchandises d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.

A l'extrêmité de ces immenses contrées, qui ne sont ni ne peuvent être la plupart fort abondantes en productions précieuses, est le vaste pays de Quito qui faisoit autrefois une partie très-considérable de l'empire des Yncas. Sa situation l'a fait incorporer à ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume. L'espace le mieux peuplé de cette agréable province est celui qui laisse entr'elles les deux Cordilieres, ces montagnes devenues si célebres dans l'histoire des sciences depuis qu'elles ont servi pour ainsi dire d'échelle & de théâtre pour observer la terre, pour mesurer & déterminer sa figure.

Au centre de la zone torride, sous l'équateur même, on jouit sans cesse de tous les charmes du printems. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des zones tempérées, où le changement des saisons fait éprouver des sensations trop opposées pour n'être pas fâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil dans un climat qui est pour ainsi dire un foyer de réflexion pour ses feux : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphere ; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immense & toujours couvertes de neiges, des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour aussi agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens, dans un pays où la terre en équilibre sur son centre de gravité semble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verse sur les humains.

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuages qui se convertissent bientôt en orages. Tout reluit, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas épouvantable. Il s'y joint souvent d'affreux tremblemens. Quelquefois l'uniformité de cette alternative est un peu changée. Si ce changement vient à rendre le tems constant pendant quinze jours, soit de pluie ou d'un soleil ardent, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sechéresse produit des maladies dangereuses.

Mais hormis ces contretems qui sont fort rares, le climat de Quito est un des plus sains. L'air y est généralement si pur qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'A-

mérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à tant d'avantages. L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année : à mesure que l'herbe seche, il en revient d'autres, & l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes, sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un seul coup d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte d'un même champ ou du même horison. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines, & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du sucre, des troupeaux, de toutes les denrées & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté, dans les plus grands excès la province entiere, sur-tout la capitale.

Quito conquis par les Espagnols en 1534 & bâti sur le penchant de la célebre montagne de Phichincha dans les Cordillieres, peut avoir cinquante mille habitans tous livrés à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces mœurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles, nulle part ailleurs elles n'ont été poussées à cet excès de corruption. Le jeu remplit les intervalles. Cette passion est si générale que les personnes les plus considérables y

ruinent leurs affaires, que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, les habits même de leurs femmes. L'ivrognerie dont on ne soupçonneroit pas une nation naturellement si sobre comble la mesure du désordre. Les fortunes n'étant pas assez considérables pour permettre les excès du vin qui vient de fort loin, on se livre avec fureur au maté, liqueur composée de l'herbe du Paraguay, du sucre, de citron & de fleurs odoriférantes. On joint avec profusion à cette boisson, l'eau-de-vie de sucre qui est fort commune. Les plus pauvres Métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays si éloigné des mers noient leur raison dans la chicha.

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs & la misere qu'elle engendre d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on exploita après la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes depuis. Elle gémit surtout de ce qu'aucune des dix-huit veines qui furent trouvées en 1728 dans la juridiction de Riobamba n'a jamais été suivie. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès qu'elle est plus peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveau monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellens vivres qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin & à très-grands frais. Alors cette contrée autrefois si opulente pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que les préjugés & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & la plupart de ceux qu'on y envoie d'Europe pour les gouverner trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent communément que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui sans aucun travail de sa part ne lui a coûté que le

ſang de ceux qui le poſſédoient, on préſumera qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité fondée ſur l'expérience qui puiſſe déterminer cette nation à ſe refuſer à ſon attrait naturel & aux preſſantes ſollicitations de la métropole.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le Quito ne fournit au commerce d'Eſpagne que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede a rarement plus de deux toiſes & demi de haut. Son tronc & ſes branches ſont d'une groſſeur proportionnée. Il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & ſe reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa ſeule partie précieuſe, c'eſt ſon écorce dont on le dépouille, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. On a préféré la plus épaiſſe juſqu'à ce que des analyſes ſavantes faites en Angleterre & des expériences répétées aient démontré que la plus légere avoit plus de vertu.

On a cru long-tems que l'arbre du quinquina ne ſe trouvoit que ſur le territoire de Loja ville fondée en 1546, par le capitaine Alonſo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues au ſud de la place ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de quarante ans que les négocians ſe faiſoient donner par des notaires un certificat qui faiſoit foi que l'écorce qu'ils achetoient étoit de ce lieu devenu célebre. Le même arbre a été trouvé dans les derniers tems aux environs de Riobamba, de Cuença & dans quelques autres lieux tous de la province de Quito.

Le quinquina dont on venoit de faire d'heureuſes épreuves à Lima fut connu vers l'an 1639 à Rome. Les Jéſuites qui l'y avoient porté le diſtribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent au poids de l'argent aux riches. L'année ſuivante Jean de Vega medécin d'une vice-reine du Pérou qui en avoit reſſenti les ſalutaires effets l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce rémede eut bientôt une grande réputation, & elle ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitans de Loja ne pouvant pas fournir

aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler plusieurs ecorces différentes à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si criant n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser dans l'eau pendant un jour, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols leurs tyrans un remede si salutaire les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu botanniste François leur ouvrit les yeux il y a environ vingt ans. Il leur apprit à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes ; & les accoutuma à recourir comme nous à sa vertu spécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été si docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province absolument de la même qualité que celle de la nouvelle Espagne. Elle est employée toute entiere dans les manufactures de Loja & de Cuença, ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito où on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la cannelle.

Vers le côté oriental des Cordilieres sont situés le pays de Quixos & celui de Macas qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à

la métropole; & la seconde a cessé de l'être depuis que le soulévement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y exploitoit. L'une & l'autre produisent de la cannelle qui est d'un usage commun dans le Pérou & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, si on vouloit se donner les soins nécessaires. Cette cannelle, quoique visiblement de la même nature que celle de Ceylan, lui est actuellement fort inférieure; mais peut-être parviendroit-on à lui ôter ce qu'elle a de défectueux. Nous serions d'autant plus portés à le penser que l'arbre qui la produit, lorsqu'il est dans un terrain bien découvert, éloigné d'autres plantes qui le couvrent communément de leur ombre, débarrassé des racines étrangeres qui pourroient lui dérober la nourriture dont il a besoin pour donner au fruit sa perfection, offre une écorce dont l'odeur & le goût ne le cedent pas à celle de l'Asie, soit qu'elle n'ait pas moins de vertu réelle ou qu'elle doive ce mérite à l'avantage d'être plus fraîchement cueillie. On peut ajouter qu'il faut être bien connoisseur, pour distinguer l'huile de cannelle venue de Quito de celle qui nous arrive des Indes Orientales.

En attendant que le Quito ouvre les yeux sur ses avantages naturels, les richesses de la nouvelle Grenade sont bornées aux métaux du Popoyan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition; mais on ne tarda pas à faire des découvertes qui leur donnerent un grand prix. Il fut trouvé une infinité de mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est, ni chere, ni difficile, ni dangereuse.

Dans la plupart des mines, le minéral se trouve enveloppé de tant d'autres matieres métalliques, qu'il faut employer le mercure pour faire la séparation. Il en est où l'or est incrusté dans des pierres si dures que l'enclume & la calcination ne peuvent les briser qu'avec des dépenses extraordinaires, on est réduit à la nécessité de les abandonner. Dans quelques-unes, l'or est si bien mêlé

avec le tombac, qu'il est impossible de les séparer.

Au Choco, au Popayan sur-tout le minéral se trouve répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier. Ils sont portés tous ensemble dans un grand réservoir où l'on fait entrer l'eau par un conduit. Cette masse bientôt changée en boue est remué jusqu'à ce que les parties les plus légeres soient sorties du réservoir par un autre conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers entrent dans le réservoir, prennent les matieres pesantes c'est-à-dire le sable & le métal qui sont restés au fond, & le mettent ensemble dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légeres des plus pesantes. Enfin il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre; quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se répete dans un second & troisieme réservoir placés au dessous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils sont le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés sans risque de leur vie on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & surtout de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Cocho est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une demi-once d'or. Ce qu'ils en peuvent ramasser par delà leur appartient, ainsi que ce qu'ils trouvent les fêtes & les dimanches qu'on leur abandonne entiérement, mais à condition qu'ils se nourriront ce jour

jour-là. Cet arrangement met les plus laborieux, les plus sages, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Lorsqu'ils l'ont obtenue ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de son industrie est porté à Santa-Fé de Bogota bâti en 1536 par Gonsalve Ximenés de Quesеda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du nord par la riviere de la Magdeleine, dans le même tems précisément que Sébastien de Belalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans de grands démêlés qui se terminerent à l'avantage de Quesеda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau Royaume de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune de, Tocayma & quelques autres moins considérables.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme de la quantité d'émeraudes & d'argent qu'on tira d'abord de cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les mieux formées pour le merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité avoit seulement approché des fables qu'on a débitées, les colons se seroient multipliés à proportion des richesses comme il est arrivé dans tous les etablissemens dont l'opulence n'eût pas contestée. Cette population n'existe pas, & on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Mais quelle que soit la raison du dépérissement de ces lieux autrefois si renommés, ils sont tombés dans une profonde obscurité, depuis que les mines de leur territoire ne sont plus exploitées. Si Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ses productions qui se réduisent à du tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagene, & à quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva.

L'attention qu'on lui accorde encore est une suite du bonheur qu'il a d'être le siege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdeleine dans les bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit fermé, qui fut élargi au milieu du dernier siecle & qui conduit jusqu'à Carthagene. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célebre où on se rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene fut découvert en 1502 par Bastidas qui s'y seroit établi, s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation qui suivirent ses traces éprouverent le même malheur. Heredia parut enfin en 1527 avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville à dix degrés vingt-cinq minutes & quarante-huit secondes & demie de latitude du nord.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544 des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drak. Pointis le prit & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741 à en lever le siege, quoiqu'il l'eut formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions Carthagene subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres & à la moderne. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre qui la domine, & sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix ces ouvrages sont gardés par dix compagnies de troupes réglées de soi-

xante-dix-sept hommes chacune. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixieme partie de cette population, les Negres, les Indiens, les races formées de mêlanges variés à l'infini composent le reste.

Cette bigarure est plus commune à Carthagene que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement sur tous les vaisseaux une foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans un pays où ils ne sont connus de personne & où aucun habitant n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une église. Le chagrin d'une situation si triste, & la mauvaise qualité de leur nourriture les jettent presque toujours dans quelque maladie dangereuse. Les negresses & les mulâtresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons & les soignent avec un zele extrême. Elles les font enterrer avec appareil s'ils meurent; s'ils recouvrent leur santé, ils en sont quittes pour épouser leur bienfaitrice ou quelqu'une de ses filles. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail, ce que la paresse orgueilleuse des habitans regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence est poussée si loin que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que le moins qu'ils peuvent. Leur occupation est de s'y bercer pour se rafraîchir.

Le climat est sans doute un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & continuelles à Carthagene. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis mai jusqu'en novembre ont cette singularité qu'ils ne rafraichissent jamais l'air quelquefois un peu tempéré dans la saison seche par les vens du nord-est. La nuit n'est pas

moins étouffante que le jour. Les habitans passent un été de six mois comme dans des bains chauds. Une transpiration habituelle leur donne la couleur pâle & livide des malades, lors même qu'ils ne le sont pas. Leurs mouvemens se ressentent de la molesse du climat qui relâche leurs fibres. On le sent jusque dans leurs paroles qui sortent lentement de leur bouche, à voix basse & par de longs & fréquens intervalles Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent ensuite l'un & l'autre dans des sueurs qui ne sont jamais interrompues.

Cet état est l'avant-coureur d'un mal plus redoutable encore, mais dont la nature est peu connue. A quelques-uns il vient pour s'être refroidis, & à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il se déclare par un vomissement accompagné d'un si violent délire qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui ne durent que trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers tems ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagene après une longue absence, on n'a rien à craindre.

Cette ville & son territoire présentent le spectacle d'une lepre hideuse qui attaque indifféremment les Européens & les gens du pays. Ceux qui veulent l'attribuer à la chair de porc ne font pas attention que cette maladie n'est pas connue dans les autres contrées de l'Amérique où cette nourriture est aussi commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital hors de la ville. Tous ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés sans distintion de sexe, de rang, ni d'âge. Le fruit d'un arrangement si sage est perdu par l'avarice des administrateurs qui permettent aux pauvres d'aller mendier au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des malades est-il si grand que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une cabane proportionnée

à sa fortune où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours qui sont souvent longs quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démengeaison ajoutée à une démengeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs remedes, & se reproduisent l'une par l'autre. Le désagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le sang se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Espagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve qui vraisemblablement auroit des suites favorables. Il est des peuples en Afrique situés à peu près à la même latitude qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile extraite du fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable, mais elle a la propriété salutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter des sueurs que la chaleur du climat rendroit excessives, surtout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appesantit sur ces contrées. Qu'on essaie une méthode à peu près semblable à Carthagene : peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lepre ? On sait que ceux qui en sont attaqués ne transpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuse. S'écarteroit-on des principes d'une saine physique, en l'attribuant à une transpiration trop abondante qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions ? Une huile, une graisse propres à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même tems la suppression totale, ne paroissent-ils pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons.

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a été toujours extrêmement attachée à Cathagene à cause de son port un des meilleurs que l'on con-

noiſſe. Il a deux lieues d'étendue, un ſonds excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille. Le ſeul canal de Bocachique y conduiſoit autrefois. Il étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer à la fois qu'un vaiſſeau, canonné de près par les batteries croiſées des forts établis ſur les deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce paſſage, il fut fermé par les Eſpagnols. On rouvrit un ancien canal diſpoſé de façon qu'il ne ſera pas facile aux eſcadres ennemies de le forcer. C'eſt par-là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Dans le tems que le commerce du Pérou ſe faiſoit par la voie des galions, ces vaiſſeaux ſe rendoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Belo, & y repaſſoient à leur retour. Au premier voyage ils dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au ſecond. Cet arrangement bleſſa les négocians de Lima qui prétendirent que lorſqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approviſionné des choſes qu'ils avoient été chercher fort loin avec des dépenſes infinies. Ils demanderent & ils obtinrent que Carthagene ne fût pourvue qu'après Porto-Belo.

Les Provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito étoient réduites par cette complaiſance, ou à tirer à grands frais & avec de grands riſques leurs beſoins de la foire même, ou à ſe contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette diſpoſition qui dura pluſieurs années les aigrit à un point extrême. On imagina en 1730 un tempérament qui parut propre à concilier les eſprits. Il fut arrêté que les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions le commerce des marchandiſes d'Europe ceſſeroit entre les deux vices-royautés. L'Eſpagne n'étoit pas encore aſſez avancée dans la connoiſſance de l'économie politique pour ſentir à quel point un pareil réglement bleſſoit la raiſon & ſes intérêts.

La ſuppreſſion des galions n'a rien changé à cette

conduite. Les vaiſſeaux qui ſe rendent ſucceſſivement à Carthagene pour y porter ce qui eſt néceſſaire à l'approviſionnement de la vice-royauté de la nouvelle Grenade n'en rapportent pas annuellement au delà d'un million de piaſtres. Ceux qui ſont inſtruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé la ſeule qui exiſte dans le pays depuis la ſuppreſſion de celle de Popayan, & qui ne peuvent pas ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut de beaucoup que tout l'or qui ſort des mines n'y ſoit fabriqué, ſeront étonnés de la modicité de ces retours. Leur ſurpriſe ceſſera, s'ils ſont attention à la quantité d'or qui ſort en fraude. La contrebande ſe fait en cent endroits de la côte. Les richeſſes du Choco s'écoulent principalement par la riviere à Trato qui ſe jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdeleine qu'il eſt impoſſible de garder. L'Eſpagne ne réuſſira jamais à rompre le cours de ces liaiſons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ſes anciennes maximes. Un ſyſtême plus raiſonnable ne retiendroit pas ſeulement dans ſes mains les tréſors qui lui échappent ; il donneroit encore une nouvelle valeur aux ſeules terres de la vice-royauté qui ſoient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdeleine & le fleuve Orenoque eſt une longue ſuite de côtes qui occupent un eſpace immenſe. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Coſa, & Améric Veſpuce, qui aborderent avec quatre vaiſſeaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela à cauſe de la reſſemblance qu'ils lui trouverent avec Veniſe. Les établiſſemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne ſe formerent pas avec autant de facilité que ceux des îles. Les ſauvages accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre oppoſerent de la réſiſtance, quelquefois même une réſiſtance aſſez opiniâtre. A la fin de petites nations iſolées qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe pri-

rent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes dont les plus connues ont toujours été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaïbo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers tems ; mais le succès ne fut que passager, soit qu'elles ne fussent pas abondantes, soit comme il est plus vraisemblable qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissemens qui manquoient de mines, les Espagnols altérés d'or & de sang alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivieres pour en faire divers ornemens. Enfin la derniere ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves pour les transporter aux îles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Casas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses Colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il assuroit qu'avec ces especes de chevaliers & des missionnaires formés de sa main, il réussiroit sans guerre, sans violence, sans esclavage à apprivoiser les sauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition se bornoit à obtenir pour ses dépenses le douzieme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont on méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui manient les états & les peuples, les consomment comme une denrée, traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Il fallut

attendre que les besoins où entraîne la cupidité permissent de tenter une civilisation qu'un homme vertueux avoit suggérée. Charles Quint engagea la province de Venezuela située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velsers qui lui avoit fait des avances considérables. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cens quatre vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le nouveau monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens; & il ne paroît pas qu'elle les ait calomniés. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scenes d'horreur qu'avoient données les Allemands furent renouvellées par Carjaval qui fut chargé du gouvernement de ce trop infortuné pays. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaud; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entiere qu'on fit venir d'Afrique en 1550 un grand nombre de negres sur lesquels on fondoit les plus hautes espérances. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces escaves avec tant de dureté qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rebellion pour massacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres de negres, d'Espagnols, d'Indiens, & d'Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli pour longtems. Les provinces voisines de l'Orenoque & de la Magdeleine y sont encore, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol invitent continuellement la métropole à en tirer plusieurs productions la plupart fort riches. Le centre seul de cette côte prodigieuse, s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne qui vient de sa graine qu'on plante de distance en

distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches toujours éloignées les unes des autres se panchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige ainsi que des branches naît une fleur jonquille dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces sur quatre ou cinq de large, & renferme de vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît. Lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir & la faire sécher sans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse. On fait deux récoltes par an : elles sont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrain humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, il desséche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. On doit l'entourer d'arbres plus robustes à l'abri desquels il puisse prospérer. Les soins qu'il exige d'ailleurs ne sont ni penibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui le priveroient de sa nourriture.

Quoique le cacaotier soit cultivé avec succès dans plusieurs contrées de l'Amérique, qu'il croisse même naturellement dans quelques-unes, il ne réussit nulle part aussi bien que sur la côte que nous décrivons. Toutes ses parties en recueillent un peu ; mais il n'est devenu un objet important que sur le territoire de Caraque. On estime que la récolte de ce fruit précieux passe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le pays ou Santa-Fé en con-

ſomment vingt mille, le Mexique un peu plus, les Canaries une petite cargaiſon, & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux, qui ont obtenu ſucceſſivement la liberté ont fondé la petite ville de Nirva où ils ne ſouffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque auquel la Guayra qui en eſt à deux lieues ſert de port, fut long-tems ouvert à tous les ſujets de la Monarchie Eſpagnole, & il l'eſt encore aux Américains. Ceux d'Europe ſont moins bien traités. Il s'eſt formé en 1728 à Saint-Sebaſtien une compagnie qui a obtenu le droit excluſif d'entretenir des liaiſons avec cette partie du nouveau monde. Les quatre ou cinq vaiſſeaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de ſon origine, mais leur retour ſe fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de ſix ou ſept piaſtres payées en marchandiſes, eſt livrée au public au prix fixe de trente-huit. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui en viennent.

Quand on conſidere que c'eſt là tout le produit d'une côte qui a neuf cens lieues de long ſur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrain le plus ſouvent excellent, il eſt bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. L'Eſpagne peut faire ceſſer quand elle le voudra ces ſentimens qui la dégradent. Qu'elle accorde une grande liberté, qu'elle ſupprime les impôts, qu'elle donne, s'il le faut, des gratifications ; & ceux de ſes ſujets qui végetent dans une indolence dont en Europe on n'a point d'idée ne tarderont pas à recouvrer de l'activité. Qu'elle prenne des moyens efficaces pour mettre le travail en honneur ; & les brigands qui vivent miſérablement de la contrebande à Sainte-Marthe ſur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits aimeront à devenir des cultivateurs. Qu'à cet eſprit de deſtruction qui a fait juſqu'ici la baſe de ſa politique, elle ſubſtitue des principes de modération & d'humanité ; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les ſauvages qui em-

hissent le derriere de ses établissemens ou qui en interceptent la communication, s'empresser de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre les rivieres de la Magdeleine & de l'Orenoque s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées tant de colonies dont on vante depuis si long-tems la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du septieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

LE pays connu sous le nom de Chili est borné à l'orient par d'immenses déserts qui aboutissent au Paraguay, & à l'occident, il s'étend sur la mer du sud des frontieres du Pérou au détroit de Magellan, c'est-à-dire, depuis les vingt-sept degrés de latitude méridionale jusqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Les Yncas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'y assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535, traversa les Cordilieres; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le sui-

voient y eussent trouvé la mort, il fut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia qui les conduisoit y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité quelques cantons découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien auquel son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit éviter de se jeter sur la seconde, & s'aller rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre qui fut fidélement suivi déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On versa, dit-on, de l'or fondu dans sa bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont vous êtes si fort altérés toi & les tiens*, lui crioient les sauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée si des forces considérables arrivées à propos du Pérou n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau monde où les Espagnols ont voulu établir leur domination, c'est celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande résistance.

Leurs plus irréconciliables ennemis sont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au sud de la riviere Biobio ou qui s'étendent vers la Cordiliere. Leurs mœurs qui ressemblent beaucoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins les rendent redoutables. Ils ne portent que leur corps à la guerre, & ne trainent après eux ni tentes ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont toujours armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils ne regrettent point une grande étendue de pays qu'ils abandonnent. Tout séjour leur est égal. Leurs armées, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en hommes qui n'y sont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voisins à se joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche, parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de secret. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent ; on choisit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hostilités, on tombe sur le premier village où il y des Espagnols, & de-là le carnage se disperse dans d'autres. Tout y

eſt maſſacré, excepté les femmes blanches qu'on ne manque jamais d'amener. De-là vient qu'il y a tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en ſont d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieux, & cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs, ils penſent au moins que les ſuccès ſont balancés. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions & s'enfoncent dans des déſerts inacceſſibles, dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'eſt ce mêlange de fuite & de réſiſtance, d'audace & de crainte qui les rend comme indomtables.

La guerre eſt pour eux une eſpece d'amuſement. Comme ils la font ſans frais & ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis reglent dans les plaiſirs de la table les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques préſens aux Eſpagnols qui après cent tentatives plus funeſtes les unes que les autres, ont été forcés de renoncer à l'eſpoir d'éten-

dre leurs frontieres & réduits à les couvrir par des forts placés de distance en distance. Ces précautions ont pour objet d'empêcher les Indiens soumis de se réunir aux sauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

Elles sont répandues sur les bords de la mer du sud. Un désert de quatre vingts lieues les sépare du Pérou, & l'ile de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Dans cette grande étendue de côtes, on ne trouve de ville que Chacao, Valdivia, la Conception, Valparayso, Coquimpo ou la Serena, qui sont en même tems des ports. L'intérieur des terres soumises qui s'étend quelquefois jusqu'à trente lieues, en a moins encore. La seule qui y mérite quelque attention est Sant-Yago capitale du gouvernement. Les villages ne sont pas en beaucoup plus grand nombre; & loin des villes, il est rare de voir des habitations isolées. Les bâtimens sont bas par-tout, de brique crue, & le plus souvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également, & à la nature du pays où les tremblemens de terre sont fréquens, & à l'indolence des habitans.

Ils sont robustes, bienfaits; mais en petit nombre. Dans ce grand établissement il n'y a pas vingt mille blancs & plus de soixante mille negres ou Indiens en état de porter les armes. L'état de guerre de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes, leur entretien fut trouvé trop cher, & on les réduisit à cinq cens au commencement du siecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y paient point de capitation, & qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indépendantes a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili est un désert, ce n'est pas la faute du

climat, un des plus ſains que l'on connoiſſe. Le voiſinage des Cordilieres lui donne une délicieuſe température que ſa poſition ne permettroit pas d'eſpérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le ſéjour puiſſe être plus agréable.

On a trop exalté la richeſſe de ſes mines d'or. Celles de Petorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Tiltil, qu'on exploite depuis long-tems, ſont des mines ordinaires. Il s'en découvre de tems en tems de nouvelles, mais toutes ſi ſuperficielles que la veine ſe trouve épuiſée auſſitôt qu'entamée. Les *lavaderos* ou torrens qui entraînent des métaux ſont auſſi communs & ne ſont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piaſtres. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749 ils ſont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Yago. L'excellent cuivre qui ſort des mines de Coquimbo ſe répand dans tout le Pérou.

Une richeſſe plus réelle, quoique moins chere à ſes poſſeſſeurs, c'eſt la fertilité du ſol. Elle eſt prodigieuſe. Tous les fruits de l'Europe ſe ſont perfectionnés ſous cet heureux climat. Le vin en ſeroit exquis ſi on ne lui communiquoit un goût amer en le dépoſant dans des vaſes de terre enduite d'une ſorte de réſine & en les tranſportant dans des peaux de bouc. La récolte des grains paſſe pour mauvaiſe lorſqu'elle ne rend pas au delà de cent pour un. Le bœuf le plus gros, le mieux engraiſſé ſe vend à peine quatre piaſtres. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine, & le climat ou le ſol leur donnent plus de force & de vîteſſe.

Malgré ces avantages le Chili n'a point de liaiſon directe avec la métropole. Toutes ſes opérations de commerce ſe font avec le Pérou, le Paraguay, & les ſauvages de ſa propre frontiere.

On vend à ces barbares des mors de bride, des éperons, des couteaux, d'autres ouvrages de fer, diverſes ſortes de merceries. Leur pareſſe & leur mépris pour l'or ſur lequel ils marchent les réduiſent à donner en échange des bœufs, des chevaux.

leurs propres enfans qu'ils sacrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y pensent point, quand elles ne se trouvent pas sous leurs yeux. Aussi ne sortent-ils pas de chez eux pour se les procurer. Il faut les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission dont il avoit besoin, il parcourt les habitations & livre indifféremment la marchandise à tous ceux qui se présentent. Dès que sa vente est finie, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontiere les troupeaux & les esclaves qu'il a reçus en paiement.

Jusqu'en 1724 on vendoit à ces sauvages du vin & des liqueurs fortes dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse ils prenoient les armes, ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient, ils fondoient inopinément sur les forts, ils portoient la désolation dans les campagnes de leur voisinage. Ces expériences cent fois répétées ont fait sévérement proscrire un genre de commerce si dangereux. On recueille tous les jours le fruit d'une politique si raisonnable. Les mouvemens de ces peuples sont moins fréquens & moins dangereux. Avec cette tranquillité augmentent sensiblement les liaisons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'est guere possible qu'elles deviennent jamais aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Pérou tire annuellement de Chili une grande abondance de cuirs, de fruits secs, de cuivre, de viande salée, de chevaux, huit mille quintaux de chanvre, vingt mille quintaux de sain-doux, cent quarante mille fanegues de froment & beaucoup d'or. Il lui fournit en échange du tabac, du sucre, du

cacao, de la faïance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque tems si longs qu'il falloit compter sur une année entiere pour l'aller & pour le retour. Jamais on n'avoit osé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit observé les vents n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut sorcier. L'inquisition qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal fit sa justification. Il fut reconnu que pour avoir le même succès il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt sa méthode fut adoptée universellement.

Celle que suit le Chili dans son commerce avec le Paraguay est bien différente. La communication des deux colonies ne se fait point par mer. Il faudroit, ou passer le détroit de Magellan ou doubler le cap de Horn : deux routes que les Espagnols ne prennent jamais sans une extrême nécessité. On a trouvé plus court, plus sûr & même moins dispendieux de se servir de la voie de terre quoiqu'il y ait trois cens lieues de Sant-Yago à Buenos-ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordilieres. Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abordance de fourage dont ce grand espace est couvert ne jugeront pas cette prédilection aussi déraisonnable qu'elle le paroît au premier coup d'œil.

Quoi qu'il en soit, le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine appellées *ponchos* qui servent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, sur-tout de l'or. Il reçoit en paiement de la cire, un suif propre à faire du savon, l'herbe du Paraguay, des marchandises d'Europe, & la plus grande quantité de negres que Buenos-ayres peut lui fournir. Ceux qui viennent par Panama détruits en partie par une longue navigation & par des

climats divers ſont plus chers & moins robuſtes.

Le Chili forme un état tout-à-fait diſtinct du Pérou. Son chef eſt abſolu dans les affaires politiques, civiles & militaires. L'autorité du vice-roi ſe réduit à nommer par proviſion à ce gouvernement lorſque la mort ſurprend celui qui en eſt pourvu avant que la métropole lui ait déſigné un ſucceſſeur. Si dans quelques occaſions il s'eſt mêlé de l'adminiſtration du pays, il y a été autoriſé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de ſa place, ou par l'ambition que les hommes puiſſans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay jouit de la même indépendance.

Le Paraguay eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Breſil, au couchant par le Chili & par le Pérou. Il tire ſon nom d'un grand fleuve qui ſort du lac des Xarayès, qui coule à peu près du nord au ſud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours immenſe va ſe perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région qui a environ quinze cens milles de long ſur mille de large préſente de grandes variétés. On y trouve de vaſtes forêts, de longues chaînes de montagnes dont pluſieurs ſe perdent dans les nues, des terres baſſes ſubmergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux croupiſſantes corrompent l'air continuellement. Les peuples errans dans ces déſerts dont le climat ne peut pas être partout le même, ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au deſſus de la médiocre, le viſage plat. Les hommes, les enfans vont nuds ordinairement, ſur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne ſont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuſes. Tous les témoignages ſe réuniſſent pour aſſurer qu'elles ſont ſtupides, inconſtantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, ſans aucune prévoyance, d'une in-

dolence excessive. Les événemens attestent leur lâcheté. Si quelques - uns ont montré dans certaines occasions une espece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre & qu'on trouve par-tout des branches d'arbre pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses selon la réputation & la capacité du chef se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay appellé depuis Rio de la Plata fut faite en 1516 par Diaz de Solis grand pilote de Castille. Il fut mis à mort avec la plupart des siens par les sauvages qui pour éviter les fers qu'on leur préparoit traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales également effrayées par ces revers perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hazard y ramena les Espagnols en 1526.

Sebastien Cabot qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-neuve pour l'Angleterre la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le nouveau monde, porta ses talens en Espagne où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde & qui seul de

l'escadre de Magellan étoit revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente fit décider un nouvel armement qui fut confiée aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, cet amiral arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser sa navigation plus loin, soit comme il est plus vraisemblable que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riotercero qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événemens qui suivirent cet établissement furent marqués par des prodiges. On en rapportera quelques-uns des plus propres à faire connoître le tour d'esprit de ces tems de crédulité.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard que la puissance des Espagnols illimitée dans leurs conquêtes avoit bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre dans ses mains toutes les richesses d'un monde créé du ciel à l'usage du peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur la valeur d'un sang fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez nation voisine de son gouvernement. Mangora leur cacique fut charmé du caractere du Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maitresse du nouveau monde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour qui non content de triompher des dieux & des héros, se plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus sûres & plus mortelles que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espa-

gnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine Sébastien Hurtado. Dès ce moment le cacique blessé devint furieux, & sentit qu'envain l'Amérique espéroit résister à un peuple dont chaque soldat détruisoit des armées, & chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il osa avouer sa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever de force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes acheveroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maitres de la terre : car le bruit des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les aîles de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut par pitié devoir éluder les progrès d'un feu qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison, sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour qui semble ne prêter son bandeau qu'aux amans heureux vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion, & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne craignoit que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Espagnol étoit sorti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats pour aller chercher des vivres à la pointe

de

de l'épée. Au lieu de l'attaquer ouvertement, il profita de ſon abſence pour ſe défaire de lui. La garniſon ſe trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens. Il les cache bien armés dans un marais couvert, voiſin de la citadelle. Enſuite marchant aux portes de la place avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Eſpagnols ſes amis manquoient de vivres, il s'eſt empreſſé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La généroſité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour ſuſpecter les pieges de la perfidie dans les préſens & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus ſinceres de la reconnoiſſance, & voulut le regaler avec ſa troupe de tout ce qu'il put joindre des proviſions étrangeres de l'Europe aux mets du pays. On fit un feſtin de ce mêlange, & de l'ivreſſe de la débauche on tomba dans les filets du ſomeil ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni ſon eſcorte & ſa troupe embûchée. Tout étoit prévu & concerté pour conſommer la plus lâche des trahiſons. A peine les Eſpagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magaſin avertit les Timbuez de marcher au ſaccagement de la place. Les ſoldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie coururent encore ivres pour l'éteindre. Durant ce déſordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous enſemble fondent le poignard à la main ſur les Eſpagnols qui ne ſavent fuir ni le feu ni l'ennemi. Lara mortellement bleſſé ſonge moins à retirer la fleche de ſes flancs qu'à enfoncer ſon épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en ſe déchirant mutuellement : ils expirent enſemble dans un torrent formé du ſang des Eſpagnols & des ſauvages, de ce ſang qui ne pouvoit ſe mêler & ſe confondre que dans le carnage.

Il ne reſtoit dans la place que quatre femmes &

quatre enfans avec Miranda cause innocente & malheureuse d'une scene si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa frere & successeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son frere comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux sans enflammer tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les ames éprises tantôt la rage du désespoir, & tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux & sans doute tombé sous les fleches des Indiens conjurés ?

Miranda plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglans de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux que l'héroïsme des Espagnols, crut que le tems affoibliroit ces sentimens dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue résistance; ou que du moins rien ne pourroit mieux vaincre tant de fierté que la douceur : c'est envain que Miranda repoussoit opiniâtrement les attentions du cacique : il lui prodigua les soins & les respects à proportion de ses refus.

Pendant ce combat où le foible opposoit la violence & la rigueur aux vœux & aux soumissions du plus fort, Hurtado revenu de son expédition ne trouva qu'un amas de cendres ensanglantées à la place où il avoit laissé une citadelle. Ses yeux cherchent partout Miranda sans découvrir même l'ombre de cette épouse fidele, ni les traces de ses pieds. Il apprend enfin

qu'elle eſt chez les perfides Indiens qui dans une ſeule nuit avoient commis tant de crimes. Aucun danger ne l'arrête dans la réſolution d'arracher Miranda à ſes raviſſeurs. Sa préſence alluma toutes les fureurs de la jalouſie dans l'ame du cacique. Il ordonne auſſitôt la mort de cet Eſpagnol dont l'aſpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare & fait révoquer l'arrêt prononcé contre ſon époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils oſent écouter l'amour & s'abandonner à ſes tranſports, le premier moment de leur félicité ſera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée ! Comment poſſéder une épouſe adorée, & ne pas la voir ! Comment la voir long-tems ſans jouir une fois de ſes embraſſemens ! Qu'eſpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour ſe nourrit des ſacrifices volontaires & des privations qu'il s'impoſe ; il s'irrite contre les loix qu'on lui preſcrit. La défenſe éveille ſes deſirs, le danger ſon audace, & la mort même ſemble l'inviter à goûter la vie. Après avoir paſſé des jours heureux à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuient & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres embraſſemens d'un amour vertueux & perſécuté, les deux époux oſerent ſouhaiter un de ces momens délicieux qui rachetent des années de ſouffrance & valent des ſiecles de vie. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refuſé dans l'eſpérance de ſe revoir encore pour acquitter les droits & les fermens de l'hymen, enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaiſir dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaiſir que les anges béniſſent autour du lit nuptial, en ſe couvrant le viſage de leurs ailes, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa ſurprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée ; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du ſupplice expirerent lentement à la

vue l'un de l'autre dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scene se passoit, Mochera devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré d'une nation inquiete qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables se firent voir sur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & on se vit réduit à défendre sous peine de la vie de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim sans doute avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque-tems dans des routes inconnues & desertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser & lui lêcher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer. L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissemens étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata aida à la nature dans ce moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissans le jour & cette vie qu'elle lui laisse respirer si peu de tems. La lionne heureusement délivrée va bientôt chercher une nourriture abondante & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressemens. Mais quand l'âge leur eût donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec

la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois, & la lionne que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule & sans subsistance se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec une douleur d'une société chérie, ne fut pas long-tems errante, sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols qui la ramenerent à Buenos-ayres. Le commandant plus féroce lui seul que les lions & les sauvages ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourir de faim ou devenir la pâture des monstres dévorans.

Deux jours après, quelques soldats allerent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui la gueule ouverte sur cette proie n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses & de doux gémissemens les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque tems les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater, quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant instruit de toute l'aventure par ses soldats & ramené par un monstre des bois aux senti-

mens d'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avoit si visiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours autour de la colonie Espagnole avec la résolution de l'affamer, la resserroient de plus en plus dans ses palissades. Le retour en Europe paroissoit le seul remede à de si grands maux; mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnerent Buenos-ayres & allerent fonder l'Assomption à trois cens lieues de la mer toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole; mais dans leurs idées c'étoit s'approcher des richesses, & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les sauvages, habitans d'un pays plus voisin du tropique étoient moins courageux que ceux de Buenos-ayres, ou plus aisés à policer. Loin de troubler les travaux des Espagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit espérer qu'il seroit possible de se les attacher, si on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & on pensa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que de leur en donner une grande idée. Dans cette persuasion on imagina pour les jours saints une procession; où suivant l'usage de la métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes avec les instrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce qui respire le fanatisme des Corybantes, & plus propre sans doute à faire abhorrer qu'aimer le christianisme, se trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fleches qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient résolus de noyer ces étrangers dans leur propre sang, dont leur religion ne pouvoit être avide, sans les rendre en même tems féroces & cruels.

Le moment de la catastrophe approchoit, lorsque Irala fut averti par un Indien qui étoit à son service d'une conspiration si peu soupçonnée. Ce général Espagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis

de tout le pays s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ses troupes de prendre les armes ; il appelle les chefs des sauvages pour délibérer avec eux sur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes, qu'on suppose en même tems couver une trahison, & n'avoir aucune méfiance, se sont livrés à la merci des Espagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés du même supplice. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation une obéissance éternelle & sans bornes. Cette réconciliation fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre que cette procession de flagellans qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des Métis qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols est d'être un sang mêlé dans tous les pays du monde. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mêlange, s'il est vrai que les hommes gagnent comme les animaux à croiser leurs races. Et plut au ciel qu'elles se fussent déja toutes fondues en une seule qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des freres. Comment espérer que le genre humain devienne jamais une famille dont les enfans suçant à peu près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse, c'est cette cruelle avidité qui engageoit les Espagnols à se tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voisins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les sauvages en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus, ni plus sages, ni plus humains. Ils sembloient par les cruautés qu'ils exerçoient contre les Indiens les punir de leur propre obstination à

chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs vaisseaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés en voulant remonter trop haut dans le fleuve ne put faire revenir leur avarice trompée d'une opiniâtreté funeste. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva comme on l'avoit prévu que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580 sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place subirent le joug, ou se réfugierent dans des contrées éloignées pour continuer à jouir de leur liberté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le tems on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-cruz de-la-sierra, le Paraguay Particulier, & Rio-de-la-plata. Dans cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes disposées sans ordre, & séparées par de petits bois qui donnent à chaque habitation un air isolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens soumis. Le reste du pays est désert ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à se réfugier dans des montagnes inaccessibles est inexprimable. Ils en sortent continuellement dans l'espoir de massacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courses empêchent les établissemens Espagnols d'avoir aucune communication entr'eux, ou les réduisent à l'entretenir par de si longs détours qu'elle leur devient comme inutile.

La capitale même de la colonie a des vices destructeurs de toute industrie. Buenos-ayres réunit à la vérité quelques avantages. La situation en est saine & agréable. On y respire un air tempéré. Ses cam-

pagnes offrent un aspect riant & seroient très-fertiles si on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui étoient tous de terre il y a quarante ans, ont acquis de la solidité, des commodités depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de seize mille ames dont les blancs peuvent former le quart. Une forteresse gardée par une garnison de mille hommes défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Tout cela est bien en soi, mais insuffisant pour l'objet qu'on doit s'être proposé.

La place est située à soixante-dix lieues de la mer. Les gros vaisseaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes des pilotes les précedent dans des chaloupes la sonde à la main pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jeter toutes leurs ancres & d'assurer toutes leurs cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux, qui parti des frontieres de Chili n'a rien trouvé dans une plaine de trois cens lieues qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hazard la plupart de leurs établissemens du nouveau monde, ils auroient occupé le port de Linanada, de Baragon qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata du côté du couchant, ou à celui de Maldodonado qui est sur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid à qui des raisons politiques & & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux sur les inconvéniens de Buenos-ayres a bâti en 1726 quarante lieues plus bas à Monte-video une citadelle

flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cens hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado dont les fortifications ainsi que celles de Buenos-ayres & de Monte-video ont été construites sans solde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes, & l'entrée qui est fort étroite est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui sont fiers, belliqueux, robustes, & que les familles Canariennes qu'on y transporte successivement auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passeront d'Europe à la mer du sud y trouveront un relâche sûr & tous les rafraîchissemens dont ils auront besoin. Ce sera avec le tems l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissemens lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

La plus riche production qui soit naturelle à ce continent est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La premiere nommée Caacuys est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-tems, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde qui s'appelle Caamini, est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est la Caaguazu qui forme la troisieme espece. Les feuilles après avoir été grillées se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de vache.

Les montagnes de Maracayu situées à l'Orient du Paraguay vers les vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude australe fournissent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croit

pas ſur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les ſéparent. L'Aſſomption qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne ſoit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuſe qui faiſoit les délices ſauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire tous les Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

La nouvelle Villa-rica qui s'étoit formée dans le voiſinage de Maracayu s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis qui d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boiſſon, & qui ne tarderent pas à en ramaſſer pour la vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cens lieues pour l'aller ou pour le retour les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce tems-là ils manquoient d'inſtruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Pluſieurs périſſoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même qui rebutés par ce travail s'enfuyoient dans des déſerts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs les peuplades privées de leurs défenſeurs reſtoient expoſées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les miſſionaires firent venir de Maracayu des graines qu'ils ſemerent dans le territoire de leurs voiſinages qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres ſe ſont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, ou n'ont point dégénéré au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement cent mille arrobes qui à raiſon de quatre piaſtres & demie chacune forment un objet d'exportation de quatre cens cinquante mille piaſtres.

Cette herbe dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remede ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage général dans cette partie du nouveau monde, singuliérement dans les montagnes où se trouvent les mines. L'habitude d'en prendre en fait un besoin qu'on a bien plus de peine à modérer. Les Européens dédaignent le vin pour cette boisson. Ils en prennent toute la journée, & les plus pauvres en usent au moins une fois le jour en se levant. On la jette séchée & presque en poussiere dans l'eau bouillante. Au lieu d'en boire la teinture séparément comme nous buvons le thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, y ajoutent du sucre, du jus de citron, ou des pastilles d'une odeur fort douce; & pardessus ce mêlange ou cet assaisonnement versent de l'eau chaude qu'ils boivent aussi-tôt sans lui donner le tems d'infuser, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui surnage, on se sert d'un chalumeau d'argent au bout duquel est une ampoule percée de plusieurs petits trous. Ainsi la liqueur qu'on suce par l'autre bout se dégage entiérement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau en remettant de l'eau chaude sur la même herbe à mesure qu'on boit. La répugnance qu'ont montré quelques personnes de boire après toutes sortes de gens dans un pays où les maladies vénériennes sont si répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

Elles sont indifférentes à l'Europe qui ne connoît pas l'usage de cette boisson. Le Paraguay l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'il lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnerent en 1538 Buenos-ayres, ils laisserent dans les campagnes voisines quelques bêtes à corne qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplierent tellement dans ses pâturages que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien éguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent & prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les premiers tems qu'ils coûtoient à peine deux réaux[1], quoique ceux qui les achetoient en rebutassent près de la moitié qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur desiroit. Leur prix a augmenté à mesure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution est moins l'ouvrage des chasseurs que des chiens devenus sauvages. Ces animaux destructeus font un tel ravage qu'on est manacé de perdre entiérement une branche de commerce si précieuse. Le gouvernement de Buenos-ayres a cherché à prévenir ce malheur en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusils ces bêtes devenues féroces. Les soldats chargés de cette expédition nécessaire furent reçus à leur retour avec des huées si méprisantes, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs sera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déja tous les ans une assez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux qui sont des matieres tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Espagnols qui y arriverent ne douterent pas qu'un pays si voisin du Pérou ne renfermât de grandes richesses. Leur conduite se régla sur ces espérances qui furent soutenues pendant un siecle

par des incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere ; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-tems après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chili & du Potosi. Un partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-ayres un million de piastres pour la métropole.

Ce que nous avons dit, du physique, du moral, des richesses du Paraguay n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder qu'à un établissement formé dans son centre, qui après avoir long-tems partagé les esprits a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter paroît désormais fixé par la philosophie devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les Yncas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendans de Manco Capac se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire d'adopter leur religion, leurs loix, & leurs mœurs, de quitter leurs forêts & de vivre en société. Ils trouvoient souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-tems leurs préjugés & leur liberté. Les Yncas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'Ynca. Elle

combattoit avec courage & toujours avec succès. Elle cessoit le combat à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques prisonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient le faire aimer à leur nation. Il n'est guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere ; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Ynca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites qui n'avoient point d'armée se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher les sauvages, & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés pour embrasser une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Yncas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil qui semble révéler lui-même son culte aux hommes que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés qu'ils les ont fait jouir de tout ce qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendu dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers ; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats ; les prix accordés aux belles actions ; l'inspection ou la censure pour les mœurs ; le ressort de la bienveillance ; les fêtes mêlées aux travaux ; les chefs, les exercices militaires ; la subordination ; les précautions contre l'oisiveté ; le respect pour la religion & les loix ; l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains : tout ce qu'on admire dans la

législation des Yncas, ou se trouve au Paraguay, ou s'y retrouve perfectionné.

Les Yncas & les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient séveres dans cet empire; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens; on n'y craint que la conscience.

A l'exemple des Yncas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion qui en fait la base: c'est la pratique de la confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu des loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay la religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle est sévere & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment qui par-tout ailleurs effraie les coupables fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété; ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuse & se punit volontairement: toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, ce seroit une théocratie où l'on établiroit le tribunal de la confession, s'il étoit toujours dirigé par des hommes vertueux sur des principes raisonnables, si la religion n'inspiroit que les devoirs de la société, n'appellant crime que ce qui blesse l'humanité; & ne substituoit pas dans ses préceptes de prieres à des travaux, de vaines cérémonies de piété à des œuvres de charité, des scrupules puérils à des remords fondés.

Mais peut-on se flatter que les Jésuites Espagnols

ou Italiens n'aient pas fait paſſer au Paraguay des idées & des uſages monaſtiques de Rome ou de Madrid. Cependant, s'ils y ont tranſporté des abus, il faut convenir que c'eſt avec des avantages ſi ſupérieurs qu'il eſt peut-être impoſſible de faire nulle part autant de bien aux hommes avec ſi peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jéſuites qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'uſage de la monnoie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics. On leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jéſuites veillent ſur les beſoins de tous avec des magiſtrats qui ſont élus par le peuple même.

Il n'y a point de diſtinction entre les états, & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens; car la liberté eſt le premier.

Les Yncas & les Jéſuites ont fait également reſpecter la religion par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les peuples du ſoleil ; & les égliſes du Paraguay ſont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jéſuites ont rendu le culte agréable ſans en faire une comédie indécente. Une muſique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majeſté des cérémonies attirent les Indiens dans les égliſes où le plaiſir ſe confond pour eux avec la piété. C'eſt-là que la religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des Jéſuites du Paraguay. Chaque paſteur eſt véritablement le pere comme le guide de ſes paroiſſiens. On n'y ſent point ſon autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme lui-même.

Il semble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés sous un gouvernement où personne n'est oisif, où personne n'est excédé de travail ; où la nourriture est saine, abondante, égale par tous les citoyens qui sont commodément logés, commodément vêtus ; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des secours inconnus sur le reste de la terre ; où tout le monde se marie par choix, sans intérêt, & où la multitude d'enfans est une consolation sans pouvoir être une charge ; où la débauche inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence & la misere ne hâte jamais le terme de dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine ; où rien n'irrite les passions factices, & ne contrarie les appétits bien ordonnés ; où l'on jouit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe ; où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion sont une ressource assurée contre la disette qu'amenent l'inconstance ou l'intempérie des saisons ; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'espece humaine : un tel pays devroit être ce semble le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610 s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay sous le ving-septieme degré de latitude méridionale jusqu'à Luruguay qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Bresil & dans les plaines fertiles qui les séparent, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702 on y en comptoit ving-neuf composées de vingt-deux mille sept cens soixante-une familles qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Les ha-

bitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cens mille ames.

On a long-tems soupçonné les religieux législateurs de diminuer le nombre de leurs sujets pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'étoit soumis, & la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie dont la gloire a toujours été l'idole, sacrifiât à un intérêt obscur & bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux.

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne la pas calomnier si grossiérement, répondoient que les Guaranis ne se multiplioient pas parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation intentée il y a plus d'un siecle s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministere Espagnol a fait chercher cette source de richesses, plus il s'est convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jésuites avoient trouvé des mines, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt désolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression du gouvernement monacal a dû selon d'autres arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui le gouvernent. L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes soit d'argent pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violentes des loix imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats; dans la violation des priviléges publics & l'établissement des priviléges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire & de

la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression, mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pénte & le vœu des cœurs en qui la persuasion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes, parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay, puisque loin qu'on ait vu la moindre de leurs peuplades secouer le joug à l'exemple de tant de nations Indiennes qui se sont cent fois révoltées contre les Espagnols, des peuples entiers de sauvages se sont venus incorporer d'eux-mêmes à leur gouvernement.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat auquel les siecles de barbarie avoient attaché parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier, pour faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin des politiques ont vu dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. La maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la population est-elle donc d'une vérité aussi incontestable qu'on le pense communément ? Les peuples sauvages ne se multiplient pas, il est vrai, au gré de leur penchant & de leurs efforts. Mais aussi voyez combien des possessions nécessairement bornées, combien la cupidité, l'ambition, les besoins factices de toute espece mettent parmi nous d'obstacles à l'envie qu'a chaque individu de multiplier sa famille. Quoiqu'il résulte de cette comparaison une supériorité décidée pour nous sur les nations errantes, il sera toujours vrai que l'esprit de propriété arrête la fécondité de la nature. Ces inconvéniens n'existent point dans

le Paraguay. La ſubſiſtance étant aſſurée à tous, chacun y jouit par conſéquent d'une propriété illimitée. On peut aſſigner d'autres cauſes du peu de population qui ſe trouve chez les Guaranis.

En premier lieu les Portugais de ſaint Paul détruiſirent en 1631 douze à treize peuplapes formees dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient périt par le fer ou dans l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille qui trouverent un aſyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction qui ne pouvoit être réparée que par des ſiecles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis trouvant commode d'enlever d'un ſeul coup de grandes proviſions de vivres, maſſacroient ſans pitié tout ce qui s'oppoſoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont ceſſé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole plus meurtriere ſur les bords du Paraguay qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de tems preſque tous ceux qui en ſont attaqués. Il eſt étonnant que les Jéſuites qui ne pouvoient pas ignorer les ſalutaires effets de l'inoculation ſur la riviere des Amazones aient toujours négligé un moyen ſi sûr & ſi facile de ſauver la vie à leurs néophites. Ces légiſlateurs éclairés auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques eccléſiaſtiques ignorans contre une pratique univerſellement autoriſée par les plus heureuſes expériences.

Outre ces cauſes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui leur verſent des maladies contagieuſes, ſur-tout aux bords du Parana où des brouillards épais, immobiles & continuels ſous un ciel embraſé rendent l'air humide & mal ſain. Les Guaranis réſiſtent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs qu'ils ſont très-voraces,

quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds des viandes presque crues. De là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues & les infirmités qui passent des peres aux enfans. Ainsi la masse du sang altérée par l'air & les alimens ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la zone torride, sont beaucoup plus robustes & plus nombreux que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquites on comprend plusieurs petites nations semées dans un espace qui s'étend depuis le quatorzieme degré de latitude australe jusqu'au vingt-unieme. Ce pays est chaud, montueux, fertile, traversé à l'occident par trois rivieres qui jointes ensemble vont sous le nom de la Madere se perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquites & ne purent les subjuguer. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692 ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet alarma les Espagnols de Santa-Crux-de-la-sierra qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les missionnaires qui soit religion, soit ambition avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophites & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva sur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726 on y comptoit six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrain & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant, & il étoit presque doublé lorsque la nouvelle république reconnut en 1746

la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Espagnols une barriere insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures sont semblables, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le sucre, la tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y sont multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés. La seule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquites sont plus forts, plus sobres, plus constans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis qu'en se tournant à l'orient ils ont à droite vers le pole. Ils ont aussi ces qualités supérieurement aux Moxes qui sont à gauche vers l'équateur.

Les Moxes habitent sous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'orient leur pays est séparé du Pérou par les Cordilieres. Du côté du midi il n'est pas éloigné du Paraguay. Il a au nord & à l'occident des terres inconnues. L'état de ces sauvages sans culture, sans religion, sans mœurs toucha vers l'an 1670 l'ame sensible, noble, courageuse d'un Jésuite Espagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux & ceux de ses successeurs avoient rassemblé trente mille ames au commencement du siecle. Nous ignorons les progrès que cet établissement a fait depuis, mais, si l'on en juge par le tems & par les soins, il doit être aujourd'hui très-considérable.

Les Jésuites travailloient sans relâche à réunir les trois républiques en civilisant les peuples vagabonds dispersés dans les déserts qui séparoient ces sociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuse ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Espagnols. Ces barbares usurpateurs du nouveau monde avoient très-bien

servi la religion tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité que des instrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs possessions, ils les réduisirent à l'esclavage & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites qui firent assurer la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas suffisante aux législateurs pour assurer le sort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérans en fussent exclus sous quelque domination qu'ils voulussent y paroître. On prévit que s'ils étoient admis comme négocians ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse, ils exciteroient des orages, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de coruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blesserent d'autant plus profondément qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut d'une piastre que chaque citoyen au dessus de dix-huit ans & au dessous de cinquante payoit au Roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe nécessaires aux commodités de la colonie. Telle fut la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui sous le voile de la religion n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On

On avouera du moins que les fondateurs des premieres institutions du Paraguay ne mériterent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpens, des marais, quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour aborder les sauvages & les faire passer d'une vie errante à l'état social étoit fort au dessus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant sans eux n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins désintéressés; mais s'ils ont eu la bassesse de chercher un accroissement de richesses où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & de là s'agrandir, augmenter leur influence dans le monde entier, c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophytes. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter ni la propriété dont il n'avoit pas le desir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé l'avarice des Jésuites au Paraguay ont censuré leurs établissemens comme l'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde le progrès de la population, elle consacre à des pratiques inutiles le tems destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal, l'ordre de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux volontés de la société: en un mot elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-celà ce qu'on voit au Paraguay. Si c'est la superstition qui a créé les heureuses

institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete parce qu'elle est ambitieuse, qui craint tout parce qu'elle veut tout; la politique soupçonnoit avec plus de fondement que les républiques fondées par les Jésuites pourroient bien aspirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverser l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes si doux, si parfaitement unis entr'eux, si attachés à leurs occupations étoient en même tems les meilleurs soldats du nouveau monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéissoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatisme qui conduisit les martyrs du christianisme sur l'échafaud, & qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naissantes, tandis que les Espagnols de l'Amérique énervés par la mollesse qui suit les triomphes de la cruauté n'étoient plus ce qu'ils avoient été au tems de leurs conquêtes. Leurs défiances n'étoient donc pas de vains ombrages, ni de fausses alarmes.

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du christianisme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a constamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuse se réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même source pour un seul but, où l'une tellement subordonnée à l'autre que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & ses craintes. Les législateurs les plus sages ont toujours senti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance devoit les y tenir asservies. Mais en Europe où le christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même tems à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du nord fondirent sur les terres de la domination ro-

maine, les chrétiens persécutés par les empereurs païens, ne manquerent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne, ils demanderent les décombres des temples pour bâtir des églises. Les sauvages donnerent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils exterminerent, ils prosternerent aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'église. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leurs naissances au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimerent le sceau de la religion aux terres qu'ils possédoient. De ce mêlange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance, & qui devint énorme avec le tems, un pouvoir qui se distingua d'abord d'un seul & véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort, & qui depuis se sentant le plus foible s'est contenté de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordans par leur nature qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des états.

Les Jésuites du Paraguay qui connoissoient cette source de division ont profité du mal que leur société avoit fait quelquefois en Europe pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la religion : ce qui leur donnoit la disposition entiere des pensées, des affections & des forces de leurs néophytes. Etoit-ce pour eux-mêmes ou pour leurs sujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces missionnaires proscrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit si aisé de défendre, les a justifiés aux yeux d'une grande partie du public

du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie qui voit autrement que le vulgaire attend pour juger ces législateurs que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépose en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples se soumettent à l'Espagne qui n'a ni droits ni forces à leur opposer, on dira que les Jésuites se sont plus occupés d'inspirer l'obéissance aux hommes que de les éclairer sur les principes d'équité naturelle dont ces sauvages étoient si près ; & qu'en les pliant à la soumission par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'est en se réservant le droit d'en faire un jour les instrumens de leurs volontés arbitraires. Mais si les peuples armés & disciplinés repoussent les barbares oppresseurs de leur patrie, s'ils vengent ces immenses contrées du sang dont l'Espagne s'est enivrée, les philosophes diront que les Jésuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le désinréressement de la vertu ; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les instruire ; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laissé les notions fondamentales qui sont les premieres loix de la vraie religion ; & qu'ils ont sur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute société légitime & durable ; que c'est un crime à des hommes rassemblés de consentir à une forme de gouvernement qui leur ôtant la liberté de statuer sur leur destinée peut un jour placer des crimes dans la liste de leurs devoirs. Ainsi la tranquillité de l'Amérique Espagnole dépend des opinions qui sont établies dans le Paraguay.

Indépendamment de ce danger qu'on peut regarder comme domestique, elle reste toujours exposée aux invasions étrangeres sur-tout dans la mer du sud. On l'a crue long-tems inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet océan. Les Hollandois qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique si inaccessible y envoyerent en 1643 une foible escadre qui s'empara sans peine de Baldavia, le premier port du Chili, le seul fortifié, & la

clef de ces mers paisibles. Ils dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies commencerent à ébranler leurs espérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya contr'eux du Pérou acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance ils se seroient vraisemblablement maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuyderzée lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui en 1698 unirent leurs richesses & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan, & sur la partie de la côte du Chili négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de tems après entre ce prince & les maîtres du nouveau monde, empêcherent l'exécution d'un projet qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du sud pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624. La foiblesse du prince qui gouvernoit alors la nation fit tomber une association considérable qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir le chevalier Narborough pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge & alla au devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eut rien produit d'utile, le ministere ne se découragea pas. Il forma en 1710 la

compagnie de la mer du ſud qui trouva plus commode ou peut-être plus humain de s'approprier par le commerce les tréſors du pays commis à ſon privilege que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichiſſoit aſſez paiſiblement lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon remplaça ſes négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été ſorcée par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable. Depuis 1764 l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établiſſement dans la mer du ſud. Ses amiraux y ont déja découvert ſept îles bien peuplées. Le tems nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être; & quels ſecours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce ſont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais ſi le deſir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Eſpagnols, & l'émulation d'en partager les richeſſes par le commerce & l'induſtrie; ſi des vues auſſi élevées ſe mêloient à l'intérêt qui diviſe les nations & allume la guerre, il ſeroit aiſé d'enlever d'un ſeul coup à l'Eſpagne tout ce qu'elle poſſede en Amérique au delà du tropique du ſud. Douze vaiſſeaux de guerre partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient ſans riſque cette entrepriſe. D'abord ils trouveroient des rafraîchiſſemens au Bréſil, à Rio-Janeiro, à Sainte-Cathérine, dans tous les établiſſemens Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaiſſement des Eſpagnols. Si dans la ſuite ces vaiſſeaux avoient beſoin de quelques réparations, elles pourroient ſe faire avec ſûreté ſur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons dans le port Deſiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de décembre & de janvier, tems de l'année où ces mers ne ſont pas plus orageuſes que les autres. En cas de ſéparation, on ſe réuniroit à l'île déſerte

de Soçoio, & on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elle sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour soutenir un siege. Quand même une administration attentive dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison toute composée d'officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés, manqueroit toujours de l'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaire pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port où les plus grandes flottes sont en sûreté, des bois excellens de construction, du chanvre, des grains, des légumes. Les troupes aisément rétablies dans un pays si abondant & si sain, des fatigues d'une longue navigation, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce Royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a pas plus aujourd'hui que cinq cens moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols en état de porter les armes & distribués par compagnies sont obligés de se joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline. Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leurs fureurs sont si connues que tous les efforts se tourneroient contr'eux, & qu'on ne songeroit guere à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao le seul lieu fortifié qui les couvre n'a qu'une mauvaise garnison de six cens hommes.

La prise de ce port ouvriroit le chemin de Lima qui n'en est éloigné que de deux lieues & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un soldat ne les sauveroient pas, & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même qui n'a qu'un mur sans fossés & sans ouvrages extérieurs seroit bientôt obligé de se rendre : sa garnison continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle fait pour la garde de Darien, de Chagre & de Portobelo seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi quoique maître des côtes ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise des deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des Créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes dont on n'a pas même l'attention de les pourvoir ; & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chimérique qu'elle le paroît au premier coup d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols n'auroit guere moins d'avantage sur eux qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains lorsqu'ils les découvrirent.

Quand même les succès du vainqueur se borneroient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du sud ? Il faudroit pour rouvrir la communication qu'elle fit des armemens considérables ; qu'ils ne fussent pas interceptés ; qu'ils franchissent le cap de Horn ou le détroit de Magellan. Il faudroit que sans ports pour se refaire & se recruter, les Espagnols pussent battre une escadre qui auroit reçu par l'isthme de Panama tous ses besoins, & qu'après leur victoire, ils fussent encore en état de former deux sieges & forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter ?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que

nous venons de tracer ; on peut intercepter la navigation de la mer du ſud. Il ſuffit pour cela que deux vaiſſeaux de force y arrivent ſans être découverts. En établiſſant leur croiſiere au ſud & au nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui y arrive ne peut échapper. Les bâtimens qui à raiſon des vents & des courans ſuivent tous exactement la même ligne, doivent tomber néceſſairement ſous les voiles ennemies. Lorſque le commerce averti par ſes malheurs ſuſpend ſes armemens, on ceſſe à la vérité de faire des priſes ; mais ſi des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt perſonnel perſéverent dans leur ſtation, l'Eſpagne reſte toujours privée de ſes avantages.

Tous ces malheurs, que la hardieſſe des navigateurs en général & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du ſud rendent tous les jours plus prochains, ne ſauroient être écartés que par l'établiſſement d'une forte eſcadre. La puiſſance qui a beſoin de ce ſoutien, en a tous les matériaux ſous ſa main. Ils ſe trouvent dans la mer du ſud, & ſont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut pas ſe diſſimuler que les équipages compoſés en grande partie d'Indiens ou de negres ne ſeront jamais comparables aux équipages Européens ; mais qu'on les exerce avec ſoin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la diſcipline ; & ils ſeront ſuffiſans pour arrêter des hommes qui fatigués par une longue traverſée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaiſe nourriture n'auroient aucun aſyle ſur cette place éloignée. Nous oſerons même ajouter que ſi l'Eſpagne pouvoit faire aimer ſa domination aux Indiens & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de le propoſer pour la mer du ſud, il n'y a point de peuple ſur la terre qui osât y faire voir ſon pavillon.

Quand cette eſpérance ſeroit vaine, il n'en faudroit pas moins conſtruire & tenir dans une activité continuelle, une eſcadre que les malheurs de la

guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées qui périssent faute d'occasions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraisemblablement les colons de la léthargie où ils sont ensevelis depuis deux siecles. Assurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils seroient embarqués sur le Chagre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils seroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le tems leur émulation deviendroit-elle assez vive, pour déterminer le ministere à creuser un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux murs déja si avancés par un fleuve très-navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet, si cependant les Espagnols n'avoient pas le même intérêt à tenir l'isthme de Panama fermé, que les Califes ont cru avoir de ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde, de richesses ; & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du nord ; c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette derniere mer s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importans tels que la Vera-

cruz, Chagre, Porto-belo, Carthagene sont fortifiés, & le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y en a-t-il quelqu'un qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux pour les prendre toutes successivement, & ce qui est bien plus difficile pour les garder. Qu'est-ce qui arriveroit ? L'air de ces riches contrées presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux îles de l'Amérique à trois dixiemes, & celle des Anglois à quatre, tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent beaucoup plus mal-sain au delà d'un dixieme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à domter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes ? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources, s'y prendroient pour pénétrer sans aucune ressource, pour les vivres dans un pays qui n'est pas cultivé; pour se présenter avec de l'infanterie seulement devant une cavalerie nombreuse & impétueuse ; pour avancer à travers des précipices dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre ; pour forcer des défilés que cinq cens poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes ?

Admettons tous ces prodiges opérés : peut-on croire que les Espagnols Américains subiront le joug d'un ennemi quel qu'il puisse être ? Idolâtre par

goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes ſuffiſantes pour chaſſer auſſi ſûrement leur vainqueur, que les Portugais pouſſés dans un coin de terre, chaſſerent autrefois du Bréſil les Hollandois qui l'avoient envahi preſque entiérement.

Il ne reſteroit pour aſſurer la conquête que d'exterminer tous les Européens qui s'y ſont établis: car telle eſt la malheureuſe deſtinée des conquérans, qui preſque toujours après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans. Mais outre qu'il ſeroit odieux & injuſte de ſoupçonner quelque nation que ce puiſſe être de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Eſpagnols à l'exécration de tous les ſiecles, cet expédient ne ſeroit pas moins inſenſé en politique qu'horrible en morale. Tout peuple ſeroit forcé pour tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions de leur ſacrifier ſa population, ſon activité, ſon induſtrie, & avec elle toute ſa puiſſance. Il n'y en a point d'aſſez peu éclairé pour ignorer que depuis l'origine du monde tous les états qui ont tourné leur adminiſtration du côté des mines, ont péri miſérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthouſiaſme pourroit aveugler quelque puiſſance maritime au point qu'elle formât le projet de s'approprier excluſivement des richeſſes qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivreſſe lui ſeroit voir les mines pouſſées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles ſont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des ſubſiſtances & des vêtemens au nouveau monde; les vaiſſeaux qui portoient aux extrêmités de la terre le fruit de leur induſtrie pourriſſant dans des ports où la ceſſation du travail anéantiroit la navigation; toutes les branches de commerce tombant néceſſairement dans les ſeules mains par qui découleroient tous les tréſors; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richeſſes.

Cette erreur brillante entraîneroit sûrement la ruine de la puissance qui en feroit la base de sa conduite ; mais elle engageroit l'Espagne dans des guerres longues & ruineuses qu'il lui est aisé & important de prévenir. Elle le peut par le moyen d'une escadre qu'on construiroit dans l'île de Cuba. Ses atteliers sont d'autant mieux placés à la Havane que les côtes les plus fréquentées par ses vaisseaux se trouvent la plupart situées sous la zone torride. Les bois d'Europe trop tendres pour résister aux chaleurs excessives de ces régions s'y dessechent, tandis que ceux du pays élevés & endurcis sous l'influence des rayons d'un soleil brûlant s'y conservent des siecles entiers avec des soins médiocres.

Ce seroit un grand désordre en lui-même & le principe de beaucoup d'autres désordres, si l'utilité de cette marine se bornoit à défendre les côtes Espagnoles. Elle doit ressusciter la communication entre les colonies nationales interrompues autrefois par les corsaires, & dont les liaisons ont toujours été depuis languissantes. Elle doit prévenir les versemens frauduleux & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation plus en danger que jamais depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets qui voient souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le Port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces partages ont des courans si rapides ; ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisiere. Un malheur plus réel pour l'Espagne seroit que les côtes de la Floride situées dans le golfe du Mexique, & jusqu'ici assez peu connues offrissent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il est possible que cela ne soit pas ; mais comme la cour

de Madrid n'en a pas la sûreté, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile par la formation d'une bonne escadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale prennent tous les jours des accroissemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole, elles peuvent en secouer le joug. Quoi qu'il arrive leurs besoins augmenteront avec leur population. Déja elle est si considérable que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées, que les anciens retours ne suffisent plus à leurs consommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation qui s'est manifestée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jusqu'ici les causes d'une inquiétude qui lui cause de si vives alarmes, s'éclaircira un jour. Elle sentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ses possessions éloignées qu'en donnant plus d'extension à leur commerce. La nécessité autant que l'ambition la rendra conquérante en Amérique, & il est vraisemblable que l'orage fondra d'abord sur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Espagne qui puissent donner à ces grands efforts une autre direction.

L'entrepôt de ces forces seroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-cruz, à Porto-belo & à Carthagene, lieux tous mal-sains & sous le vent. Nous les réunirions à Baya-honda situé entre Sainte-Marthe & Maracaïbo. Cette position, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut desirer : un port excellent, d'un accès facile & qu'il est aisé de rendre imprenable ; une grande abondance de bois de construction ; un air très-salubre ; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les sauvages qui habitoient cette contrée & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paisibles, si on les traitoit avec humanité. De cet asyle les vaisseaux

Eſpagnols menaceroient les établiſſemens ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents régnliers du ſud-eſt au nord eſt, les courans toujours dirigés vers l'oueſt rendroient néceſſairement leur marche peſante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet dont tout démontre la néceſſité. Ce ſeroit un grand avantage ſi cette force pouvoit au beſoin ſe porter dans la mer du ſud. Par malheur la nature des choſes s'oppoſe invinciblement à cet objet d'utilité. L'eſcadre avant de faire route vers l'équateur, ſeroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar, ce qui l'expoſeroit aux mêmes inconvéniens que ſi elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce ſeroit de faire paſſer par terre des matelots tout formés aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défenſe que nous venons de tracer à l'Eſpagne eſt ſuſceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'eſt-elle pas en état de faire les avances néceſſaires pour fonder la marine dont elle doit ſentir le beſoin? Peut-être ne peut-elle pas aſſigner les fonds indiſpenſables pour ſon entretien? Peut-être n'a-t-elle pas aſſez de confiance en ſes adminiſtrateurs du nouveau monde pour leur confier des ſoins auſſi importans? Ces objections que nous n'avons pu nous diſſimuler ſemblent en effet inſolubles dans l'état d'épuiſement, d'inaction, d'ignorance, de découragement, où ſe trouve aujourd'hui cette puiſſance, autrefois ſi redoutable. Mais une réforme éclairée, promte, hardie, ſoutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les eſprits à penſer, à tenter, à agir, feroit diſparoître en peu de tems une foule d'obſtacles que la timidité groſſit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéreſſés de ces abus énormes croiſeront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils ſeront bientôt diſſipés ſi on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-tems affligée, ont tous répété, que se voyant maîtresse des trésors du nouveau monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Aucun peuple n'a jamais raisonné, ne raisonnera jamais de cette maniere. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événemens qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand par la conquête du royaume de Grenade avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne qui étoient la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit considérablement diminué l'exportation par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-quint & même sous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la seule ville de Seville contenoit soixante mille metiers en soie. Les draps de Segovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. Il y avoit dans le royaume une si grande activité qu'il se négocioit au rapport de Louis Valle de la Cerda dans la seule foire de Medina pour cent cinquante millions d'écus en lettres de change, & ce n'étoit pas la place de l'état où il s'en négocioit le plus. L'armement contre l'Angleterre célebre dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce maritime très-étendu. Elle fit dans l'espace d'un siecle des entreprises immenses & très-cheres. Les seules guerres des Pays-bas & de la Ligue lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jeta infiniment plus de numéraire chez les étrangers qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter dans ces tems-là, les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de soudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la premiere, presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale & la proscription des Maures & des Juifs en 1611 fut la premiere époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide qu'on vit des écrivains Espagnols former dès l'an 1619 des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux dans un tems où la noblesse retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Visigots dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprisée quoique la plus utile. La guerre qui détruit tout, étoit alors la seule profession distinguée; & les arts qui créent, conservent ou réparent déshonnoroient pour ainsi dire tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin si l'Espagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puissance ne sentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les trésors du nouveau monde, étoit de favoriser l'industrie qui les y attiroit. La seule partie de la nation qui eût de l'activité, la seule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieusement proscrite. Envain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à respirer leur air natal; la superstition qui avoit prononcé l'arrêt de leur destruction,

ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne se trouva même aucune puissance en Europe assez éclairée pour leur offrir un asyle; & ils furent réduits à se disperser en Afrique & en Asie.

Tandis que le désespoir conduisoit ces malheureux sur des côtes barbares; l'Espagne s'applaudissoit de son fanatisme aveugle. Elle se croyoit toujours la plus riche puissance de l'univers, parce qu'elle ne soupçonnoit pas que les vaisseaux qui remplissoient ses ports étoient des éponges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'apperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlévement de ses galions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop pesant même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient. Ils se réfugierent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le Fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leurs excès. Aux impositions générales se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens, imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque ils devinrent les maîtres de l'état. Ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces

hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne foi. Avec le tems ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers & à les payer: ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres écrasées par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit vingt millions d'habitans avant la découverte du nouveau monde, & qui avoit été plus anciennement le grénier de Rome & de l'Italie se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité.

Quand la décadence d'un état a commencé il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des Manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre furent portés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un seul chemin. Les voyageurs se trouvoient arrêtés aux passages des rivieres où il n'y avoit ni pont ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal ni un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains

on fut obligé de fréter de l'étranger juſqu'aux *aviſos* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV avec toutes les riches mines de l'Amérique vit tout à coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſtitieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, ſe fortifier, ſans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ſes voiſins formoit la baſe de ſon caractere.

L'inquiſition, ce terrible tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïſme & du mahométiſme avoit porté un coup mortel aux arts, aux ſciences, à toutes les connoiſſances utiles. L'Eſpagne ne fut ni troublée, ni dévaſtée par les querelles de religion; mais elle reſta ſtupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces diſputes, quoique toujours miſérable & ridicule, intéreſſe plus vivement qu'aucun autre par ſa liaiſon avec le premier, le plus reſpectable des êtres. On veut avoir raiſon, & quand le voudroit-on ſi ce n'eſt dans des queſtions qu'on lie avec le ſalut éternel. On lit, on médite. A propos d'une ſottiſe, l'eſprit s'exerce & ſe porte à de bonnes études. On remonte aux ſources primitives. On étudie l'hiſtoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût ſolide. Bientôt le ſujet qui échauffoit les eſprits tombe dans le mépris. Les livres de controverſe paſſent, mais l'érudition reſte. Les matieres de religion reſſemblent à ces parties acides & volatiles, qui exiſtent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur, mais elles mettent bientôt en action toute la maſſe. Dans ce mouvement elles ſe diſſipent ou ſe précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il ſurnage un fluide doux, agréable & vigoureux qui ſert à la nu-

trition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

L'oubli de tous les bons principes jeta le gouvernement dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire. Au lieu de cette activité qui auroit été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruineroit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-bas, en Afrique & dans les Indes ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ses troupes mercenaires pussent le contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par le commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaire à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles qui par leurs appointemens & leurs brigandages absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre à les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit l'allure générale. L'Espagnol né généreux & devenu fier dédaignant les occupations ordinaires de la vie ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient pas parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses en les employant à des travaux paisibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, brigoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile & la dégradation la plus nécessaire.

Ceux qui par un reste de vanité ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode à leur paresse, & leur assuroit une sorte d'honneur & de distinction pour avoir changé l'état de leur pauvreté forcée en celui d'une pauvreté volontaire.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns entraînés par l'amour & la vertu s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colleges, & dès l'âge de quinze ans les livroient à des courtisannes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infame qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce dé-

ſordre porté juſqu'aux derniers excès fut la premiere & la ſeule cauſe de la ſtérilité des femmes Eſpagnoles, autrefois auſſi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'eſt parmi ces hommes abrutis qu'étoient pris ceux que la faveur deſtinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur adminiſtration rappelloit à chaque inſtant l'école d'oiſiveté & de corruption d'où ils ſortoient. Rien n'étoit ſi rare que de leur voir des ſentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger deſir de faire le bonheur de leurs ſemblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs ſoins pour aller diſſiper à Madrid dans le ſein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occaſionât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugual voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les iles Baleares & la Navarre prétendoient ne devoir à la Monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours & rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

Pendant que tout tomboit ainſi dans la confuſion en Eſpagne, les tréſors de l'Amérique qui n'avoient d'abord paſſé aux autres états de l'Europe que par des combinaiſons déſtructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuſe & paiſible. L'impoſſibilité où ſe trouvoit la métropole de fournir aux beſoins de ſes colonies, anima l'induſtrie des autres peuples qui juſq'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richeſſes du nouveau monde ne purent guere retenir que les droits de

quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commiſſion: droits qui ont ajouté aux marchandiſes une valeur qui ne prend ſur les négocians étrangers que que parce qu'elle reſſerre les conſommations, mais qui ſont payés par les Péruviens & les Mexicains qui les conſomment. C'eſt par cette voïe que l'or & l'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe ont paſſé dans plus de mains & ſe ſont diſtribués plus également.

Envain une loi ſévere portée par Ferdinand & Iſabelle & confirmée par leurs ſucceſſeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faiſoient. L'impérieuſe loi de la néceſſité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandiſes qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reſte eſt fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Eſpagne, ſous le nom des Eſpagnols mêmes, toujours fideles aux particuliers & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Eſpagnols qui n'a jamais reçu d'atteinte eſt dans ce commerce la ſûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant ſe diſſimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus abſurde. Il défendit ſous des peines capitales l'exportation de l'or & de l'argent, comme ſi les Eſpagnols euſſent pu ſe diſpenſer de payer les marchandiſes qu'ils avoient beſoin d'acheter. Lorſqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Eſpagnol qui eſt à Cadix le facteur des autres nations confioit les lingots à des Braves appellés, *Météores*, qui bien armés alloient porter les lingots numérotés au rempart, & & les jetoient à d'autres Météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes qui ne les troubloient jamais; tous avoient leurs droits ſur cette fraude juſtifiée par l'iniquité de la loi, & le

le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandises un nouveau prix que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par la difficulté d'en retirer la valeur. Si conformément à la rigueur des ordonnances, on eut saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eut confisqué ses biens; cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, auroient multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cet arrangement. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires sont plus conduits par les caprices de ceux qui sont à la tête que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit en payant trois pour cent la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le nouveau monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du ministere étoit de se rendre maître du commerce des piastres & par conséquent du change. Ce plan qui peut-être étoit plus vaste que juste n'a pas réussi. Les agens qu'on avoit choisis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Espagne ne s'est pas obstinée à soutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers sont maintenant autorisés à extraire directement leurs fonds en se soumettant aux droits établis & qui en 1768 ont été portés de trois

à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés ; le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des tems où les fraudeurs Espagnols peuvent fournir les piastres à bord des vaisseaux au dessous de l'imposition, & on sent bien que ces facilités momentanées sont saisies avec une avidité extrême.

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes qui auroient établi entr'eux une dépendance, un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'ancien monde eussent été échangées contre celles des mines du nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé à poids égal par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires, l'Espagne ne seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou, par la raison que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur celui à qui il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvé à subjuguer les Indiens, l'ascendant que Chales-Quint prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, le caractere particulier des Espagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raisons & plusieurs autres empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau monde, de loix sages, une bonne administration, une consistance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut la premiere suite de cette confusion. Les premiers pas des conquérans, furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires que le vaincu de sa défaite, ils crurent ne pouvoir jamais compter

sur une obéissance, sur une fidélité qu'on ne leur devoit point; & dans l'ivresse de leurs succès, ils prirent le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares qui ne savoient ni gagner, ni posséder, ni employer les biens & les trésors qu'ils avoient engloutis.

Semblables aux Visigots dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-tems au carnage dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette servitude ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité, se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Les tyrans qui les exploitoient traînerent leurs esclaves dans des abymes profonds, où, privés de la lumiere du jour, de la respiration, d'un air libre & sain, des principaux soutiens de la vie, de la consolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches, les Indiens creusoient leurs tombeaux sous ces voûtes ténébreuses qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussiere de grains d'or. Quand on jette les yeux sur des traitemens si barbares, on est bien étonné d'entendre l'avare & stupide Espagnol se plaindre de ce que les Indiens lui refuserent la connoissance de plusieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs peres ou que le hazard leur a donné, que feroient-ils autre chose que de multiplier les moyens de les détruire?

Aussi voit-on ceux mêmes que la destinée avoit soumis au joug, déserter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & se réfugier en grand

nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordilieres. Ces lieux impénétrables sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes que se régénere en secret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, reprendre ses biens, ses droits & sa liberté dans les entrailles avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau monde.

Il se dépeuple encore par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nus, ou ce qui servoit à leur parure ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangoient entr'eux. Depuis que l'Indien comme l'Espagnol vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake ayant

pris la ville de Saint-Domingue en 1586 eut la preuve que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus à ce point de déſeſpoir que pour ne pas mettre au monde des enfans qui fuſſent la victime de leurs oppreſſeurs, ils avoient tous unanimement réſolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triſte conjuration contre la nature même & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique événement de cette eſpece que l'hiſtoire ait tranſmis à la mémoire des hommes, ſemble avoir été réſervée à l'époque de la découverte du nouveau monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Américains à ſa ſoif de détruire que l'horrible vœu de ne pas ſe reproduire? Ainſi la terre fut doublement ſouillée du ſang des peres & du germe des enfans.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ſes barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du déſordre & du crime furent extrêmement rapides. Les fortereſſes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magaſins. Le ſoldat qui n'étoit, ni exercé, ni nourri, ni vêtu devint mendiant ou voleur. On oublia juſqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, juſqu'au nom des inſtrumens propres à ces deux arts ſi néceſſaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent qui devoient entrer dans les coffres du ſouverain, furent continuellement diminués par la fraude & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice ſe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour ſauver les prévaricateurs qu'il avoit proſcrits. Les premiers & les derniers magiſtrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuſtices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires amena le funeſte expédient de tous les états mal adminiſtrés, des impoſitions ſans nombre. On paroiſſoit

s'être proposé la double fin d'arrêter toute l'industrie & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de pair avec l'injustice. J'ai
„ vu, disoit un voyageur célebre, porter dans le
„ même tribunal & presque à la même heure une
„ même sentence sur deux cas directement oppo-
„ sés. Envain s'efforça-t-on d'en faire comprendre
„ la différence aux juges. Cependant le chef sortant
„ enfin des ténebres se leva sur son siege, retroussa
„ sa moustache, & jura par la Sainte Vierge & par
„ tous les Saints; que les Luthériens Anglois lui avoient
„ enlevé parmi ses livres ceux *du Pape Justinien* dont
„ il se servoit pour juger les causes équivoques, mais
„ que si ces chiens reparoissoient, il les feroit brûler
„ tous. „

„ Le hazard, dit le même voyageur, fit tomber un
„ jour les métamorphoses d'Ovide entre les mains
„ d'un Créole. Il remit ce livre à un religieux qui ne
„ l'entendoit pas mieux, & qui fit croire aux habi-
„ tans de la ville que c'étoit une bible Angloise. Sa
„ preuve étoit les figures de chaque métamorphose
„ qu'il leur montroit en disant: voilà comme ces chiens
„ adorent le diable qui les change en bêtes. Ensuite
„ la prétendue bible fut jetée dans un feu qu'on allu-
„ ma exprès, & le religieux fit un grand discours qui
„ consistoit à remercier Saint François de cette heu-
„ reuse découverte. „

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce. Les autres abusoient de leur ministere & de la terreur des armes ecclésiastiques pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal-adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau monde ne lui valoit pas vingt ou trente mille piastres. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On auroit cru que ce n'étoit que pour embel-

lir des égliſes, que pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquiſe.

La haine qui ſe mit entre les Eſpagnols nés dans le pays & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout précipiter. La cour avoit imprudemment jeté les ſemences de cette diviſion malheureuſe. De faux rapports lui peignirent les Créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur leur intelligence, ſur leur courage, ſur leur attachement & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles ou honorables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envenimer leur chagrin par des diſtinctions humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle s'eſt manifeſtée par des éclats qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroiſſent d'autant plus ſûres & plus prochaines, que le clergé Créole & le clergé Européen qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces diviſions, ne ſe rapprocheront jamais, & travailleront ſelon l'eſprit dont ils ne ſe ſont jamais écartés à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les déſordres qu'on vient de voir, & les maux qui naiſſent de tant de maux ont un peu diminué. La nobleſſe n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarraſſoient ſouvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a ceſſé d'être l'appanage de la ſeule naiſſance : il a paſſé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Eſpagne qu'une adminiſtration déteſtable avoit fait tomber au deſſous de huit millions ſur la fin du dernier ſiecle, monte aujourd'hui à ſoixante-douze millions ſix cens cinquante-ſix mille huit cens cinq livres. Cette heureuſe révolution qui

a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui dirigeoit leurs opérations. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La contractation transportée de Seville à Cadix en 1717 conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat qui juge des différens survenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de leurs privileges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministere Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté a pris sa naissance en partie dans un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative, & l'Espagnol décharné, demi nu, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié son voisin qui bien vêtu, bien nourri, rit en travaillant de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que l'autre recherche par vanité, les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal qui le gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu, de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractere il n'est resté à ce peuple pauvre & superbe qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut des grandes chimeres, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort; qu'on cherche les moyens plus aisés qu'on ne pense de lui faire trouver le travail honorable, & on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau monde, dans ces tems brillans où sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples; après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées est d'augmenter la population de la métropole qui par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établissemens du nouveau monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son systême avant que la lumiere en fut répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent avec le tems rétablir l'équilibre. l'Espagne qui en 1747 n'avoit que sept millions quatre cens vingt-trois mille cinq cens quatre-vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quaranre-six ecclésiastiques, & qui ne compte guere dans ses colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête ne

peut ni se repeupler, ni les repeupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ses soldats que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutile. Il faut puisque son revenu net, est de cent vingt-quatre millions & que ses dépenses ordinaires n'en absorbent que quatre-vingt-seize. qu'elle s'occupe du soulagement des peuples aussi-tôt que les possessions de l'ancien & du nouveau monde auront été tirées du cahos où deux siecles d'inertie, d'ignorance, & de tyrannie les avoient plongées. Il faut avant tout qu'elle abolisse l'infame tribunal de l'inquisition, qui semble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes & de ses remedes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eut pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre comme les déluges, les incendies, les pestes, le culte des animaux soit vénimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens bons ou mauvais, le culte des êtres invisibles que l'imagination suppose cachés dans tous les instru-

mens du mal. L'étude de la nature & le méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se sera élevé du polythéisme au monothéisme; mais cette derniere idée simple & sublime sera toujours restée informe dans les esprits grossiers & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique, & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du nord qui inonderent les provinces de l'empire Romain n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & de prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siecles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cens ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres étoient convenus entr'eux après bien de chicanes d'imposer à la multitude. Mais le clergé trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division qui devoit tôt ou tard se communiquer au peuple. Le moment vint où l'espri d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principes de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir se trouverent hors d'état de les défendre, lorqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais

rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fut incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat n'avoit cru avoir intérêt à arrêter le torrent. Il avoit besoin ainsi que la religion d'une obéissance implicite sur laquelle son autorité étoit principalement fondée, & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens authentiques & profonds de la hiérarchie Romaine on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. Envain la raison crioit à ces imbécilles monarques que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société chargée de diriger leurs actions extérieures n'a nul droit sur les mouvemens intérieurs de leur cœur; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la partie à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contr'eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés furent les plus cruels

des peuples. Leur obéissance pour le monarque, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs, il fut vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde se manifesta jusque dans leur religion. C'étoit la victoire, Bellone, la fortune, le génie du peuple Romain, Rome même qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal. Il a détruit tous les ressorts; il les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur dont il est digne. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement.

Ce moyen tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'ancien & du nouveau monde remplies de nouveaux habitans qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du nord & ceux du midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulieres. Les fortunes particulieres des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir assez sûrement, assez agréablement, assez honorablement pour perdre le souvenir de leur pays natal.

Pour porter rapidement ce grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas que l'Espagne ouvre son sein aux peuples de sa communion, il faut que toutes les sectes sans distinction y soient admises. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conscience ne

pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles se multiplioient. Si les païens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du nouveau monde passer chez ses rivaux & ses ennemis lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer les marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre ; mais il faudra des siecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Il n'y auroit qu'une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers qui pût procurer ce grand changement. Jusques à cette époque qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hazardera auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défense de sortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit sensiblement, & seroit entiérement tombée, si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas

d'avancer que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entiere. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce concentrés dans sa circulation intérieure y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers sera une suite nécessaire de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans sans occupation seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs afin de les rendre permanens. Elle obtiendra cette supériorité de la pratique des arts de premiere nécessité, de l'abondance, de l'excellente qualité de ses productions naturelles.

Le ministere Espagnol qui a entrevu cette vérité s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable que les manufactures favorisent l'agriculture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il n'a pas besoin de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'expor-

tation qu'en fait le commerce : il ſe livrera au travail.

L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en ſoie, en huile, en vin, en fer, en ſoude, pour plus de ſix millions de piaſtres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun ſol de l'Europe, ſont ſuſceptibles d'une grande augmentation, & ſi nous ne nous trompons peuvent être plus que doublées. Elle ſuffiront indépendamment des Indes pour payer tout ce que l'état pourra conſommer de marchandiſes étrangeres. Il eſt vrai qu'en livrant ainſi aux autres nations ſes productions brutes, il augmentera leur population, leurs richeſſes & leur puiſſance, mais elles entretiendront, elles étendront dans ſon ſein un genre d'induſtrie bien plus sûr, plus avantageux. Son exiſtence politique ne tardera pas à redevenir relativement ſupérieure ; & le peuple cultivateur l'emportera ſur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Eſpagne par ſes métaux & par ſes denrées.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuſes colonies ont verſé dans la métropole depuis 1492 juſqu'en 1740, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de 248 années plus de neuf milliards de piaſtres dont la moindre partie eſt reſtée à ſes maîtres naturels ; le reſte s'eſt répandu en Europe ou a été porté en Aſie. Depuis le premier janvier 1754 juſqu'au dernier décembre 1764 ; on n'eſt pas réduit aux conjectures. L'Eſpagne a reçu dans ce période en piaſtres fortes qui valent chacune environ cinq livres cinq ſols.

De la Vera-cruz en or 3, 151, 354 piaſtres, 5 réaux : en argent, 85, 899, 307 piaſtres, 2 réeaux.

De Lima en or, 10, 942, 846 piaſtres, 3 réaux : en argent, 24, 868, 745 piaſtres, 3 reaux.

De Buenos-ayres en or, 2, 142, 626 piaſtres, 5 réaux : en argent, 10, 326, 090 piaſtres, 8 réaux.

De Carthagene en or, 10, 045, 188 piaſtres, 8

réaux en argent, 1, 702, 174 piaſtres, 3 réaux.

De Honduras en or, 37, 254 piaſtres, 9 réaux : en argent, 677, 444 piaſtres, 7 réaux.

De la Havane en or, 656, 064, piaſtres, 3 réaux : en argent, 2, 639, 408 piaſtres, 2 réaux.

De Caraque en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux : en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Potto-rico en or, 526 piaſtres, 5 réaux : en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Camrêche, Cunama, Maracaïbo en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout vingt-ſept millions, vingt-ſept mille, huit cens quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions, ſept cens quatre-vingt dix-huit mille, deux cens cinquante-huit piaſtres huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante trois millions, huit cent vingt-ſix mille, cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours année commune ont été de treize millions, neuf cens quatre-vingt-quatre mille, cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes celles que pour éviter de payer les droits on n'enrégiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enrégiſtré ; & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres.

Il ſeroit poſſible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paſſer dans le nouveau monde des gens plus habiles dans la Métallurgie, & à ſe relâcher ſur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce ſuccès ne ſeroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes, ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amé-

rique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu; & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter a toujours valu davantage. La balance qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce ſeroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été juſqu'ici. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établiſſement des manufactures dans leurs poſſeſſions du nouveau monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens poſſibles. Si l'Eſpagne adopte un principe ſi raiſonnable, elle parviendra vraiſemblablement à retenir dans ſon ſein deux millions cinq cens mille piaſtres qu'en font ſortir tous les ans les épiceries. Il n'eſt guere poſſible que dans cette étendue des terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la cannelle, le girofle, la muſcade, les autres aromates de l'Aſie. Il eſt certain qu'on trouve de la cannelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réuſſiſſent, ſoit qu'elles ne réuſſiſſent pas, on peut toujours cultiver le café dont l'uſage s'étend tous les jours en Europe; le coton qui manque ſouvent à nos manufactures; le ſucre dont l'Eſpagne achete tous les ans pour plus d'un million de piaſtres & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Pluſieurs provinces du Mexique produiſoient autrefois des ſoies excellentes qu'on employoit avec ſuccès à Seville. Cette production s'eſt perdue par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de Vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile même de multiplier dans le climat convenable l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille & l'empressement de tous les peuples pour s'en procurer avertissent continuellement l'Espagne de l'intérêt qu'elle a à la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit sur-tout encourager, ce seroit les vignes & les oliviers dont la culture n'est permise que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes seroient fixées par ce genre de travail. Distribuées avec intelligence, elles serviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant séparées par des terrains immenses & inhabités. Les loix qui sont toujours sans force, parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, seroient observées. Le commerce ne seroit pas continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver même avec de grands frais les marchandises au lieu de leur destination. En cas de guerre on seroit averti à tems du danger, & on se donneroit des secours prompts & efficaces. Si l'Espagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger sacrifice seroit compensé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons seroient le partage des naturels du pays que leur indolence & peut-être leur foiblesse rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations seroient réservées pour les esclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce secours étranger dans les premieres années qui suivirent la découverte du nouveau monde. Il fut bientôt proscrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas qui s'occupoit sans cesse

du ſoulagement des Indiens obtint en 1517 la révocation de cette loi qu'il croyoit nuiſible à leur conſervation. A cette époque, on accorda à un favori le privilege excluſif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit ſon droit aux Génois qui abuſerent de leur monopole. Cet odieux commerce paſſa ſucceſſivement aux Caſtillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il eſt enfin rentré dans les mains des Eſpagnols qui l'exercent de la maniere la plus nuiſible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaiſons ſe forment avec des ſujets de la Grande Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriſer un commerce que l'humanité reprouve, il convient à l'Eſpagne de ſe paſſer de ſecours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Mille expériences lui démontrent qu'elle y traitera avec autant d'avantage que les nations qui y ont formé les plus grands établiſſemens. Pour obtenir ce ſuccès, elle n'a beſoin que de recevoir directement des Indes orientales les marchandiſes propres à ces contrées barbares, que d'exciter par des gratifications l'introduction des negres dans ſes colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts exceſſifs, que de décharger de tout droit d'entrée & de ſortie les denrées qui proviendront de la vente de ces eſclaves. On verra bientôt ſe former dans la métropole la foule d'ouvriers que cette nouvelle branche d'induſtrie exigera. Les vaiſſeaux ſe multiplieront. Les navigateurs étrangers dont on aura emprunté les lumieres ſeront remplacés par des nationaux. Tout s'animera dans des colonies depuis ſi long-tems languiſſantes. Leurs productions qui ne paſſent pas annuellement cinq à ſix millions de piaſtres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la conſommation de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement ſe ſera occupé avec ſuccès à perfectionner l'exploitation des mines, à

étendre la culture de ſes provinces du nouveau monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richeſſes dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris que la vigilance de ſes gardes-côtes ; que la fidélité de ſes commandans ſont des barrieres que le commerce interlope franchit ſouvent & facilement.

Tous les peuples à portée par leurs poſſeſſions des colonies Eſpagnoles ont toujours cherché à s'approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François & les Hollandois ſur la côte de Carthagene & de Porto-belo. Les ſujets de la Grande-Bretagne qui connoiſſoient toutes ces voies, ont trouvé dans les ceſſions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour ſe procurer une part plus conſidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but en trompant ou corrompant les gardes-côtes ; mais les Anglois aſſurés de n'être pas déſavoués par leur gouvernement, ont ſoutenu par la violence en pleine paix chez les étrangers un commerce clandeſtin qui chez eux eſt puni de mort. Leur marine militaire l'autoriſe ſi ouvertement, qu'il exiſte entr'elle & les négocians de la nation un contrat public, en vertu duquel le vaiſſeau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de ſa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoir que les gardes-côtes. Quoique la corruption ſoit extrême en Eſpagne, elle l'eſt infiniment davantage aux Indes. Depuis les vice-rois juſqu'aux derniers commis, perſonne ne paroît avoir jamais eu de principe. Tous ceux qui y paſſent avec quelque autorité, ont acheté fort cher leurs places. Il faut ſe rembourſer des avances qu'on a faites. Il faut élever la fortune qu'on eſt allé chercher ſi loin. Il faut ſe payer des dangers qu'on a courus en changeant de climat. Il faut fai-

re tout cela fort vîte, parce qu'il eſt rare qu'on ſoit continué au delà de trois ou de cinq ans dans ſon poſte. On diroit que l'Eſpagne ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu le rendre moins odieux, en y faiſant participer plus de monde.

Tous les moyens de s'enrichir ſont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement eſt de favoriſer le commerce interlope ou de le faire ſoi-même. Il eſt facile, il eſt rapide, il eſt doux. Perſonne en Amérique ne réclame parce qu'il convient à tout le monde. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils ſont aiſément étouffés par des largeſſes verſées à propos ſur les miniſtres, les confeſſeurs, les maîtreſſes ou les favoris. Le coupable n'eſt pas ſeulement exempt de recherches, il eſt encore récompenſé. Rien n'eſt ſi bien établi, ſi généralement connu que cet uſage. Un Eſpagnol qui revenoit du nouveau monde où il avoit occupé une place importante ſe plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de ſon adminiſtration. *Si on vous calomnie*, lui dit ſon ami, *vous êtes perdu ſans reſſource; mais ſi on n'exagere pas vos brigandages, vous en ſerez quitte pour en ſacrifier une partie : vous jouirez paiſiblement, glorieuſement même du reſte.*

Il faudroit refondre la nation entiere, peut-être même l'humanité pour parvenir à détruire des abus ſi enracinés. Tout le tems que les arrangemens qui ont donné naiſſance au déſordre ſubſiſteront, le contrebandier fera ſon commerce, les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Eſpagne ne réuſſira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ſes liaiſons avec ſes colonies.

Cette puiſſance à laquelle la ſituation des choſes ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les beſoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples commerçans de l'Europe. Elle doit ſe regarder au milieu d'eux comme un né-

gociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres. Il faut qu'elle leur paie convenablement les valeurs nouvelles que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles. Il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs, de la maniere qui lui sera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples pour lui avoir échappé ; mais elle en a fait une mauvaise application. Son avidité ou ses besoins l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse des peuples étoit la seule vraie richesse de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qui ont été faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a ralenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue dans les proportions. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modération, dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode lente par sa nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut

leur convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols qui trouvant les magasins remplis sont forcés de vendre à perte, ou ce qui est souvent plus fâcheux, sont dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande dont les dépôts sans cesse renouvellés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole destructif & plus destructif peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance où elle vivoit de tous les principes ne l'a pas empêchée de sentir que quand bien même il seroit possible que les privileexclusifs fussent utiles en certaines circonstances chez un peuple qui ne manqueroit pas d'objets pour exercer son activité, ils ne peuvent qu'être funestes à une nation dont l'indnstrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix qui puisse sapper la contrebande, donner au commerce l'activité, l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau monde, est d'y porter beaucoup de denrées, de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations sont inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans cet arrangement qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera par cet heureux moyen des esprits aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber

tomber par le bon marché des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers l'agriculture qui deviendra comme il convient l'occupation la plus profitable. Enfin elle doublera, triplera peut-être sa navigation dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique & la livrent si souvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le systême des flottes qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix est plus favorable au petit nombre des négocians livrés à ces spéculations, la liberté d'envoyer en payant les droits, autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté que nous regardons comme nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien ? La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions, aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins & se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Le commerce averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Les affaires comme cela est toujours arrivé, comme cela arrivera toujours ne tarderont pas à réprendre leur niveau.

Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de toute liberté, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion perpétuelle. Dès que l'Eſpagne aura ouvert les yeux, le commerce de ſes colonies ceſſera d'être un pur monopole, leur religion ceſſera d'être une pure ſuperſtition, leur gouvernement ceſſera d'être une pure tyrannie. Par une ſuite des progrès du bon exemple & d'une heureuſe rivalité, le Portugal qui n'a guere été juſqu'ici plus éclairé que l'Eſpagne adoptera peut-être pour le Breſil ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

LE Breſil eſt un continent immenſe de l'Amérique méridionale. Il eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au ſud par le Paraguay, au couchant par une longue chaîne de montagnes qui le ſéparent du Pérou, au levant par la mer du nord. On donne à ſes côtes douze cens lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puiſſe déterminer la profondeur, eſt coupé du nord au ſud par les hauteurs d'où ſortent pluſieurs grandes rivieres, dont les unes ſe jettent dans l'océan & les autres dans la Plata.

Si Colomb après être arrivé aux bouches de l'Orenoque dans ſon troiſieme voyage en 1499 eut continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Breſil. Il préféra de tourner au

nord-ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissemens déja faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales : tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hazard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduisoit une flotte au delà du cap de Bonne-Espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude australe dans un lieu qu'il appella Porto-seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix auquel on substitua depuis celui du Bresil, parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus frappante & la plus précieuse pour les Européens qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination : mais on la distingua par le surnom d'Indes Occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'orient pour aller aux véritables Indes & la route d'occident pour aller au Bresil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses assignés au hazard par des ignorans ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires & souvent étrangeres aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite pour ainsi dire en Amérique par le nom & la forme de nos villes, par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom

naturel, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entiere qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Bresil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans ce nouveau monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit donnoient à leur nation dans toutes les parties du monde une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés,

les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient le caractere. Soit analogie de climat & de penchant à la superstition, soit conformité de circonstances & de situation, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions; mais la plus vicieuse de leurs imitations a été sans doute celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang érigé en Espagne en 1482 par un mêlange de politique & de fanatisme sous Ferdinand & Isabelle n'eut pas été plutot adopté par Jean III qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes dont il faisoit brûler la dixieme partie, & releguoit le reste en Afrique ou dans le Bresil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pederastie, désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat deviendra commun, les sorciers qui dans ces tems d'ignorance étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les Mahométans extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs surtout que leurs richesses rendoient le plus suspects.

On sait que lorsque cette nation long-tems concentrée dans un petit & misérable coin de terre fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les faisoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y reti-

rassent quand après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à sortir du royaume ou à changer de culte. Chaque famille paya cet asyle de huit cruzades. La superstition arma bientôt Jean II, contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea onze mille ducats, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emmanuel bannit en 1496 ceux qui refuserent de se faire Chrétiens ; mais il rendit la liberté aux autres qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit en 1548 leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoient la défiance. Ils espérerent que cent mille cruzades qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit pour ainsi dire sur le front de tous les nouveaux Chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquisition, proscrits, exilés dans le Bresil, ne furent pas sans ressource. Plusieurs trouverent des parens tendres, des amis fideles ; & les autres dont l'intelligence, la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians

de différentes nations avec lesquels ils avoient commercé. Ces secours mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premieres leur vinrent de l'île de Madere.

Cette production bornée jusqu'alors à cause de sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Bresil qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins dédaigneux sur une contrée immense que le hazard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement abandonné aux seuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y fut envoyé en 1549 pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut assujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut formé quelques liaisons entre des habitations qui jusqu'alors avoient été entiérement isolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Ces lumieres n'étoient pas aisées à acquérir. Le Bresil étoit rempli de petites nations dont les unes habitoient au milieu des forêts & des montagnes, & les autres dans des plaines ou sur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures fixes; un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles, & leurs langues étoient différentes. Plusieurs qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines & des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur pêche, & d'autres qui cherchoient leurs alimens dans l'agriculture. Toutes ces causes & cent autres devoient avoir

introduit des différences très-considérables, dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Un examen réfléchi fit connoître que malgré la diversité de quelques nuances distinctives, le fond du caractere étoit entiérement le même.

Les Bresiliens sont en général de la taille des Européens, mais ils sont moins robustes. Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas rare de leur voir pousser leur carriere au delà d'un siecle. Leurs cheveux ne blanchissent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne connoissoient aucune espece de vêtement. Ils ont commencé depuis à se couvrir le milieu du corps & à porter dans leurs fêtes de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée à laquelle ils pendent de petits os ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus considérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occasions brillantes; mais on s'apperçoit aisément que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nuds. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne souffrent point le moindre poil sur le reste du corps où il ne leur en vient pas avant cinquante ans. La parure des femmes differe de celle des hommes en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs & qu'ils les tiennent courts, qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante qu'ils ont en collier, & qu'elles peignent leur visage, au lieu qu'ils peignent leur corps. La passion des deux sexes est égale pour le bain.

Quoique la langue des Topinamboux soit dominante sur les côtes, on peut dire en général que chacune des nations innombrables mais toutes peu nombreuses qui habitent ce vaste continent, a son idiôme particulier. Quelques-uns ont de l'énergie, mais ils sont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un seul qui ait des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles, ni même aucun être moral. Cette pénurie de langage qui est commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, est la preuve la plus sensible du peu de

progrès qu'y ont fait les esprits. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les transmigrations réciproques de ces sauvages ont été fréquentes & considérables. Peut-être par la comparaison qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes Orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui jusqu'ici a occupé sans fruit les veilles de tant de savans.

La nourriture des Bresiliens ne sauroit être aussi variée que leur langage, mais elle l'est autant qu'elle puisse l'être dans un pays où avant l'arrivée des Européens, on ne connoissoit point d'animaux domestiques. Ceux qui habitent sur les côtes vivent de coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on se nourrit de pêche, & dans les forêts de chasse. Pour remplir le vuide qui peut se trouver dans des ressources aussi incertaines, on a deux racines qui dans trois mois deviennent hautes d'un demi pied & de la grosseur du bras.

Elles servent à la fois de pain & de boisson. On ne craint pas d'en manquer dans un pays où le sol est communément si fertile qu'un homme un peu laborieux peut dans peu de jours cultiver de quoi vivre une année. Le mays d'ailleurs n'y est pas fort rare, & il deviendroit aisément commun si on le vouloit.

C'est un usage particulier aux Bresiliens de boire & de manger à des heures différentes. Jamais ils ne boivent quand ils mangent, & jamais ils ne mangent quand ils boivent. Ces occupations qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne sont mêlées d'aucun entretien. Ce n'est qu'après avoir satisfait leurs besoins qu'ils parlent de leurs affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Le travail leur est inconnu. Manger, chanter, danser, c'est tout leur bonheur ; ils n'en connoissent pas d'autre. Ils dansent en rond sans changer de place. Leurs chansons ne sont qu'une longue tenue sans aucune variété de tons, & elles roulent ordinairement sur leurs amours ou leurs exploits guer-

riers. Tandis qu'ils les chantent, leurs femmes leur servent à boire, & dès qu'ils sont ivres ils tombent par terre.

Leurs plaisirs ne sont pas interrompus par l'obligation d'honorer un Etre suprême qu'ils ignorent, où leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui par des mouvemens & des contorsions extraordinaires surprennent souvent leur crédulité au point de causer parmi eux des révolutions violentes. Ces fourbes finissent par être massacrés, si on parvient à démêler leurs impostures, ce qui arrête un peu l'esprit de devination & de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un Etre suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en a d'assez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Bresiliens vivent tous selon leurs desirs, & de même que presque tous les peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernemens va jusqu'au fanatisme, dans les mauvais passe en habitude, qui conserve à chaque nation pendant des siecles entiers son caractere, ses usages & ses goûts, n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur

se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premieres années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité, d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le théâtre de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau & le retient ou le ramene dans sa patrie : tandis que le sauvage qui jouit à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse trouve également dans tous les lieux les objets analogues au sentiment qu'il éprouve, sent que la source de son plaisir est en lui-même & que sa patrie est par-tout.

Malgré le peu de consistance des Bresiliens & le principe d'anarchie qui en résulte, les divisions sont très-rares parmi eux. S'il s'éleve une querelle & que quelqu'un y périsse, son meurtrier est livré aux parens du mort qui l'immolent à leur vengeance. Ensuite les deux familles s'assemblent, pleurent & se reconcilient dans un repas. Lorsque le coupable s'est échappé, ses filles, ses sœurs ou ses cousines deviennent les esclaves de ceux qui ont perdu leur parent ou leur ami.

Tout Bresilien épouse autant de femmes qu'il veut & les répudie quand il commence à s'en dégoûter. Celles qui manquent à leurs promesses, seule formalité qui les lie, si on les surprend en adultere sont punies de mort, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les femmes enceintes ne sont pas dispensées du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire à l'heureux succès de leur couche. Elles demeurent au lit un ou deux jours au plus ; & portant leur fruit pendu au cou dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elles reprennent leurs occupations domestiques.

Les filles sont plus heureuses que les femmes en

ce sens qu'elles peuvent se livrer sans honte à tout homme libre qui leur plaît. Leurs peres & leurs meres n'ont aucun pouvoir sur elles, mais elles dépendent de leurs freres à qui l'usage qui tient lieu de loi donne le droit de les marier ou de les vendre.

Les étrangers qui voyagent au Bresil sont reçus très-humainement. A leur arrivée on les fait asseoir dans un lit de coton suspendu en l'air. Il est bientôt entouré de femmes qui laissent tomber des larmes de joie, & qui adressent mille choses flatteuses à leur hôte. On lui sert ce qu'on a de meilleur, on ne manque jamais de lui laver les pieds. Quand on doit aller plusieurs fois au même village, il faut choisir le pere de famille chez lequel on veut loger constamment. Celui auquel on s'est d'abord adressé seroit très-offensé qu'on le quittât pour un autre. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages, celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Bresiliens se traitent & s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un homme a-t-il une plaie, son voisin se présente aussitôt pour la sucer, & tous les offices de l'amitié sont rendus avec un égal empressement. Aux plantes des forêts & des montagnes, ils joignent l'abstinence qui est le premier remede, jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous font fuir nos morts, qui nous ôtent le courage d'en parler, qui nous éloignent de tous les lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, ces sauvages regardent les leurs avec attendrissement, racontent leurs exploits avec complaisance, louent leurs vertus avec transport, on les enterre debout dans une fosse ronde. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers & ses armes. Lorsqu'une peuplade change

de lieu, ce qui arrive souvent sans d'autre raison que de changer, chaque famille met de grandes pierres sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur sans pousser des cris horribles assez semblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va se battre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Bresiliens à la guerre. L'origine de leurs plus sanglantes invasions a toujours été de venger la mort de leurs parens ou de leurs amis. On court aux armes sans beaucoup de formalités. Chaque nation a pour directeurs ou pour orateurs plutôt que pour chefs, un certain nombre de vieillards qui décident les hostilités : ils donnent le signal du départ, & pendant la marche font retentir les lieux où ils passent des expressions de la plus violente haine. On frappe des mains à ce cri, & on promet de ne pas ménager son sang. Quelquefois même on s'arrête pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homére, & dans les historiens Romains, mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans sont armés d'une massue de bois d'ébene pesante, ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Elle a six pieds de long, un de large & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fleches sont du même bois, mais leurs boucliers sont de peau. Ils ont pour instrumens de musique guerriere, des flûtes qu'ils ont faites avec des os des jambes de leurs ennemis. Elles valent bien pour inspirer le courage nos tambours, qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux sont les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Lorsque les agresseurs arrivent dans le pays qu'ils veulent ravager, les anciens & les femmes chargées de provisions s'arrêtent, pendant que les

guerriers pénetrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies pour chercher l'occasion de les surprendre. Dans les ténebres, ils mettent le feu aux cabanes, & profitent de la confusion pour assouvir leur fureur. Lorsqu'ils sont réduits à la guerre de campagne, ils se divisent par pelotons & se mettent en embuscade. Si leurs ennemis sont supérieurs, ils les laissent passer & les accablent de fleches. Vaincus, ils gagnent les forêts avec une vitesse extrême. Ils ne mettent point de gloire à combattre de pied ferme.

L'ambition des Bresiliens est de faire des prisonniers. Ceux-ci sont conduits dans le village du vainqueur, où ils sont égorgés & mangés avec de grandes cérémonies. Le festin est long, & pendant qu'il dure les anciens exhortent les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation & pour se regaler d'un mets si exquis. Cette passion pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri sur le champ de bataille: les Bresiliens se bornent à ceux qui sont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il semble que la vengeance seule assaisonne un aliment que l'humanité repousse.

La tête des morts est conservée précieusement dans les villages. On les montre aux étrangers avec appareil comme un monument de valeur & de victoire. Ils gardent les os des bras comme des jambes pour en faire des flûtes, & les dents qu'ils attachent au cou en forme de collier. Ceux qui ont le plus entassé de ces affreux monceaux dans le carnage, indépendamment de leurs blessures, gravent leurs exploits sur leurs membres par des incisions qui les honorent aux yeux de leur compatriotes. Ce ne sont pas des ornemens d'or ou de soie que l'ennemi puisse lui enlever. Il est beau pour eux d'avoir éte défigurés dans les combats. Aux yeux de leurs femmes, un homme qui cher-

che à plaire doit être couvert de sang & non de roses.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Bresiliens à subir le joug que le Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parens, les amis de ceux qui étoient aux fers s'enhardissoient à tenter de les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui tandis qu'ils travailloient d'un bras étoient obligés de se battre de l'autre.

Sousa n'amena pas des forces suffisantes pour changer la situation des choses. En bâtissant San-Salvador, il donna à la vérité un centre à la colonie ; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui en haine du nom Portugais étoient massacrés, se trouvoient aussitôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient occupés que de leur bonheur. Leur penchant pour les missionnaires devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui & se cachoient dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'alegresse, ils dansoient, ils n'obmettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur

ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations qui montroient une joie auſſi vive mais plus réſervée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere dans les lieux où on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'horreur du ſang humain & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une deſtination ſi glorieuſe diſtribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux ſauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaiſans. Ils ne revenoient jamais de leur courſe ſans être ſuivis de quelques Breſiliens dont ils avoient au moins excité la curioſité. Dès que ces barbares avoient vu les Jéſuites, ils ne pouvoient plus s'en ſéparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leur famille & leurs amis à partager leur bonheur, c'étoit pour montrer les préſens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaiſance & de l'humanité ſur des peuples ſauvages, qu'il compare les progrès que les Jéſuites ont faits en très-peu de tems dans l'Amérique méridionale avec ceux que les armes & les vaiſſeaux des cours d'Eſpagne & de Portugal n'ont pu faire en deux ſiecles. Tandis que desmilliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés, en déſerts de ſauvages errans, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes, en pluſieurs grands peuples policés. Si ces hommes rares avoient eu leur eſprit de corps, moins infecté de l'eſprit de Rome ; ſi leur ſociété née & formée à la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe ne s'étoit

pas introduite dans toutes les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques, si les chefs n'avoient pas abusé des vertus mêmes de leurs membres, on ne feroit pas réduit à douter, à balancer aujourd'hui entre le fanatisme d'une société qu'on accuse de politique, & la politique des cours, qui de tout tems eut une ambition exclusive.

Les Bresiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice qui fit un grand éclat diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer au vingt-quatrieme degré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bresil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites chargés de faire recevoir les réparations que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : « mes peres, » leur dit-il, nous consentons à oublier le passé & » à faire une nouvelle alliance avec les Portugais ; » mais qu'ils soient désormais plus modérés & plus » fideles aux droits des peuples qu'ils ne l'ont été. » Notre amitié mérite au moins de l'équité. On » nous traite de barbares, cependant nous respec- » tons la justice & nos amis. » Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus réligieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : « si vous doutez de la » bonne foi des Cariges, je vais vous en donner » une preuve. J'ai un neveu que j'aime tendre- » ment ; il est l'espérance de ma maison & fait les » délices de sa mere : elle mourroit de douleur si

» elle perdoit ſon fils. Je veux cependant vous le » donner en ôtage. Amenez-le avec vous, culti» vez ſa jeuneſſe, prenez ſoin de ſon éducation, » inſtruiſez-le de votre religion. Que ſes mœurs » ſoient douces, qu'elles ſoient pures. J'eſpere qu'à » votre retour vous m'inſtruirez auſſi, & que vous me » rendrez la lumiere. » Pluſieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jéſuites étoient trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet événement; & rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchaſſent à tromper les Indiens en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces miſſionnaires, & le crédit qu'ils avoient alors à la cour les faiſoit aſſez reſpecter dans la colonie pour que le ſort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de ſucre furent vivement pouſſées avec les inſtrumens que fourniſſoit l'Afrique. Cette vaſte région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie ſubjuguée par les Portugais qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'eſclaves que la métropole employoit au ſervice domeſtique & à l'exploitation des terres. Cet uſage qui n'a été proſcrit que par le monarque actuel & qui eſt un de ceux qui ont le plus influé dans le caractere national, s'introduiſit plus tard dans les poſſeſſions du nouveau monde. Il n'y commença que vers l'an 1570. Les negres s'y multiplierent prodigieuſement au tems dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverſerent plus : ils les encouragerent même en ſe vouant à des occupations moins rudes & en fourniſſant à la colonie quelques ſubſiſtances. Un accord ſi heureux produiſit les plus grands avantages.

Cette proſpérité dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former ſucceſſivement des établiſſemens à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Pa-

raïba, dans l'île de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit communément tardif des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit il y a deux siecles la langue françoise, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

« Les Bresiliens, dit Lery l'un des interlocu-» teurs, fort ébahis de voir les François prendre » tant de peine d'aller quérir leur bois, il y eut » une fois un de leurs vieillards qui me fit cette » demande. Que veut dire que vous autres Fran-» çois venez de si loin quérir du bois pour vous » chauffer? N'y en a-t-il point en votre terre? A quoi » lui ayant répondu qu'oui & en grande quantité, » mais non pas de telle sorte que le leur, lequel » nous ne brûlions pas comme il pensoit, ainsi » comme eux-mêmes en usoient pour teindre leurs » cordons & plumages, les nôtres l'amenoient » pour faire la teinture : il me répliqua : voire, » mais vous en faut-il tant? Oui, lui dis-je, » car y ayant tel marchand en notre pays qui a » plus de frises & de draps rouges que vous n'en » ayez jamais vu par deçà, un seul achetera tout » le bois dont plusieurs navires s'en retournent » chargés. Ha, ha! dit le sauvage, tu me contes » merveilles. Puis pensant bien à ce que je lui » venois de dire, plus outre dit; mais cet hom-» me tant riche dont tu parles ne meurt-il point? » Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les au-» tres. Sur quoi, comme ils sont grands discou-» reurs il me demanda derechef & quand donc-» ques il est mort, à qui est tout le bien qu'il laif-» se? A ses enfans, lui dis-je s'il en a, & à défaut » d'iceux à ses freres, sœurs, ou plus prochains. » Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure

» cognois-je que vous autres François êtes des grands
» fols ; car vous faut-il tant travailler à passer la
» mer pour amasser des richesses à ceux qui survi-
» vent après vous, comme si la terre qui vous a
» nourris n'étoit point suffisante aussi pour les nour-
» rir. Nous avons des enfans & des parens lesquels,
» comme tu vois, nous aimons ; mais parce que
» nous sommes assurés qu'après notre mort, la terre
» qui nous a nourris les nourrira, certes nous nous
» reposons sur cela. »

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exemte de l'ambition, mais plus nécessaire encore aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, cette philosophie ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hazard & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Bresil. Ils n'avoient à faire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui à leur exemple devoit secouer le joug de l'Espagne, mais non pas comme eux celui des rois.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui soulevent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer ; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république le tems de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621 par la création d'une compagnie des Indes Occidentales dont on espéra

les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique compriſes dans ſon privilege exclusif, qu'avoit eu en Aſie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle ſociété furent de ſix millions de florins. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zelande pour deux, la Meuſe & Weſtfriſe pour une chacun, la Friſe & Groningue enſemble pour un neuvieme. L'aſſemblée générale devoit ſe tenir ſix ans ſans interruption à Amſterdam, & enſuite deux à Middelbourg. La compagnie Occidentale mécontente que ſon privilege fut moins étendu que celui de la compagnie Orientale ne ſe preſſa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque de Breſil.

On avoit les lumieres néceſſaires pour ſe bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hazardé d'y aller, ſans être arrêtés par la loi qui en interdiſoit l'entrée à tous les étrangers. Comme ſuivant l'uſage de leur nation, ils offroient leurs marchandiſes à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour que le pays étoit dans une eſpece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt perſonnel y avoit corrompu tous les eſprits; que les ſoldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié juſqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il ſuffiroit de ſe préſenter avec des forces un peu conſidérables pour ſurmonter infailliblement les légers obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la conquête d'une région ſi riche.

La compagnie chargea en 1624 Jacob Willekens de cette importante & glorieuſe entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit à la vue de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province ou de la capitainerie qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie ne fit guere plus de réſiſtance.

Cette nouvelle cauſa plus de joie que de douleur au conſeil d'Eſpagne. Les miniſtres qui le compo-

soient furent consolés du triomphe du plus opiniâtre ennemi de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse, ils éprouvoient une résistance qui blessoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus souple leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentimens, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus considérables, les plus distingués pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer les transports indécens de leurs tyrans : tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois, on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626 avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier à la tête de quinze cens hommes avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jetoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'océan étoit couvert

de ses flottes. Ses amiraux cherchoient par des exploits utiles à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever en secondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple. Rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout sembloit aguerrir, renforcer & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par des récompenses fréquentes & bien placées. Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée par un arrangement si sage avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leur vaisseau ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires dont la dépense montoit à quarante-cinq millions de florins. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus quatre vingt-dix millions de florins. Aussi le dividende ne fut-il jamais au dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Bresil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630 avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il laissa en partant subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans avec Fernambuc vingt mille caisses de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces

Ces richesses qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Bresil entier, & chargea le comte Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il entra en campagne. On lui opposa successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Bresilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé & à qui il ne manqua pour être général que d'avoir appris la guerre sous de bons maitres. Tous ces différens chefs se donnerent de grands mouvemens pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Sogeripe, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déja sept des quatorze provinces qui formoient la colonie avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs succès par une révolution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient pas connu le bonheur. Philippe II prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé avoit cherché à dégrader leur caractere, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour y réussir. Son fils trop fidele à ses maximes, convaincu qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient coûté des ruisseaux de sang, & leur avoient procuré beaucoup de gloire & de puissance. Le successeur de ce foible prince plus imbécille encore que son pere, attaqua à découvert

& avec mépris leur administration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un secret incroyable éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier le 23 de juin 1641 avec les Provinces-Unies une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussitôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Bresil fut confié à Hamel marchand d'Amsterdam, à Bassis orfevre de Harlem, à Bullestraat charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux administrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations les menerent bientôt trop loin. Ils laissoient écrouler les fortifications déja trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre qu'on payoit fort cher; ils permettoient de repasser en Europe à tous les soldats qui le desiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient.

Les éloges que leur attiroit la richesse des cargaisons de la part d'une direction également avide & bornée acheverent de leur tourner la tête. Pour les grossir encore, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes possessions ou des circonstances particulieres avoient retenus sous la dénomination de la compagnie. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès qui justifie toutes les résolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à se plaindre. Les plus hardis s'unirent en 164, pour se venger. Leur projet étoit de massacrer dans une fête au milieu de la capitale de Fernambuc tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main basse sur le peuple qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Plusieurs des conjurés avoient acheté des marchandises payables à terme, dans l'espoir de les retenir après l'exécution du complot. Il fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever le terrible étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets assemblent autour de lui les Bresiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur donne sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le

tems de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractere. Il montre un front menaçant même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il inspire ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A cette époque brillante Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie de quelques places qu'ils avoient opiniâtrement refusé de restituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts n'avoit pas pu songer à se faire justice, mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bresil, elle avoit même favorisé sous main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice trop long-tems amusée par ces protestations fausses & frivoles se réveilla enfin. Jean IV averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Bresil.

Viera qui pour achever ce qu'il avoit commencé n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. Si „ le roi, dit-il, étoit instruit de notre zele, de ses „ intérêts & de nos succès, bien loin de chercher „ à nous arracher les armes, il nous encourage„ roit à poursuivre notre entreprise, il nous appuie„ roit de toute sa puissance. „ Ensuite dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continue-

rent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques-autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer, & à la famine, évacua le Bresil par une capitulation du 28 janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Effrayées l'une & l'autre des dépenses qu'il y auroit à faire, des difficultés qu'il faudroit surmonter, de l'impossibilité morale de réussir avec les plus grands efforts, on donna une autre direction à la guerre à laquelle le gouvernement se portoit avec répugnance. Si on se flatta d'arriver au but par des voies détournées, l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité qui en 1661 termina les divisions des deux puissances assura la propriété du Bresil entier au Portugal qui s'engagea de son côté à payer aux Provinces-Unies quatre millions de florins en argent ou en marchandises. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient commercer au Bresil aussi librement que les Portugais même. Nous ignorons si cette stipulation étoit sérieuse, ou seulement convenue pour ménager la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir : ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour soutenir ce commerce, ou si elle avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue son ascendant & son empire dans le Bresil.

Les Portugais ne s'y virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut

de régler le sort des Bresiliens qui s'étoient soumis, qu'on espéroit soumettre en examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, qui n'avoient aucun principe, les avoient calomniés. Parce que la premiere impression que firent les Européens sur de petites nations divisées par des continuelles fut un sentiment de défiance, on se crut en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces au commencement. La difficulté de s'entendre multiplia de part & d'autre les occasions du mécontentement & les fureurs. Si dans la suite les naturels du pays renouvellerent les hostilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaise foi, les vexations de la puissance inquiete & ambitieuse qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau monde. Dans quelques occasions, on put les accuser d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées, mais jamais d'injustice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promesses, à la foi des traités, aux droits sacrés de l'hospitalité.

Cette opinion de leur caractere fit prendre le parti de les rassembler dans les villages qu'on distribua sur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on assuroit la communication des établissemens Portugais, & on éloignoit les sauvages qui en infestoient les intervalles par leurs brigandages. Des missionnaires la plupart Jésuites furent chargés du gouvernement spirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches aussi exactes qu'il est possible de les faire dans un pays où tout est mystere nous ont appris que ces ecclésiastiques agissoient en vrais despotes. Ceux qui avoient conservé quelques principes de douceur & d'humanité, soit paresse, soit fanatisme, entretenoient ces petites sociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raison, ni jusqu'à un certain point leur industrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui sont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaise administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La cour de Lisbonne en dispensant les Indiens de tout tribut les avoit assujettis à des corvées. Cette loi funeste les mettoit dans la dépendance des commandans & des magistrats voisins, qui sous le prétexte si familier aux gens en place de les employer pour les besoins publics, les sacrifioient trop souvent à leur service. Ceux que cette tyrannie & celle de leurs conducteurs n'occupoient pas étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu de manioc autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures de quoi se procurer des clincailleries & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais pour le service domestique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de tems, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Bresiliens soumis dont le nombre ne passa jamais deux cens mille. Les indépendans n'eurent guere de rapport avec les Européens que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilité entre les deux nations devinrent rares & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-

tres de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi vers la riviere de la Plata, & au nord jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ces sources dans cette multitude de torrens qui descendus de la partie orientale des Andes se réunissent dans un terrain spacieux pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha comme un réservoir des Cordilieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima vers les onze degrés de latitude australe. Il tombe & s'avance vers le cinquieme jusqu'à Jaën de Bracamoros. De-là il tourne à l'est, & coule parallélement à la ligne équinoxiale, jusqu'au cap du nord, où il entre dans l'océan sous l'équateur même par une embouchure large de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaën où il commence à être navigable trente degrés en longitude qui font sept cent cinquante lieues communes; mais qui sont évaluées par les détours à mille ou onze cens lieues suivant les observations de Messieurs de la Condamine & de Maldonado, les seules qui méritent une créance entiere. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres dont plusieurs ont cinq ou six cens lieues de cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'iles trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. La plus considérable est celle de Joannes à laquelle on donne quarante lieues de circonférence, & qui est peuplée de nombreux & maigres troupeaux dont les cuirs sont peu estimés.

L'embouchure de l'Amazone fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon un des compagnons de Colomb, & sa source à ce qu'on croit en 1538

par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Créllana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarrassoient leur navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe comme sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit à changer le nom de Maranon que portoit ce fleuve en celui d'Amazone qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eut pas enfanté beaucoup plus de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis n'avoient détruit cette source féconde pour le merveilleux qui leur est si cher. C'est là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné sans y trouver une foule de merveilles, avoit plusieurs siecles auparavant donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de tous ses héros jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane en furent plus disposés à réaliser cette fiction en transportant dans le nouveau monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Il est vraisemblable que telle fut l'origine de l'opinion qui s'établit alors en Europe & en Amérique qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année pour le plaisir de se perpétuer. Ce qu'on a dit de plus raisonnable en faveur de cette idée romanesque, c'est que dans le nouveau monde les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité,

qu'il n'étoit pas étonnant que plusieurs eussent formé de concert le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre, de porter les vivres & le bagage dans leur guerre & dans leurs chasses devoit les rendre naturellement capables de cette résolution. Mais s'il étoit vrai que des femmes eussent pu se séparer, s'éloigner ainsi des hommes qui les avilissoient, étoit-il vraisemblable que ces hommes eussent recherché tous les ans un sexe qu'ils avoient si fort dégradé? La société n'a point encore interverti jusqu'à ce point l'économie de la nature, & si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un & de l'autre sexe qui vivent séparées sans ce besoin & ce desir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hazard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ajoutez à cette réflexion qu'on n'a jamais pu déterminer le lieu où les Amazones avoient établi leur empire. Il en sera donc de ce prodige singulier comme de tant d'autres qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua gentilhomme Navarrois distingué par sa sagesse & par son courage offrit au vice-roi en 1560 de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cens hommes. Ces monstres nourris dans le sang, & altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête avec le titre de roi un Basque féroce nommé Lopés d'Aguirre qui leur promettoit tous les trésors du nouveau monde.

Echauffés par des espérances si édifiantes, ces barbares descendirent dans l'océan par le fleuve

& aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'île eſt égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent les mêmes horreurs, de plus grandes encore parce qu'elles ſont plus riches. On pénetre dans la nouvelle Grenade pour gagner Quito & le ſein du Pérou où tout devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes aſſemblé avec précipitation attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échaper marque ſon déſeſpoir par une action atroce. „ Mon enfant, dit-il, à ſa fille „ unique qui le ſuivoit dans ſes voyages ; j'eſpé- „ rois te placer ſur le trône ; les événemens trom- „ pent mon attente. Mon honneur & le tien ne „ permettent pas que tu vives pour devenir l'eſclave „ de mes ennemis : meurs de la main d'un pere. „ A l'inſtant, il lui tire un coup de fuſil au travers du corps & l'acheve tout de ſuite en plongeant un poignard dans ſon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il eſt pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi ſiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la ſuite pour en reprendre la découverte furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation, qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années à l'embouchure une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638 avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone juſqu'à l'embouchure du Napo, & enſuite le Napo même qui le conduiſit aſſez près de Quito où il ſe rendit par terre. La haine qui diviſoit les Eſpagnols & le Portugais quoique ſoumis au même maître, n'empêcha pas qu'on le reçut avec les égards, l'eſtime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un ſignalé ſervice. Il repartit

accompagné de d'Acuna & d'Artiéda deux Jésuites éclairés qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux fut porté à la cour de Madrid où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis qui infestoient les mers du nord & du sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs qui manquoient rarement de prendre les bâtimens qui se trouvoient écartés du convoi par les gros tems ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier à ces inconvéniens. On crut possible, facile même d'y faire arriver par des rivieres navigables ou à peu de frais par terre les trésors de la nouvelle Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para les galions prêts à les recevoir. La flotte du Bresil auroit fortifié la flotte Espagnole en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté des parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque missionnaire accompagné d'un seul homme de sa nation se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des fo-

rêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire put employer & dont il eut besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans les lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les y fixer. Accoutumés à des continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu leur paroissoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent, & une aversion insurmontable pour le travail les ramenoit naturellement dans leurs forêts où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux mêmes qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort au plus tard entraînoit la ruine entière de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles qui paroissoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637 a pris par degrés quelque consistance. On y compte aujourd'hui trente-six peuplades dont douze sont situées sur le Napo & vingt-quatre sur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cens habitans, & les autres en ont moins encore. Ses accroissemens doivent être fort lents, & ne peuvent jamais être considérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure: elles se font souvent avorter. Les hommes sont foibles, & l'habitude où ils

font de se baigner à toute heure n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, & il est vrasemblable qu'on ne réussira jamais à fixer ces demi sauvages à la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entiérement submergé, il y a peu de positions favorables pour des établissemens. Ils sont la plupart si éloignés les uns des autres qu'il leur est impossible de se secourir. Il est difficile enfin que les recrues puissent être désormais nombreuses. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer sont éloignées, la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles & si peu nombreuses qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito qui en est éloigné de trois cens lieues pour les échanger contre des choses dont on a un besoin indispensable. Une cabane ouverte de tous côtés formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'est jusque-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Il sont si contens de ce qu'ils possedent qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins que dans la multiplicité des jouissances qu'ils demandent.

Cet état naissant formé par la religion seule n'a été jusqu'ici d'aucun profit à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. Cependant

elle en a formé le gouvernement de Maynas; mais le commandant ne s'y rend jamais, & on y voit d'Espagnols que quelques Métis fixés dans le bourg de Borgia regardé comme la capitale de la Province. Les destructeurs du nouveau monde n'ont jamais troublé un pays qui n'offre ni métaux, ni aucune des richesses qui excitent si puissamment leur avidité. Sa tranquillité est même respectée par les sauvages voisins qui viennent de tems en tems s'y incorporer.

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de l'Espagne sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à ses rivaux un pareil service. A six ou sept journées au dessous du Pevas, la derniere peuplade dépendante de la cour de Madrid, on trouve saint Paul la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent à cinq cens lieues de la mer un spectacle agréable; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains avec du linge, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para dans les voyages quils y font sur leurs bâtimens pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer par cette communication des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito dont ils sont plus séparés par la Cordeliere, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il seroit de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que le Quito languit dans la pauvreté faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone s'éleve-

toient à un degré de prospérité où sans cela elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient avec le tems de grands avantages de cette activité qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales ou des jalousies des couronnes comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Non. L'homme n'a jamais été bon, il est digne des maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts que l'avarice & la méfiance des conquérans du Bresil ont élevés depuis la peuplade de Coari jusqu'aux bords de l'océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau monde que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrage, que les garnisons en soient très-foibles, les Indiens peu nombreux placés dans les intervalles sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées aux joug ont disparu, & ont été chercher un asyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrain qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé comme l'intérêt de la métropole le vouloit. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité l'Amazone fournit au Portugal de la salse-pareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de construction & beaucoup de cacao qui jusque dans les derniers tems a été la

monnoie courante du pays ; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para capitale de la colonie, tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne sont pas même les seuls que cette partie du nouveau monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers tems dans leurs colonies. Le hazard seul a fait découvrir le Cucherie & le Pécuri, deux arbres aromatiques dont les fruits ont les propriétés de la muscade & de girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie feroit arriver vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais qui sur l'Amazone n'emploient à leurs travaux que des sauvages n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfans étoient saintement réduits en servitude pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chrétiens devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite, les forts qu'on avoit élevés servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à six cens lieues pour grossir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas, en 1733 dans les missions du Napo ; en 1741 jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens tems sur des rivieres moins éloignées. Rio-negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déja depuis long-tems un fort considéra-

ble. Sur ses bords, campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions dirigées par les Carmes dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier succès en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-negro a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oserons l'assurer au moins que les projets de la cour de Lisbonne sur la riviere de la Plata méritent une attention sérieuse.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu après les Espagnols ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer leur revint en 1679. Leur activité qui étoit alors plus grande dans le nouveau monde que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déja formé la colonie du Saint Sacrement auprès des îles Saint Gabriel situées vis-à-vis de Buenos-ayres, lorsque le hazard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent sans délibérer les fortifications qui venoient pour ainsi dire de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cette entreprise ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que ses prétentions fussent éclaircies, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, ou s'ils étoient obligés par les vents d'entre dans la riviere de la Plata, ils fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II qui craignoit la guerre & les affaires eus

la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle continueroit à lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au delà de quatorze familles Portugaises, que les maisons y seroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort, & que le gouverneur de Buenos-ayres auroit également le droit de visiter, & la colonie, & les vaisseaux qui y arriveroient.

Si les Jésuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre; ils auroient sûrement prévu les conséquences d'une pareille complaisance. Il étoit impossible qu'un établissement fixe, quel qu'il fût dans une position si importante ne devînt une source féconde de contestations avec un voisin entreprenant, qui formoit des prétentions immenses, qui étoit assuré de l'appui de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Bresil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'agrandir & se fortifier. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on devoit prévoir.

Dans les premiers momens qui suivirent l'élévation d'un prince François sur le trône d'Espagne, lorsque tout étoit encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint Sacrement avec une célérité extrême. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même tems de l'inquiétude aux Guaranis en faisant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts d'un ennemi si redoutable. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant démêlé la ruse, menerent en 1705 leurs néophytes au Saint-Sacrement dont le siege étoit déja formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries dont ils essuyerent le feu, sans quitter leurs rangs. La

mousqueterie qui leur tua aussi beaucoup de monde n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint Sacrement reçut une existence solide à Utrecht. La reine Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit, ni ses intérêts, ni ceux de ses alliés dont la puissance augmentoit ses forces, exigea de l'Espagne ce grand sacrifice.

A cette époque le nouvel établissement qui n'avoit plus rien à ménager se livra à un commerce immense avec Buenos-ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-tems. Rio-Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des negres, des étoffes d'Europe à Buenos-ayres qui donnoit en retour des farines, du biscuit, de viandes séchées ou salées & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les trésors du Pérou, témoigna un chagrin extrême. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation que la politique ouvroit de tems en tems étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 janvier 1750 que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie de Saint Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata qui lui appartenoit par le traité d'Utrecht, le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes dont les Portugais étoient en possession entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent

dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit de son côté au Portugal toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay depuis la riviere Ibicui du côté du nord, le village de Sainte-Rose & tous les autres établis par les Espagnols sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les deux cours. Des ministres même oserent dire à Lisbonne qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement plus de deux millions de piastres dans la métropole, à des possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus communes à Madrid. On croyoit déja voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay remplissant de leurs marchandises les peuplades répandues sur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, jusqu'au Potosi, s'emparant peu à peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher, lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire jour. C'étoit, disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maison.

Ces dispositions firent naître une infinité de cabales dont les Jésuites furent regardés comme auteurs ou acteurs. On savoit qu'ils étoient mécontens de voir par cet arrangement démembrer une république qu'ils gouvernoient, & l'on crut pouvoir les soupçonner sans témérité de faire jouer tous les ressorts possibles pour empêcher que cet accord ne se terminât. On les chassa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique. La chose ne paroissoit pas aisée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués. Ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils

crussent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de disposer d'eux en faveur d'un autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades ou ne le fussent pas ouvertement; quoiqu'elles ne vissent pas à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient amenées au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne. Ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si on eut remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays, à emporter tout ce qu'ils pourroient, à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât; soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité de change fut annullé en 1661, & les choses resterent en Amérique sur l'ancien pied; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été

portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut ſe permettre de dire, c'eſt qu'elle a une grande vraiſemblance. Il n'étoit guere poſſible que des hommes qui avoient élevé un vaſte édifice par de grands travaux en viſſent tranquillement la chûte. Le zèle de la religion qui avoit fondé leur puiſſance devoit leur ſervir de prétexte pour s'y maintenir. Le caractere qu'on ſuppoſe à cette ſociété qui s'eſt ouvert dès ſa naiſſance une route ſecrette a la domination fait ſoupçonner qu'elle n'étoit pas délicate ſur les moyens de conſerver ſon pouvoir en Amérique. Cette ſeule idée mene à de longues réflexions que nous abandonnons à la ſagacité des lecteurs les plus judicieux, pour parler d'une nouvelle maniere que les Portugais imaginerent d'étendre leurs poſſeſſions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Breſil, & la plus voiſine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, eſt une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais qui la fonderent, furent les malfaiteurs qu'on avoit d'abord envoyés dans le nouveau monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les aſſujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils prirent des naturelles du pays pour femmes, & devinrent en ſi peu de tems ſi corrompus que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Le mépris, la crainte d'être troublés dans leurs déſordres, l'amour de la liberté leur firent deſirer d'être indépendans. La ſituation de leur ville qu'un petit nombre d'hommes pouvoit ſûrement défendre contre des armées plus nombreuſes qu'on n'en pouvoit aſſembler contr'eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maitres qu'eux-mêmes; & le ſuccès couronna leur entrepriſe. Des bandits de toutes les nations accoururent pour ſe joindre à eux, & en peu d'années la population de la nouvelle république ſe trouva conſidérable. L'entrée en étoit ſévérement fermée à tout voyageur. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir.

Les Candidats étoient assujettis à de rudes épreuves qu'ils continuoient jusqu'à ce qu'on se fût assuré qu'ils n'étoient pas des espions, & qu'ils avoient les qualités qu'on exigeoit. Ceux qui ne soutenoient pas l'examen ou qu'on pouvoit soupçonner de perfidie étoient massacrés sans miséricorde. On ne traitoit pas mieux ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Un air pur, un ciel toujours serein, un climat très-tempéré quoique par les vingt-quatre degrés de latitude australe, une terre abondante en bled, en sucre, en pâturages excellens : tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude naturelle à des brigands courageux, peut-être l'envie de dominer qui suit de près l'amour de l'indépendance ; les progrès de la liberté qui menent au desir d'un nom, d'une gloire quelconque, les pousserent à sacrifier un genre de vie commode à de courses pénibles & périlleuses.

Elles eurent d'abord pour objet de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens étoient si souvent enlevés ou massacrés, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal sains du Parana & de l'Uruguay où ils sont encore. Cette émigration ne servit de rien. On fut convaincu plus que jamais qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de vivre en sûreté, que de se procurer pour se défendre des armes pareilles à celles des agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens. Les législateurs des Guaranis oserent représenter que cette précaution nécessaire avec des esclaves dont la soumission étoit forcée, devoit être superflue contre des hommes qui trouvant leur bonheur à vivre sous la domination des rois catholiques qu'ils avoient volontairement reconnue, ne pouvoit

voient être tentés de la secouer, à moins qu'on ne voulût changer leur obéissance en servitude, ce que le souverain avoit promis de ne jamais faire. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes, que malgré les oppositions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien pour devenir le boulevard du Paraguay, pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils alloient dans les lieux où ils savoient que les missionnaires faisoient ordinairement leur courses; ils y plantoient des croix. Deux ou trois des plus intelligens s'habilloient en Jésuites, faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, donnoient des remedes aux malades, & leur persuadoient de venir se faire chrétiens dans un lieu commode où rien ne manqueroit à leur bonheur. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un grand nombre, leurs troupes qu'ils avoient tenu cachées se montroient, & se jetoient sur ces Indiens crédules, les chargoient de fers, les menoient dans leur repaire. Quelques-uns qui s'échapperent répandirent l'alarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons, & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusque sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui dans l'espace de trois ou quatre cens lieues ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres, dans le creux des montagnes, ou se sont dispersés au hazard dans les endroits les plus sombres des forêts. La destinée de leurs destructeurs n'a pas été plus heureuse. Ils se sont insensiblement fondus & anéantis dans ces incursions périlleuses, qui le plus souvent duroient des années entieres. Mais le malheur du nouveau monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république par des Bresiliens vagabonds,

par des negres qui avoient brisé leur chaîne, par des Européens pour qui ce genre de vie avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, après même qu'il s'est déterminé par des circonstances particulieres à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitans ont pris une direction qui loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de plusieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord du Paraguay. Le voisinage du lac de Xarayès leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto Grosso qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne qui croyoit avoir des droits sur cette contrée ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites. Cette barriere qu'ils savent bien être insurmontable, les a obligés à ralentir leur marche, & les forcera pour suivre la carriere de leur ambition à prendre des voies très-détournées.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou par des brigandages sans frein & sans terme, les côtes du Bresil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole assez du sucre pour sa consommation & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le beaume de Caparva, huile Balsamique qui découle par incision d'un arbre appellé Cobaiba; l'Ipecacuanha vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao que la nature seule donnoit dans quelques endroits & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton supérieur à celui du Levan & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes Orientales; de l'indigo qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts; enfin du bois du Bresil.

L'arbre qui le fournit eſt de la hauteur de nos chênes & n'a pas moins de branches. Ses feuilles ſont petites, à demi rondes, d'un très-beau verd luiſant. Son tronc eſt communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs ſemblables au muguet & d'un très-beau rouge exhalent une odeur agréable & très-amie du cerveau qu'elle fortifie. Son aubier eſt ſi épais que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre aux ouvrages de tour, prend bien le poli; mais ſon principal uſage eſt dans la teinture rouge. Cet arbre naît dans des lieux ſecs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Breſil; mais il eſt plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait ſe coupe à dix lieues d'Olinde capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandiſes, le Portugal donnoit au Breſil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles, de la clincaillerie, du papier: tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent dont la métropole avoit bien ou mal à propos interdit l'uſage à ſes colonies.

Tout le commerce ſe faiſoit par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans dans le mois de mars de Lisbonne & de Porto. Elle étoit compoſée de vingt à vingt-deux navires, pour Rio-Janerio, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernanbuc, de ſept ou huit pour Para. Les bâtimens ſe ſéparoient à une certaine hauteur pour aller à leur deſtination reſpective. Ils ſe réuniſſoient à la Bahia pour regagner le Portugal dans le mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante ſous l'eſcorte de cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs vaiſſeaux dans le tems qu'ils auroient jugé le plus conve-

nable à leurs intérêts. Un systême si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret qui nuit à celui des marchandises en les faisant hausser. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les voyages se seroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole devenue plus vive auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations; mais elle fut long-tems arrêtée par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaisseaux qui auroient navigué séparément, & ensuite par les obstacles que mettoient les vices-rois du Bresil à ce grand changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutissent à la capitale, ils réussirent à les y retenir, après avoir eu l'adresse de les y attirer. Par-là cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-florissante.

On y arrive par la baie de Tous-les-Saints dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa profondeur qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites îles qui produisent du coton, & qui forment une perspective agréable. Le fond qui est resserré & à couvert de toute insulte forme un port excellent, où les plus nombreuses flottes jouissent d'une sûreté entiere, & de la plus grande tranquillité. Il est dominé par la ville bâtie sur cette pente rapide par les douze degrés quarante-cinq minutes de latitude australe. Quoique les Portugais aient laissé ruiner un rempart de terre dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croient suffisamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de distance en distance & par une garnison de six compagnies. Des ingénieurs assez intelligens pour profiter

de l'avantage du terrain la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maisons la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi très-ancienne qui a été souvent violée & qu'on a renouvellée en 1749 avec une attention très-décidée de la faire observer au Bresil comme en Europe, interdit l'usage des étoffes d'or & d'argent, des galons dans le vêtement. La passion du faste que les loix ne peuvent déraciner a cherché un équivalent dans des crains, des médailles, des chapelets, des diamans, riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses & des chaises, les gens opulens toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette heureuse commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui sans l'aveu de leurs meres ou même sous leur abri s'attachent des amans sont traitées avec moins de sévérité. Si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent

à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses ; sur-tout quand achetées par le sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société que la séparation des deux sexes entraîne inévitablement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble les jouissances & les délices de la vie à Bahia. L'hypocrisie des uns ; la superstition des autres ; l'avarice au dedans & le faste au dehors ; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses ; les défiances qui accompagnent la foiblesse ; une indolence qui se repose entiérement sur des esclaves du soin de ses plaisirs & de ses affaires : tous les vices qui sont épars & rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant on espere que ces mœurs dont la teinte s'est déja affoiblie se dépouilleront encore d'une partie de leur corruption, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclairera, si les lumieres qui affoiblissent quelquefois des peuples vertueux peuvent épurer & réformer des nations corrompues.

Le physique du climat de la capitale du Bresil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à desirer. On n'y voit point de moutons, la volaille est rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y désolent comme dans le reste de la colonie les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent le poisson dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on porte d'Europe n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption est d'une cherté extrême. Le prix de ce qui appartient à l'industrie est plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais uniquement occupés du commerce du tabac & de quelques autres marchandises croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer.

Les eſclaves qui forment la plus grande partie de la population ſont tous employés à la culture des terres ou à groſſir le cortege, à ſoutenir la repréſentation des riches.

Malgré ces vices qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems proſpéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter au commencement du ſiecle un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

On n'eſt pas d'accord ſur les circonſtances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais ſortis en caravane de Rio-Janeiro pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Pauliſtes qui en échange de quelques marchandiſes d'Europe donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema ſituées à leur voiſinage.

Quelques années après des ſoldats de Rio-Janeiro chargés d'une expédition contre les Indiens qui habitoient aſſez avant dans les terres, remarquerent dans les pays qu'ils traverſerent que les habitans ſe ſervoient d'or pour leurs hameçons. Les éclairciſſemens qu'ils ne pouvoient manquer de demander leur apprirent que les torrens en deſcendant des montagnes apportoient une grande quantité de ce métal qu'on alloit chercher dans le ſable, après que les eaux étoient écoulées. Cette connoiſſance fut miſe à profit. Elle occaſiona des recherches. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer firent abandonner cette fauſſe route des tréſors. Une veine d'or qui s'étend dans un eſpace immenſe ne ſe trouva pas aſſez riche pour être exploitée. Après pluſieurs expériences toutes malheureuſes, on ſe borna à la pratique des Indiens. Elle a été ſuivie du plus grand ſuccès à Villa-rica & dans une étendue de pays très-conſidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce ſol précieux à ceux qui ont des moyens pour en tirer parti.

Des esclaves negres sont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivieres, & à le séparer du sable & de la boue où la nature l'a caché. L'usage le plus ordinaire est que chaque esclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir assez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer d'avantage, a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait, est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail & du soin de le faire vivre à son tour dans l'opulence. Pourvu qu'il paie le tribut de sa tâche, son maître ne peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur dans l'esclavage que d'en pouvoir sortir par les peines mêmes qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Bresil par le quint que le Roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à dix-huit millions de cruzades ou à quarante-cinq millions de livres. On ne sera pas accusé d'exagération en avançant que le desir de se soustraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les derniers tems à six ou sept cens mille piastres chaque année. Il y a même des gens étonnés que cette communication existe entre deux nations qui ne fabricant rien & mettant à peu près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal qui est très-étendue & par-tout accessible donne des facilités que n'a pas la presqu'île de Cadix pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau monde. D'ailleurs les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention ſur les ſuites que devoit avoir la découverte faite dans le Breſil, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent ſe rapprocheroient plus qu'ils ne l'étoient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que quoiqu'il eut toujours fallu pluſieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été conſtamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays ſuivant leur abondance reſpective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent eſt comme un à huit. A la Chine comme un à dix. Dans les autres parties de l'Inde comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à meſure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations ſemblables. Dans l'ancienne Grece l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorſque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome maîtreſſe du monde, la proportion d'un à dix fut la plus conſtante. Elle s'éleva d'un à treize ſous Tibere, ſoit que l'or fut devenu plus rare, ſoit que l'argent fut devenu plus commun. On trouve des variations ſans nombre & ſans meſure dans les tems de barbarie. Enfin, lorſque Colomb pénétra dans le nouveau monde, l'or étoit à l'égard de l'argent au deſſous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou ne les rendit pas ſeulement plus communs; elle hauſſa encore la valeur de l'or contre l'argent qui ſe trouva plus abondant dans ces riches contrées. L'Eſpagne qui étoit le Juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme à un ſeize dans ſes monnoies; & ſon ſyſtême avec quelques légeres différences fut adopté de toute l'Europe.

Ce ſyſtême exiſte encore, ſans qu'on ſoit en droit de blâmer les ſpéculations qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or depuis que le Breſil en fournit beaucoup, n'a baiſſé que peu dans les marchés & & n'a point baiſſé du tout dans les monnoies, c'eſt par des circonſtances particulieres qui ne détruiſent

point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fut pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans aussi chers quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les tems les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir, soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens, aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi invite l'homme à se parer de ce que la nature à de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un si grand ornement dans la sociéré. On en trouve de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'éméraude. Cette derniere couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chere. Viennent ensuite des diamans roses, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté sont les qualités naturelles & essentielles; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamans. Jusqu'à nos jours on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est dans la riviere de Gouel qui se perd dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour du nom d'un gros bourg situé près de l'endroit de la riviere où sont les diamans. On en a toujours tiré fort peu, ainsi que de la riviere de Succadan qui coule dans l'île de Borneo. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le cap de Commorin jusqu'au Bengale en a fourni, infiniment davantage. On ne les y trouve pas rassemblés : ils sont

épars dans un terrain si bloneux, pierreux, ftérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde ne tarissent la source de cette richesse, lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Sera-do-frio dans le Bresil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or trouvoient des petites pierres luisantes qu'ils jetoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il soupçonna que ce pouvoit être des diamans. Pour savoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha son ministre en Hollande d'éclaircir ces soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussitôt les Portugais en chercherent avec tant de succès que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cens quarante-six onces. Cette abondance en fit sur le champ baisser le prix de trois quarts. Mais le ministere prit des mesures qui le ramenerent bientôt à leur premiere valeur où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cens esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit en payant six cens cruzades par tête de mineur. La cour s'est réservé dans les deux contrats tous les diamans qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit sous peine de la vie d'empieter sur ce privilege ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une

vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu s'ingérer dans un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues qu'un grand village uniquement habité par des agens & des esclaves de la compagnie.

Son privilege constamment protégé par la métropole n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines, la cour livre tous les ans à un seul contractant pour cinq millions de cruzades de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres, & jusqu'ici cet engagement à été sacré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe & sur-tout en France où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoisse sont, celui du grand Mogol qui pese deux cens soixante-dix-noeuf carats & un seizieme; celui du grand Duc de cent trente-neuf carats; le Sanci de cent six carats; le Pitre de cent trente-six carats trois grains. Tout cela est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Bresil au roi de Portugal: il pese seize cens quatre vingts carats ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouve un écrivain Anglois qui a osé l'estimer deux cens vingt-quatre millions de livres sterlings. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles lapidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamans du Bresil se forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y sont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont se couronnent ses riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamans ne sortent point d'une carriere, que ces pierreries sont éparses, & qu'on en ramasse une plus grande

quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamans ajoutées à une riche culture devoient faire du Bresil la premiere colonie du monde. Il falloit pour cela la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans les capitaineries de Saint-Vincent & de Rio-Janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre, la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités d'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer comme les autres Portugais le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons, le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroit, amolliroit leurs mœurs, & que tôt ou tard on les mettroit sous le joug. L'époque de cette heureuse révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réussit à séduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Bresil.

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voisines pour l'Europe. La baie où elle est situé fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des protestans François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes

construites de branches d'arbres & couvertes d'herbes à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa qui jeta sur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & sur-tout du sucre rendirent dans la suite considérable. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe l'éloigoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages.

La baie de Rio-Janeiro est fermée par un goulet étroit. Au milieu de ce goulet est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à la portée de la mousqueterie des forts qui en défendent l'entrée des deux cotés.

A droite est le fort de Sainte-croix garni de quarante-huit gros canons depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de bale, & une autre batterie de huit pieces qui est un peu en dehors de ce fort.

A gauche est le fort de Saint-Jean & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canon qui font face au fort de Sainte-croix.

Au dedans de la baie, on trouve sur la droite en entrant le fort Notre-Dame de bon voyage, situé sur une presqu'île, & muni de seize pieces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de bale.

Vis-à-vis est le fort Villegagnon, où il y a vingt pieces de même calibre.

En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Téodore de seize canons qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'île des Chevres à portée du fusil de la ville, sur laquelle est un fort à quatre bastions garni de dix pieces de canon, & sur un plateau au bas de l'île une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette île, à une des extrémités de la

ville, eſt le fort de la Miſéricorde muni de dix-huit pieces de canon qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du coté de la rade.

La ville eſt bâtie ſur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent; & qui ſont couronnées de forts & de batteries. Elle eſt fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux ſe croiſent. Du côté de la plaine, elle eſt défendue par un camp retranché & par un bon foſſé plein d'eau. Au dedans de ces retranchemens il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cens hommes en bataille.

Telle étoit Rio-Janeiro en 1711, lorſque du Guay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja ſi fort illuſtrée. Les nouveaux ouvrages qu'on a depuis ajoutés aux ouvrages que les François avoient emportés n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la deſcente eſt très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverſe encore plus sûrement les portes de l'or & des diamans. Auſſi le miniſtere de Lisbonne ne s'eſt-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint Vincent & l'embouchure de la Plata eſt une côte aſſez ſtérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été extrêmement négligée. Une quantité conſidérable d'or trouvée récemment dans des rivieres qui arroſent ces déſerts, n'a pu manquer d'y attirer quelques colons. La prudence vouloit qu'on donnât de la ſtabilité à cette nouvelle ſource d'opulence. On a établi quelques poſtes ſur la côte, & fortifié ſur-tout Sainte Catherine.

Cette île qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal très-étroit a environ neuf lieues de long ſur deux de large. Quoique ſes terres ſoient aſſez hautes, on ne peut la découvrir de dix lieues, parce que dans cet éloignement elle eſt obſcurcie par les

continent dont les montagnes font extrêmement élevées. Son port offre un reláche facile & fûr aux plus grandes flottes. Elles trouvent un printems continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot defire, un air pur & embaumé par-tout fi ce n'eft dans le port où les forêts & les hauteurs d'alentour concourent à le rendre humide & étouffé. Il n'y manqueroit rien, fi les bœufs fauvages dont on pourroit fe nourrir n'avoient pas une chair molaffe & défagréable.

Cent cinquante ou deux cens brigands qui s'étoient réfugiés dans l'île au commencement du fiecle reconnoiffoient l'autorité du Portugal, mais fans adopter fes haines. Ils recevoient indifféremment les vaiffeaux de toutes les nations qui alloient à la mer du fud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Ils méprifoient l'or & avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fourniffoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des fociétés policées peut former quelquefois une fociété bien ordonnée. C'eft l'iniquité de nos loix, c'eft l'injufte diftribution de la propriété, ce font les fupplices & les fardeaux de la mifére, c'eft l'infolence & l'impunité des richeffes, c'eft l'abus du pouvoir qui fait fouvent des rebelles & des criminels. Réuniffez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix fouvent injuftes a bannis de la fociété, donnez leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raifonnable. Si fes befoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele obfervateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il eft abandonné à la merci des hazards & des événemens, il fera méchant, inquiet, avide, fans ftabilité, toujours en guerre, foit avec lui-même, foit avec fes voifins: tels furent les Pauliftes. Enfin

s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre ou de la culture & du commerce que du pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples, tels furent les réfugiés de l'île Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des crimes malheureux, ils formèrent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats ; on entoura leur port de fortifications. Comme il est fort supérieur à tous ceux de cette côte, il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le tems la principale colonie du Bresil, le port le plus considérable de l'Amérique méridionale.

Il paroît assez prouvé par les détails où nous sommes entrés que la cour de Lisbonne a pris les mesures les plus sages pour s'assurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré son attention, ou ne l'a pas fixée si heureusement. Cette précieuse source de richesses se trouvoit cependant dans un état de crise qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-tems enrichi le Bresil seul. Cette concurence avoit fait tomber le prix de ces denrées ; & les Pourtugais sans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur bénéfice. Ils se dégoûtoient de leurs occupations, lorsque l'espérance de faire une fortune brillante en ramassant de l'or en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole moins enflée de cette nouvelle veine

de richesses eût connu ses vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément, en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu des encouragemens que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. À ces conditions, le cultivateur qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces îles, auroit persévéré dans une carriere, qui sans trouble & sans incertitude, lui auroit assuré de l'aisance, de l'opulence même.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le nouveau monde sont instruits que les côtes du Bresil sont d'une fertilité admirable. Les canes à sucre y sont plus fortes que celles des autres colonies; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des terres maigres ou épuisées. Le terrain est si étendu qu'on peut quitter un sol qui s'épuise ou se lasse pour en prendre un autre qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent s'enrichir; & des fleuves navigables sans nombre s'offre d'eux-même au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Bresil où les intempéries de l'air abregent des jours utiles; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amerique. Toute entreprise devient facile par le secours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses une nourriture souvent trop chere pour n'être pas quelquefois insuffisante: il la trouve dans le sol qu'il cultive, saine, abondante & presque sans soins. Son maître de son côté ne craint pas d'être au terme de sa fortune. Il sait bien que la colonie n'est pas au dixie-

me de ſa culture. Cent cinquante mille noirs qui y ſont employés, & qu'on recrute tous les ans par quatre ou cinq mille, peuvent être aiſément multipliés, ſi l'on y eſt encouragé. L'uſage où eſt le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laiſſe pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaiſſeaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, ſoit en allant, ſoit en revenant une traverſée courte & facile.

Il eſt vraiſemblable que la cour de Lisbonne frappée de tant d'avantages a voulu ranimer la culture du Breſil réduite à vingt-deux millions peſant de ſucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de ſalſe-pareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo. Ces exportations ſont groſſies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de conſtruction, de marqueterie, par quatorze ou quize mille cuirs.

Entre tous les moyens que la politique préſentoit au miniſtere Portugais pour opérer cette grande révolution, il a préféré la liberté des Breſiliens, comme le plus sûr, le moins diſpendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755 qu'à l'avenir tous les ſujets volontaires ou forcés de la couronne, ſeroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impoſe pas d'autres obligations; la même carriere eſt ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'eſt point de puiſſance qui ait porté plus loin ſa prédilection pour les ſujets du nouveau monde. Cette ſingularité qui auroit dû frapper tous les eſprits, n'a pas été ſeulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaiſir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité échappe, même au milieu du dix-huitieme ſiecle, de ce ſiecle de lumieres, de philoſophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas, l'on ne le ſent pas.

Le Portugal ſeroit vengé de cette indifférence, ſi le nouveau ſyſtême avoit le ſuccès qu'on s'en eſt

promis. On verroit les Breſiliens s'attacher à la culture des terres & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de ſe procurer des commodités ſans nombre dont ils n'ont pas joui. Le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible. De proche en proche un exemple ſi ſéduiſant auroit la plus féconde influence, & avec le tems tout le Breſil ſe trouveroit civiliſé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour former le fonds d'un commerce immenſe à la métropole qui de ſon côté ne négligeroit rien pour fournir aux conſommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peſeroit leurs intérêts réciproques, & on écarteroit avec ſoin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaiſon ſi importante. Enfin les Portugais auroient réparé par un ſeul acte d'humanité tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau monde.

Malheureuſement ces douces eſpérances ſont chimériques. Pour qu'on pût ſe flatter raiſonnablement de les voir réaliſées, il auroit fallu préparer de loin un ſi grand changement. On auroit peut-être fait goûter inſenſiblement aux Breſiliens les douceurs de la ſociété. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu à peu leur pareſſe naturelle On les auroit accoutumés au deſir de la propriété. Quand même on auroit ouvert ces douces voies à une heureuſe révolution, il ſeroit encore reſté beaucoup de choſes à faire qui paroiſſent avoir échappé à la prévoyance du miniſtere. Il n'a pas été aſſigné aux nouveaux citoyens des terres dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances néceſſaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'on pas été humains & & déſintéreſſés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique en donnant la liberté aux Breſiliens, & on a beaucoup fait contr'elle en l'ôtant aux Européens qu'on a aſſervis au monopole toujours tyrannique

d'un privilege exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné un arrangement si opposé au génie de la nation.

Le Portugal a fait sans le secours d'aucune compagnie des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. De simples sociétés de négocians dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse expédierent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au dessus de plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus interéssante en fait de commerce que l'univers eut encore éprouvé. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui dans des tems de barbarie avoit saisi les avantages inestimables de la concurence, finiroit par adopter dans un siecle de lumiere un systême destructeur qui rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce systême a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant pour ainsi dire ses habitans de son sein, ils n'avoient ni d'asyle ni de salut que sur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto devenue par sa population, ses richesses & son activité la premiere du royaume depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut avec raison son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association. La province entre Douro & Minho la plus fertile de l'état ne fonda plus d'espérance sur la culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens personnes furent livrées

au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole qui avoit occasioné ces malheurs continua. Il dure encore avec toutes les calamités que les esprits les moins exercés aux spéculations politiques avoient prévues.

Cette fatale expérience qui auroit dû éclairer le ministere ne fit aucune impression sur lui. Déja il avoit créé dès le 6 juin 1755 la compagnie de Maranon ; & loin de revenir sur ses pas, il érigea quatre ans après la compagnie de Fernambuc qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Bresil. Douze cens actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cens ceux de la seconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété a jeté dans tous les cœurs des sentimens de haine qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement. Ce levain est aigri, augmenté par une combinaison des plus destructives que l'on connoisse.

En général les actions des compagnies de commerce sont des effets dont la valeur n'est pas fixe, & varie sans cesse au gré de l'opinion qui suit elle-même les vicissitudes de la fortune. Aussi ces corps se bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende selon le succès de leurs opérations. Les compagnies Portugaises sont autorisées à fixer à leur gré à la fin de chaque année la valeur capitale de leurs actions, & c'est sur ce taux souvent éloigné de la vérité que la loi ordonne de les recevoir en paiement, quoiqu'elles ne soient point admises dans les caisses royales. Cet inconvénient qui est également éprouvé par les négocians étrangers & par les nationaux entre nécessairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce

Portugais une espece de labyrinthe dont il est bien difficile de saisir le fil.

Nous ignorons quels sont le motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives sont plus propres par leur nature à étendre qu'à resserrer la contrebande, on sait qu'il ne s'en fait pas dans le Bresil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau monde se réduisent à celles de Sainte-Cathérine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du sud, & à celle de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations qui sous divers prétextes relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un arrangement si déraisonnable. Ce royaume à contracté la funeste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier s'est formé par degrés.

Les premiers succès des Portugais en Afrique & en Asie n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenue le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Bresil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on ne compta pas la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit

guere diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthouſiaſme ſaiſit les peuples. Une partie paſſa les mers pour aller défendre les poſſeſſions éloignées contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reſte s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que lorſque le premier feu ſeroit paſſé, chacun reprît ſes occupations. Malheureuſement la guerre cruelle qui ſuivit ce grand événement fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler que de s'expoſer à voir ruiner continuellement le fruit de ſes travaux. Le miniſtere favoriſa cette inaction par des meſures dont on ne doit pas le blâmer trop ſévérement.

Sa poſition le mettoit dans la néceſſité de former des alliances. La politique ſeule lui aſſuroit celle de tous les ennemis de l'Eſpagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diverſion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ſes intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues auſſi étendues que ſon entrepriſe le faiſoit préſumer, elle auroit ſenti qu'il étoit inutile de faire des ſacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeſte ruina ſes affaires. Elle livra ſon commerce à des puiſſances preſque auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hazarder ; & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'induſtrie Portugaiſe fut entiérement écraſée par cette concurrence. Une faute du miniſtere de France la releva.

Cette couronne qui n'avoit qu'un peu de tabac aſſez mauvais & pas encore du ſucre, s'aviſa en 1664, ſans qu'il ait été jamais poſſible d'en découvrir une raiſon qu'on pût avouer, d'interdire

l'entrée des sucres & du tabac du Bresil. Le Portugal défendit par représailles l'entrée des manufactures Françoises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Gênes s'empara alors de la fourniture des scieries qu'elle a toujours conservée depuis ; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers tirés d'Angleterre travaillerent avec une telle vivacité & tant de bonne foi, qu'ils mirent le peuple qui avoit emprunté leur industrie en état de proscrire en 1684 plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece. Quoique par le bas prix auquel on les estimoit, ils ne payassent que douze au lieu de vingt-trois pour cent qu'ils devoient payer à leur entrée, le produit des douanes se trouva si fort diminuée, qu'ils s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le comte d'Ericeira auteur de ces innovations heureuses, eut le courage de se laisser blâmer. Il lui suffisoit de travailler utilement pour sa patrie, en coupant cours à une importation qui faisoit sortir un grand nombre de millions.

L'Angleterre qui avoit élevé en Portugal son commerce sur les ruines de celui de France, vit avec chagrin ces arrangemens. Elle travailla long-tems à se rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorsqu'elle se trouva plus éloignée que jamais de ses espérances. On ne pouvoit pas prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le système politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison qu'on trouvoit déja trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal en particulier qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre qui accoutumée

à tourner toutes les négociations à l'avantage de son commerce, n'eut garde de négliger une occasion si favorable. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 décembre 1703 un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laines de la Grande-Bretagne sur le même pied qu'avant l'interdiction, à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege exclusif à ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déja établi pour son intérêt particulier ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & on avoit cherché à en diminuer la consommation par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Si elle eut cherché à s'éclairer, elle en feroit venue aisément à bout. Les registres des douanes Angloises font foi, que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit consommé en Angleterre 31, 324 tonneaux de vin de Portugal, & que l'augmentation ne fut dans les quatre années qui le suivirent que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le ministere Portugais avoit gagné, & les suites ont fait voir ce qu'il avoit sacrifié.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. Depuis 1703 jusqu'en 1713, la Grande-Bretagne fournit par an au Portugal, indépendamment de quelques autres marchandises, pour un million trois cens mille livres sterlings d'étoffes de laine. Elle ne tira cha-

que année du Portugal en vins, en huiles, en ſel, en fruits, que pour cent douze mille huit cens vingt livres ſterlings. D'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour ſolde de la balance de ſon commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrès des mines du Breſil, & de la conſommation des colonies Portugaiſes. Inſenſiblement, il a preſque tout abſorbé, & il n'étoit guere poſſible que cela ne fut pas.

Tous ceux qui ſe ſont élevés à la théorie du commerce ou qui en ont ſuivi les révolutions, ſavent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui eſt parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins conſidérables. Il a de ſi grands avantages ſur ſes concurrens qu'il les dégoûte, & les forçant à lui abandonner la carriere, il exerce enſuite un monopole tout-à-fait deſtructif pour le pays qui ſert de théâtre à ſon induſtrie. C'eſt ainſi que la Grande-Bretagne a réuſſi à envahir tous les produits du Portugal & de ſes colonies.

Elle lui fournit ſon vêtement, ſa nourriture, ſa clincaillerie, les matériaux de ſes édifices, tous les objets de ſon luxe; elle lui renvoie ſes propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artiſans ou cultivateurs ſont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaiſſeaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ſes établiſſemens du nouveau monde, & fait toute ſa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital eſt payé par les intérêts, & ſe trouve encore dû. Ajoutez à ces profits exorbitans que les intérêts ſont plus chers ſur les marchandiſes pour une nation qui n'achete jamais qu'à crédit & à long crédit. Souvent elle les paie le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des

maisons Angloises établies à Lisbonne reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces qui les vendent le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie avilissante pour une nation qui trafique chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Bresil appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussitôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis dans un épuisement continuel. Il doit être sorti du Bresil environ trois milliards en or ou en diamans; & cependant tout le numéraire de Portugal ne monte pas à quarante-huit millions de livres tournois. Cet état en doit plus de soixante-douze à ses oppresseurs. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens qui dans les gouvernemens anciens pouvoïent élever un peuple à tout, lorsque sans liaison avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun commun à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les trai-

tès, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussitôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié par des traités à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin : ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni forces de terre, ni forces de mer. Reposez-vous sur nous, lui disoient les Anglois : fiez-vous à nos forces navales : ne faites point la guerre, nous la ferons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun de ces maux qui sont le prix des conquêtes, ils se rendirent bien plus maitres du Portugal que celui-ci ne l'étoit des mines du Bresil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les principes de bonne police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a comme condamné à l'inaction, il est tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere à l'exception des Pyrenées qui semblent la repousser n'est pas arrivée jusqu'à ses portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir le premier formé son gouvernement, d'avoir joui d'excellentes loix tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible, cet avantage inestimable ne lui a

servi de rien. Il a perdu le fil de son génie, & s'est trouvé noyé dans toutes les absurdités où conduit l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus de besoin. Les hommes propres à changer la face des empires viennent ordinairement de loin. Ils ne sont guere l'ouvrage du moment. Presque toujours ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il sera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte pas les maximes des peuples éclairés avec les précautions convenables à sa situation, s'il n'appelle pas des étrangers capables de le diriger.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans la disposition actuelle, le Portugal ne sauroit se passer de marchandises étrangeres : il est donc de son intérêt d'établir chez lui la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol, de celui de ses colonies, il doit par la même raison attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre aux mêmes conditions qu'avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple ne fut

jamais un privilege exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministere Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous, des négocians qui emporteront le produit de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage, par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour trente millions de cruzades en marchandises étrangeres qu'il paie du produit de son sol, avec son or & ses diamans, ou dont il reste débiteur. L'appas d'un gain de trente-cinq pour cent qui est ordinaire dans ce commerce invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été impuissans. La France & l'Italie sont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 4, 249, 491 livres sterlings de marchandises, qu'elle a reçu pour 1, 678, 270 en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 2, 564, 110.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Bresil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent pas sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible

de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expedie aussi réguliérement que la mer le permet deux toutes les semaines ; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île d'où les négocians répandus dans différentes contrées les retirent en nature ou en lettres de change en payant un pour cent.

Le ministere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès, parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; si cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en possession, des négociations heureusement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis accablées par le poids des taxes leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir rendu son commerce passif moins désavantageux, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siecle, l'attrait pour la renommée paroissent la décider pour les manufactures. Déja on fait dans l'intérieur du royaume une assez grande quantité de grosses étoffes, quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fût convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego des soieries qui lui coûtent

plus qu'elles ne valent. Si on ne travaille pas à des étoffes d'or & d'argent, c'est que l'usage en est sévérement proscrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition plus sévere & plus puissante sous la maison de Bragance qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabricans se réfugierent dans le royaume de Valence, & ceux qui vendoient leur industrie porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande dont ils augmenterent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en exporter annuellement douze à treize mille quintaux, & en acheteroient une plus grande quantité s'ils pouvoient s'en procurer. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le nord en tire annuellement cent cinquan-

de mille muids qui peuvent coûter six cens mille cruzades. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens ; mais il a l'avantage de conserver plus long-tems le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher à mesure que la navigation étendra sa marche.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité, qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe, ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministere Portugais, a abusé de son autorité, pour arrêter une culture si avantageuse. L'ordre d'arracher les vignes est un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Cet ordre ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fausses vues. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde que le terrain que couvroient les ceps ne peut jamais être utilement employé en grains.

Il faut d'autres moyens pour encourager la plus importante des cultures. Elle est si languissante que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers du bled qu'il consomme. Ce désordre peut cesser. Tous ceux qui ont suivi les révolutions arrivées dans le commerce de la nation savent qu'avant qu'elle se fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement de mettre la métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états pour les denrées de premiere nécessité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement dans leur perception, souvent plus destructive que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au

bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'il ne faut beaucoup demander à la terre qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de dix-huit millions de cruzades dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reste des colonies, facilitera ces libéralités plus économiques, que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches, & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Semblables à des arbustes épars & rampant tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état presque anéanti, cesseront enfin de manquer de tout avec leurs fleuves ou leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, de miracles & de sortileges s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force à sa marine; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre, mal construits, mal équippés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cens tonneaux qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population qui

de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cens mille revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agitantes. Cette création sera difficile sans doute pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui depuis un siecle a abandonné sa navigation à qui a voulu ou su s'en saisir ; mais un gouvernement devenu sage surmontera ces puissans obstacles. Il appellera des commandans & des matelots étrangers pour en former de nationaux. Il avancera sans intérêt des sommes considérables à ceux de ses sujets qu'il jugera propres à la construction des navires, & donnera des encouragemens à ceux qui n'auront pas besoin d'avances. Il déchargera ses armateurs de tous les droits qui les gênent ; il leur accordera des gratifications suffisantes pour leur assurer la supériorité sur les nations qui, quoique obligées de mieux nourrir, de mieux payer leurs équipages, naviguent à meilleur marché. Une économie bien raisonnée, le rendra prodigue. Il sentira que lorsqu'il sera parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes immenses que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des îles qui dépendent du Portugal. Madere ne sera plus ouverte aux Anglois. Le soin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, sera réservé à la métropole. C'est dans les rades de Lisbonne & de Porto que toutes les nations iront se pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal pour son agriculture, pour sa consommation & pour ses salaisons des bœufs que la sécheresse de son terroir ne lui permet pas d'élever ; & il trouvera dans les îles du Cap Verd plus d'ânes & de mulets qu'il ne lui en faudra pour ses usages. La nouvelle Angleterre les y prenoit autrefois pour les porter dans les Antilles. Une mortalité considérable arrivée en 1750 a mis fin à ce commerce. Le vuide sera rempli dans peu pourvu qu'on y donne une attention suivie.

Ces changemens en ameneront de plus impor-

ſans encore. Le Breſil qui a le défaut unique d'être trop grand pour le Portugal, qui ne voit que quelques habitations éparſes ſur les côtes, & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres que ceux qui ſont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y ſera réformé. On ſentira à quel point on s'eſt égaré avec tous les peuples modernes en portant dans le nouveau monde toutes les abſurdités que la barbarie du gouvernement féodal, avoit accumulées dans l'ancien pendant une longue ſuite de ſiecles. Un petit nombre de loix ſimples ſeront ſubſtituées aux ſubtilités de la chicane qui ne ſont que des rafinemens ou des accroiſſemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix ſera aſſurée, ſi les emplois ne ſont pas vendus, & ſi l'on choiſit avec le ſoin convenable les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahiſons, les atrocités que les Portugais Breſiliens ſe permettent depuis trop long-tems, ou qu'ils exercent par le miniſtere de leurs eſclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'adminiſtration. La liberté d'expédier à ſa volonté des vaiſſeaux de la métropole qui a ſuccédé à la tyrannie des flottes, ſera ſuivi d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux ports de Lisbonne & de Porto, parce que les autres qui ſont également ſoumis aux charges publiques doivent participer aux mêmes droits. Les compagnies excluſives ſeront abolies. Cette foule d'impôts qui ſont le malheur de l'Europe, ceſſeront d'affliger le Breſil. Il ne ſera plus dévoré par des légions de traitans qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale ſentira qu'elle n'eſt en droit de demander à ſa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes ne ſeront pas étouffées dans leur naiſſance par des droits énormes qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richeſſe qui eſt le ſigne de toutes les autres, cette marchandiſe qui

eſt la plus précieuſe de toutes celles du Breſil, débarraſſé de toutes les entraves qui interrompent ſa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les choſes qu'il repréſente. Il ne ſera plus néceſſaire que des vaiſſeaux de guerre, Hollandois, François, Anglois couvrent ou dérobent la ſortie frauduleuſe ſous leur pavillon.

L'agriculture ennoblie par la liberté ſecouera le joug de l'oppreſſion ſous laquelle l'ignorance, l'avarice & le deſpotiſme la faiſoient gémir. Les inſtrumens de ſes richeſſes ſe multiplieront tous les jours davantage. Le Portugal qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conſervé malgré ſa décadence des avantages conſidérables. Il y poſſede de grandes colonies ſur les côtes les plus favorables à la traite des eſclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs, reſſource dont quelques-unes même ſont privées. Ces poſſeſſions excluſives qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils ſont achetés en concurrence, détermineront le Breſil à en multiplier le nombre, lorſqu'on aura ſupprimé le droit de dix pour cent mis ſur la tête de ces miſérables Africains ainſi que ſur les marchandiſes qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puiſqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à ſa colonie de faire du ſel qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaiſance rendra les armemens plus faciles en ajoutant au manioc & au poiſſon ſéché qui ont formé juſqu'ici la nourriture des équipages, l'uſage du bœuf & du porc ſalés. Alors le nombre des expéditions qui eſt annuellement de trente ou quarante batimens depuis ſoixante juſqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent, & ſi l'on veut avec le tems à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Breſil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce eſt ruineux en lui-même. Les nations qui le font l'ont ſi bien ſenti, qu'elles ont

cherché à consommer le moins qu'il étoit possible des productions de cette riche partie du monde, & à les vendre à ceux de leurs voisins qui n'avoient pas le même intérêt à les rejeter. Non seulement le Portugal peut sans inconvénient s'en permettre l'usage, mais sa situation exige qu'il le rende général le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché, qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies, qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de sacrifice en associant le Bresil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche qui en revenant d'Asie a long-tems touché à Bahia, & qui depuis quelques années va se rafraîchir à Angola, par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Bresil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-ayres lui fourniroit les piastres nécessaires à ses opérations; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On sait qu'ils durent très-long-tems, qu'ils sont inaccessibles aux vers devenus par-tout le fléau de la marine, qu'ils conservent toujours une odeur exquise, & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens est actuellementt levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées nommées *Gravata* & *Tieu*, dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer a été malheureusement accordé pour quinze ans à un particulier fixé dans le voisinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changemens, seroit d'ouvrir les ports du

Bresil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer seroient également intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroit plus utile à sa métropole par le produit tous les jours plus grand de ses douanes, que par un monopole destructif de toute industrie. Le Portugal qui est sans manufactures doit avoir un systême différent des autres puissances de l'Europe, qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissemens du nouveau monde. La concurrence qui leur seroit nuisible, lui sera très-avantageuse.

Si la cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira au moins la loi qui interdit le séjour du Bresil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs. Un calcul sur lequel on peut compter en fait monter le nombre à près de six cens mille. On n'en voit pas tant dans aucune colonie; mais ces Portugais Créoles qui ont la plupart épousé des mulâtresses sont si indolens, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux auxquels on distribuera des terrains convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit des plaines immenses sans propriétaire qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement qui dans les premiers tems de la découverte avoit cédé sous le nom de capitaineries, des provinces entieres à de

grands seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains en accordant en échange des titres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait entrer dans les mains de l'administration un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois dont les habitations sont épuisées ; beaucoup d'Européens qui ont la manie si commune dans ce siecle de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'aient pas à craindre les fureurs de l'inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas à la vérité, établi dans le Bresil ; mais il y envoie ses satellites plus atroces, s'il est possible que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent passer en Europe depuis 1702 jusqu'en 1718 un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de negres même qu'ils accusoient de judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture au point que les flottes en 1724 & en 1725 ne purent pas faire leur retour en Portugal. Le gouvernement régla en 1728 que si les Colons étoient arrêtés dans la suite par le saint office, leurs propriétés ni leurs esclaves ne pourroient pas être saisis, & que leurs fonds passeroient à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait ne pouvoit pas être réparé par ce décret ; & on ne doit espérer de voir la confiance rétablie que lorsque les auteurs du désordre qui ont perdu la colonie auront repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffisante, si on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriser la corruption des prêtres pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infaillible, comme le prouve le Bresil, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrable. Il seroit plus sûr, plus convenable d'ouvrir les portes du sanctuaire indistinctement à tout le monde. Philippe II devenu maître du Portugal régla qu'elles seroient fermées à tous

ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des Hérétiques, des Negres & des Indiens. Cette distinction a fait prendre à un corps déja trop puissant, un empire qui ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites funestes. On s'en est relâché pour l'Afrique. Il seroit encore plus important de le faire pour l'Amérique. Après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, il faudroit le priver de celle qu'il tire des richesses.

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent seroient payés par ceux qui voudroient employer leur ministere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames s'accroîtroit chaque jour par l'expérience, par l'étude & par l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie qui auroit pour but d'augmenter l'activité du clergé seroit funeste au repos public, & qu'il valoit mieux l'endormir dans l'oisiveté que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition à la charge du bas peuple. C'est là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut qu'on assigne des revenus au clergé, mais qui bornent par leur médiocrité le faste du corps & le nombre des membres. La misere le rend fanatique, l'opulence indépendant; l'une & l'autre séditieux. Jean V qui avoit senti l'abus que le clergé faisoit de ses richesses dans le Bresil, voulut dépouiller les évêques des dimes vers l'an 1730; mais comme il n'avoit qu'un demi courage, il leur donna des équivalens. Un ministere plus hardi ira plus loin. Il réduira le clergé séculier aux simples besoins d'un état modeste; & ce qui est plus difficile peut-être, il arrêtera le brigandage des moines.

Le Bresil est inondé de religieux Italiens & Por-

tugais qui ſous le nom de miſſionnaires ſe jettent parmi les ſauvages. Protégés par le gouvernement, ils font travailler ces malheureux, s'approprient le fruit de leurs ſueurs, & regagnent l'Europe avec leurs rapines. Ils achetent de Rome le honteux privilege de vivre hors de leur couvent, ou le droit d'y être ſans ſubordination, ſans aucun aſſujettiſſement à la regle. Cet infame trafic abſorbe des ſommes immenſes, & doit être mis au nombre des abus qui rendent au Portugal ſes colonies preſque inutiles.

Juſqu'à ce que la cour de Lisbonne ait reſſerré les poſſeſſions du clergé ſéculier & régulier du nouveau monde dans des bornes convenables, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le mettre dans une dépendance abſolue du magiſtrat, ſi l'on veut que les Portugais qui habitent le Breſil oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & preſque monaſtique, ont-ils trop vieilli dans leur eſprit pour en être arrachés. La lumiere ſemble réſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, ſi l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; ſi l'on réforme & perfectionne l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame ſans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité le vrai & le faux en matiere d'opinion, ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon ou à la mépriſer, à en faire uſage ou à la négliger, à la regarder comme le meilleur des guides ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les peres défendent avec obſtination les rêveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les grands principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Breſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur

l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

La crainte d'irriter l'Angleterre ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui peut-être les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui une fois adoptées deviennent presque des axiomes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit exister ni devenir florissant que par la Grande-Bretagne. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations : que tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger : qu'elle s'étoit agrandie pendant trois siecles d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes avec ses seules forces. Tous les grands coups d'état furent frappés par les seuls Portugais. Il falloit que ce peuple découvrit un grand trésor, eut la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit pas exister par lui-même, semblable à ces nouveaux parvenus que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relatives à sa situation, & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins qu'il n'ait une ambition déméfurée, il a des alliés qui pour leur propre sûreté soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale applicable sur-tout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles

formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, soutiendra toujours un état dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siecle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique, ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Pour regagner de la considération, il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les autres peuples se battent. Dans le monde politique comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance intéresse toutes les autres. Un grand état peut perdre, sans que les autres y gagnent que de la sûreté; mais il ne peut gagner sans que les autres n'y perdent. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal en ce moment sur-tout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise où se trouvent des alliés qui l'accablent de leur protection, l'empressement des puissances jalouses de son amitié : tout l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au dessus des mers qui sont l'étendard & l'aliment de sa prospérité; s'il ne montre son front à l'extrêmité de l'Europe où la

nature l'a si heureusement placé pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'auroit secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après l'avoir brisée. Un reste de mouvement intérieur qui la replie sur elle-même n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine, qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs qui en couvrant le vice de sa constitution ne la rendront que plus dangereuse.

On ne peut se dissimuler que le Portugal à laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver de reprendre son ancien éclat. La politique n'est pas toujours la seule ouvriere des révolutions des états. Des phénomenes destructeurs peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre de 1755 qui fit tomber la capitale du Portugal devoit faire renaître le royaume. La perte de ces sortes de villes est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme est la ruine d'un peuple. Le renversement de quelques pierres entassées les unes sur les autres, l'anéantissement des marchandises qui appartenoient à des étrangers, la perte de quelques sujets oisifs qui n'étoient ni artisans, ni laboureurs, n'étoit pas un grand malheur. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les ruines qu'elle creusoit à une ville étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir du fond de ces abymes un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de sa vigilance à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la

nation devint plus timide. Des conſciences hardies opprimerent les conſciences foibles, & l'époque de ce grand phénomene fut celle d'une grande ſervitude. Triſte & commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'eſt alors qu'on cherche à multiplier ſans fin les actes d'une autorité arbitraire ; ſoit que ceux qui gouvernent croient réellement les peuples nés pour leur obéir, ſoit qu'ils penſent qu'en étendant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui parvenu au point où finit ſon élaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique méridionale démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce nouveau monde.

Fin du neuvieme Livre.